



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



D. Coster f.

LES MILLE
ET
UNE NUIT
CONTES ARABES.

*Traduits en François par M.
GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Lan-
gue Arabe & Anti-
quaire du Roi.*

TOME DOUZIEME.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,

Chez JEAN MART. HUSSON.

M. DCC. LXI.

T A B L E

De ce qui est contenu en ce
douzième Tome,

Histoire du Prince *Abmed* & de
la Fée Paribanou. Page 1.

*Histoire des deux Sœurs jalouses de
leur Cadette.* Page 179.





LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TOME DOUZIEME.

*Histoire du Prince Ahmed, &
de la Fée Pari-banou.*

La Sultane Scheheraza-
de fit suivre l'histoi-
re du cheval enchan-
té, par celle du prin-
ce Ahmed & de la Fée (*) Pari-
ba-

(*) Ce sont deux mots Persans, qui signi-
fient la même chose, c'est à-dire, Génie fé-
melle Fée.

Tome XII.

A

banou ; & en prenant la parole , elle dit :

Sire , un Sultan , l'un des prédeceffeurs de votre Majesté , qui ocupoit paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années , avoit dans sa vieillesse la fatisfaction de voir que trois princes ses fils , dignes imitateurs de ses vertus , avec une princesse sa nièce , faisoient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se nommoit Houflain , le second Ali , le plus jeune Ahmed , & la princesse sa nièce , (*) Nourounihar.

La princesse Nourounihar étoit fille d'un prince , cadet du Sultan , que celui-ci avoit partagé d'un apanage d'un grand revenu ; mais qui étoit mort peu d'années après avoir été marié , en la laissant dans un fort bas âge. Le Sultan en considération de

(*) *Mot Arabe , qui signifie : Lumière du jour.*

de ce que le prince son frère avoit toujours parfaitement correspondu à l'amitié fraternelle qui étoit entr'eux avec une grande atache à sa personne, s'étoit chargé de l'éducation de la fille, & l'avoit fait venir dans son palais pour y être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière, & avec toutes les perfections du corps qui pouvoient la rendre accomplie, cette princesse avoit aussi infiniment de l'esprit; & la vertu sans reproche la distinguoit entre toutes les princesses de son tems.

Le Sultan oncle de la princesse, qui s'étoit proposé de la marier dès qu'elle seroit en âge, & de faire alliance avec quelque prince de ses voisins, en la lui donnant pour épouse, y songeoit sérieusement lors qu'il s'aperçût que les trois princes ses fils l'aimoient passionnément. Il en eut

4 *Les mille & une Nuit,*

une grande douleur, & cette douleur ne venoit pas tant de ce que leur passion l'empêcheroit de contracter l'alliance qu'il avoit médité, que de la difficulté, comme il le prévoyoit, à obtenir d'eux qu'ils s'acordassent, & que les deux cadets au moins consentissent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier; & après leur avoir remontré l'impossibilité qu'il y avoit qu'une seule princesse devint l'épouse des trois, & les troubles qu'ils alloient causer, s'ils persistoient dans leur passion; il n'oublia rien pour leur persuader, ou de s'en rapporter à la déclaration que la princesse feroit en faveur de l'un des trois, ou de se désister de leurs prétentions, ou enfin de songer à d'autres nôces dont il leur laissoit la liberté du choix, & de convenir entr'eux de permettre qu'elle fut mariée à un prince étranger.

Mais

Mais comme il eut trouvé en eux une opiniâtreté insurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, & il leur tint ce discours : mes enfans, dit-il, puisque pour votre bien & pour mon repos, je n'ai pû réussir à vous persuader de ne plus aspirer à épouser la princesse ma nièce & votre cousine; & que je ne voudrois pas user de mon autorité, en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me semble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contents, & à conserver l'union qui doit être entre vous, si vous voulez m'écouter, & que vous exécutiez ce que vous allez entendre. Je trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément, dans un país différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer; & comme vous savez que je suis curieux sur toute

6 *Les mille & une Nuit,*

te chose, de tout ce qui peut passer pour rare & singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire & la plus singulière. De la sorte, comme le hazard fera que vous jugerez vous mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées par la comparaison que vous en ferez; vous n'aurez pas de peine à vous faire justice en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les frais du voyage, & pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'aquisition, je vous donnerai la même somme à chacun convenable à votre naissance, sans l'employer néanmoins en dépense de suite & d'équipage, qui en vous faisant connoître pour ce que vous êtes, vous priveroit de la liberté dont vous avez besoin, non seulement pour

VOUS.

vous bien aquiter du motif que vous avez à vous proposer ; mais même pour mieux observer les choses qui méritèrent votre attention , & enfin pour tirer une plus grande utilité de votre voyage.

Comme les trois princes avoient toujours été très soumis aux volontés du Sultan leur père , & que chacun de son côté se flatoit que la fortune lui seroit favorable , & lui donneroit lieu de parvenir à la possession de Nourounihar ; ils lui marquèrent qu'ils étoient prêts d'obéir. Sans différer le Sultan leur fit compter la somme qu'il venoit de leur promettre , & dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage : ils prirent même congé du Sultan , pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte

8 *Les mille & une Nuit,*

de la ville, bien montés & bien équipés en habits de marchand, chacun avec un seul officier de confiance déguisé en esclave; & ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageoit en trois, par l'un desquels ils devoient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir en se régalant d'un souper qu'ils s'étoient fait préparer, ils convinrent que leur voyage seroit d'un an, & se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriveroit attendroit les deux autres, & les deux le troisieme, afin que comme ils avoient pris congé du Sultan leur père tous trois ensemble, ils se présentassent de même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embrassés & souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval & pri-

prirent chacun l'un des trois chemins, sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houffain, l'aîné des trois frères, qui avoit entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richesses, & de la splendeur du royaume de Bisnagar, prit sa route du côté de la mer des Indes ; & après une marche d'environ trois mois, en se joignant à différentes caravanes, tantôt par des déserts & par des montagnes stériles, & tantôt par des pays très peuplés, les mieux cultivés, & les plus fertiles qu'il y en eut en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Bisnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle est la capitale, & qui est la demeure ordinaire de ses Rois. Il se logea dans un Khan destiné pour les marchands étrangers, & comme il avoit appris qu'il y avoit

quatre quartiers principaux, où les marchands avoient leurs boutiques, au milieu desquels étoit situé le château, ou plutôt le palais des Rois, qui occupoit un terrain très vaste justement au centre de la ville; dès le lendemain il se rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houssain ne put voir le quartier où il se trouva sans admiration: il étoit vaste, coupé & traversé par plusieurs rues, toutes voutées contre l'ardeur du soleil, & néanmoins très bien éclairées. Les boutiques étoient d'une même grandeur & d'une même symétrie: & celles des marchands d'une même sorte de marchandises, n'étoient pas dispersées, mais rassemblées dans une même rue, & il en étoit de même des boutiques des artisans.

La multitude des boutiques, remplis d'une même sorte de mar-

marchandises, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes, des toiles peintes des couleurs les plus vives, qui représentoient au naturel des personnages, des païssages, des arbres, des fleurs, d'étoffes de soie & de brocard tant de la Perse que de la Chine, & d'autres lieux; de porcelaines du Japon & de la Chine; de tapis de pied de toutes les grandeurs, le surprirent si extraordinairement, qu'il ne savoit s'il devoit s'en rapporter à ses propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfèvres & des jouailliers, (car les deux professions étoient exercées par les mêmes marchands,) il fut comme ravi en extase à la vûe de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages en or & en argent, & comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs, & d'

12 *Les mille & une Nuit* ,
autres pierreries qui y étoient en
vente & en confusion. S'il fut é-
tonné de tant de richesses réunies
en un seul endroit, il le fut bien
davantage quand il vint à juger
de la richesse du royaume en gé-
néral, en considérant qu'à la re-
serve des Bramines, & des minis-
tres des idoles, qui faisoient pro-
fession d'une vie éloignée de la va-
nité du monde, il n'y avoit dans
toute son étendue, ni Indien, ni
Indienne qui n'eut des colliers,
des brasselets, & des ornemens
aux jambes & aux pieds, de per-
les ou de pierreries, qui paroif-
soient avec d'autant plus d'éclat
qu'ils étoient tous noirs, d'un
noir à en relever parfaitement le
brillant.

Une autre particularité qui fut
admiration par le prince Houssain,
fut le grand nombre de vendeurs
de roses, qui faisoient la plus gran-
de foule dans les rues par leur
mul-

multitude. Il comprit qu'il falloit que les Indiens fussent grands amateurs de cette fleur, puis qu'il n'y en avoit pas un qui n'en portât un bouquet à la main ou à la tête en guirlande ; ni de marchand qui n'en eut plusieurs vases garnis dans sa boutique : de manière que le quartier, si grand qu'il étoit, en étoit tout embau-mé.

Le prince Houffain enfin après avoir parcouru le quartier de rûe en rûe, l'idée rempli de tant de richesses qui s'étoient présentées à ses yeux, eut besoin de se reposer. Il le témoigna à un marchand, & le marchand l'invita fort civilement à entrer & à s'asseoir dans sa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit assis dans la boutique, quand il vit passer un crieur avec un tapis sur le bras d'environ six pieds en quarré, qui le

crioit à trente bourses à l'enchère : il apella le crieur & il demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur qu'il ne comprenoit pas comment un tapis de pied si petit & de si peu d'apparence étoit mis à un si haut prix.

Le crieur qui prenoit le prince Houffain pour un marchand, lui dit pour réponse : seigneur, si ce prix vous paroît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand, quand vous saurez que j'ai ordre de le faire monter jusqu'à quarante bourses, & de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la somme. Il faut donc, reprit le prince Houffain, qu'il soit précieux par quelque endroit qui ne m'est pas connu. Vous l'avez deviné seigneur, repartit le
cri-

crieur, & vous en conviendrez quand vous saurez qu'en s'assessant sur ce tapis, aussi-tôt on est transporté avec le tapis où l'on souhaite d'aller, & l'on s'y trouve presque dans le moment sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle.

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes en considérant que le motif principal de son voyage étoit d'en rapporter au Sultan son père quelque rareté singulière dont on n'eut pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvoit acquérir aucune dont le Sultan dut être plus satisfait. Si le tapis, dit-il au crieur, avoit la vertu que tu lui donne, non seulement je ne trouverois pas que ce seroit l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrois même me résoudre à m'en accommoder pour le prix,
&

& avec cela je te ferois un présent dont tu aurois lieu d'être content. Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, & il fera aisé de vous en convaincre dès que vous aurez arrêté le marché à quarante bourses, en y mettant la condition que je vous en ferai voir l'expérience. Alors comme vous n'avez pas ici les quarante bourses, & qu'il faudroit que pour les recevoir je vous acompagnasse jusqu'au Khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permission du maître de la boutique nous entrerons dans l'arrière boutique, j'y étendrai le tapis; & quand nous y serons assis vous & moi, que vous aurez formé le souhait d'être transporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le Khan; si nous n'y sommes pas transportés sur le champ, il n'y aura pas de marché fait, & vous

vous ne serez tenu à rien. Quant au présent, comme c'est au vendeur à me récompenser de ma peine, je le recevrai comme une grace que vous aurez bien voulu me faire, dont je vous aurai l'obligation.

Sur la bonne foi du crieur le prince accepta le parti, & conclut le marché sous la condition proposée; après quoi il entra dans l'arrière boutique du marchand, dont il en avoit obtenu la permission. Le crieur étendit le tapis, ils s'assirent dessus l'un & l'autre, & dès que le prince eut formé le désir d'être transporté au Khan dans son appartement, il s'y trouva avec le crieur dans le même moment & dans la même situation. Comme il n'avoit pas besoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la somme des quarante bourses en or, & il y ajouta un présent de
vingt

18 *Les mille & une Nuit,*
vingt pièces d'or dont il gratifia
le crieur.

De la sorte le prince Houssain
demeura possesseur du tapis avec
une joie extrême d'avoir acquis
à son arrivée à Bisnagar une piè-
ce si rare, qui devoit comme il
n'en doutoit pas, lui valoir la pos-
session de Nourounnihar. En é-
fet, il tenoit comme une chose
impossible que les princes ses ca-
dets rapportassent rien de leur vo-
yage qui put entrer en compa-
raison avec ce qu'il avoit rencon-
tré si heureusement. Sans faire
un plus long séjour à Bisnagar,
il pouvoit en s'asseyant sur le ta-
pis, se rendre le même jour au
rendez vous dont il étoit conve-
nu avec eux; mais il eut été obli-
gé de les attendre trop long tems.
Cela fit que curieux de voir le
Roi de Bisnagar & la cour, & de
prendre connoissance des forces,
des loix, des coutumes, de la re-
li-

ligion, & de l'état de tout le royaume, il résolut d'employer quelques mois à satisfaire sa curiosité.

La coutume du Roi de Bisnagar étoit de donner accès auprès de sa personne une fois la semaine aux marchands étrangers. Ce fut sous ce titre que le prince Houssain, qui ne vouloit point passer pour ce qu'il étoit, le vit plusieurs fois. Et comme ce prince, qui d'ailleurs étoit très bien fait de sa personne, avoit infiniment de l'esprit, & qu'il étoit d'une politesse achevée; c'étoit par où il se distinguoit des marchands avec lesquels il paroissoit devant le Roi. C'étoit aussi à lui que préférablement aux marchands il adressoit la parole pour s'informer de la personne du Sultan des Indes, des forces, des richesses, & du gouvernement de son empire.

Les autres jours , le prince les employoit à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville & aux environs. Entr'autres choses dignes d'être admirées , il vit un temple d'idoles , dont la structure étoit particulière , en ce qu'elle étoit toute de bronze : il avoit dix coudées en quarré dans son affiète , & quinze en hauteur ; & ce qui en faisoit la plus grande beauté , étoit une idole d'or massif , de la hauteur d'un homme , dont les yeux étoient deux rubis apliqués avec tant d'art , qu'il sembloit à ceux qui la regardoient , qu'elle avoit les yeux sur eux , de quel côté qu'ils se tournassent pour la voir. Il en vit une autre qui n'étoit pas moins admirable. C'étoit dans un village , où il y avoit une plaine d'environ dix arpens , laquelle n'étoit qu'un jardin délicieux , parsemé de roses & d'autres fleurs agré-

agréables à la vue : & tout cet espace étoit environné d'un petit mur, environ à hauteur d'apui pour empêcher que les animaux n'en aprochassent. Au milieu de la pleine il s'élevoit une terrasse à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes ensemble avec tant de soin & d'industrie qu'il sembloit que ce ne fut qu'une seule pierre. Le temple qui étoit en dome, étoit posé au milieu de la terrasse, haut de cinquante coudées, ce qui faisoit qu'on le découvroit de plusieurs lieues à l'entour. La longueur étoit de trente & la largeur de vingt, & le marbre rouge dont il étoit bâti, étoit extrêmement poli. La voute du dome étoit ornée de trois rangs de peintures fort vives, & de bon gout, & tout le temple étoit généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas reliefs & d'idoles, qu'il n'y avoit

avoit aucun endroit où il n'y en eut depuis le haut jusqu'au bas.

Le soir & le matin on faisoit des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étoient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants, & de festins: & les ministres du temple & les habitans du lieu ne subsistent que des ofrandes, que les pélerins en foule y apportent continuellement des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'aquiter de leurs vœux.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solennelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs, & les juges des villes, & les Bramines les plus célèbres par leur doctrine, sont obligés de se trouver: & il y en a de si éloignés, qu'ils ne met-

mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée composée d'une multitude innombrable d'Indiens, se fait dans une plaine d'une vaste étendue, où ils font un spectacle surprenant, tant que la vûe peut s'étendre. Comme au centre de cette plaine il y avoit une place d'une grande longueur & largeur, fermée d'un côté par un bâtiment superbe, en forme d'échafaudage à neuf étages, soutenu par quarante colonnes, & destiné pour le Roi, pour sa cour, & pour les étrangers qu'il honoroit de son audience une fois la semaine. En dedans il étoit orné & meublé magnifiquement, & au dehors peint de païssages, où l'on voyoit toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, & même de mouches & de moucheron, le tout au naturel : & d'autres échafauts, hauts au moins de quatre

ou

ou de cinq étages & peints à peu près les uns de même que les autres, formoient les trois autres côtés. Ces échafauts avoient cela de particulier, qu'on les faisoit tourner & changer de face & de décoration d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de distance les uns des autres, étoient rangés mille éléphants avec des harnois d'une grande somptuosité, chargés chacun d'une tour quarrée de bois doré, avec des joueurs d'instrumens & des farceurs dans chaque tour. La trompe de ces éléphants, leurs oreilles & le reste du corps étoit peint de cinnabre & d'autres couleurs qui représentoient des figures grotesques.

Dans tout ce spectacle, ce qui fit admirer davantage au prince Houssain, l'industrie, l'adresse & le génie inventif des Indiens, fut

fut de voir un des éléphans le plus puissant & le plus gros, poser les quatre pieds sur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement & hors de terre environ deux pieds, jouer en battant l'air de sa trompe, à la cadence des instrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant de la même grosseur au bout d'une poutre, posée en travers sur un poteau à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une grosseur prodigieuse atachée & suspendue à l'autre bout qui lui servoit de contrepoids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas en présence du Roi & de la cour il marquoit par les mouvemens de son corps & de sa trompe les cadences des instrumens, de même que l'autre éléphant. Les Indiens après avoir ataché la pierre de contre poids, avoient atiré l'autre bout jusqu'

26 *Les mille & une Nuit* ,
en terre à force d'hommes, & y
avoient fait monter l'éléphant.

Le prince Houffain eut pu faire un plus long séjour à la cour & dans le royaume de Bisnagar. Une infinité d'autres merveilles eussent pû l'y arrêter agréablement jusqu'au dernier jour de l'année révolue, dont les princes ses frères & lui étoient convenus pour se réjoindre; mais pleinement satisfait de ce qu'il avoit vû, comme il étoit continuellement ocupé de l'objet de son amour & que depuis l'acquisition qu'il avoit faite, la beauté & les charmes de la princesse Nourounihar augmentoient de jour en jour la violence de sa passion, il lui sembla qu'il auroit l'esprit plus tranquille, & qu'il seroit plus près de son bonheur, quand il se seroit aproché d'elle. Après avoir satisfait le concierge du Khan pour le louage de l'apartement qu'il y
avoit

avoit occupé, & lui avoir marqué l'heure qu'il pourroit venir prendre la clef qu'il laisseroit à la porte, sans lui avoir marqué de quelle manière il partiroit; il y rentra en fermant la porte sur lui, & en y laissant la clef. Il étendit le tapis, & s'y assit avec l'officier qu'il avoit amené avec lui. Alors il se recueillit en lui même, & après avoir souhaité sérieusement d'être transporté au gîte, où les princes ses frères devoient se rendre comme lui, il s'aperçût bientôt qu'il y étoit arrivé. Il s'y arrêta, & sans se faire connoître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali frère puîné du prince Houssain, qui avoit projeté de voyager en Perse pour se conformer à l'intention du Sultan des Indes, en avoit pris la route avec une caravane, à laquelle il s'étoit joint à la troisième jour-

née après sa séparation d'avec les deux princes ses frères. Après une marche de près de quatre mois il arriva enfin à Schiraz, qui étoit alors la capitale du royaume de Perse. Comme il avoit fait amitié & société en chemin avec un petit nombre de marchands, sans se faire connoître pour autre que pour marchand jouaillier, il prit logement avec eux dans un même Khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvroient leurs balots de marchandises, le prince Ali qui ne voyageoit que pour son plaisir, & qui ne s'étoit embarrassé que des choses nécessaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, se fit conduire au quartier où se vendoient les pierreries, les ouvrages en or & en argent, brocard, étoffes de soie, toiles fines, & les autres marchandises les plus rares

res & les plus précieuses. Ce lieu qui étoit spacieux & bâti solidement, étoit vouté, & la voute étoit soutenue de gros pilliers, autour desquels les boutiques étoient ménagées de même que le long des murs, tant en dedans qu'en dehors, & il étoit connu communément à Schiraz sous le nom de Bezestein. D'abord le prince Ali parcourut le Bezestein en long & en large de tous les côtés, & il jugea avec admiration des richesses qui y étoient renfermées par la quantité prodigieuse des marchandises les plus précieuses qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui alloient & venoient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu surpris d'en voir un qui tenoit à la main un tuyau d'yvoire, long d'environ un pied, & de la grosseur d'un peu plus d'un pouce, qu'il

crioit à trente bourses. Il s'imagina d'abord que le crieur n'étoit pas dans son bon sens. Pour s'en éclaircir, en s'aprochant de la boutique d'un marchand: seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur; dites-moi je vous prie, si je me trompe. Cet homme qui crie un petit tuyau d'yvoire à trente bourses, a-t-il l'esprit bien sain? seigneur, répondit le marchand: à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous assurer que c'est le plus sage de tous nos crieurs, & le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque chose de grand prix: & quant au tuyau qu'il crie à trente bourses, il faut qu'il les vaille, & même davantage par quelque endroit qui ne paroît pas. Il va repasser dans un moment: nous l'appellerons, & vous vous en infor-

formerez par vous même, asseyez vous cependant sur mon sofa & reposez vous.

Le prince Ali ne refusa pas l'offre obligéant du marchand, & peu de tems après qu'il se fut assis le crieur repassa ; & comme le marchand l'eut appelé par son nom, il s'aprocha. Alors, en lui montrant le prince Ali, il lui dit : repondez à ce seigneur qui demande si vous êtes dans votre bon sens de crier à trente bourses un tuyau d'yvoire, qui paroît de si peu de conséquence. J'en ferois étonné moi-même, si je ne savois que vous êtes un homme sage. Le crieur en s'adressant au prince Ali, lui dit : seigneur vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou à l'ocasion de ce tuyau. Mais vous jugerez vous même si je le suis, quand je vous en aurai dit la propriété ; & j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère com-

me ceux à qui je l'ai déjà montré, qui avoient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

Premièrement, seigneur, poursuivit le crieur en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrémité, & considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussi-tôt. Je suis prêt de vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, si vous me faites connoître la vérité de ce que vous avancez. Et comme il avoit le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres: montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse; & le crieur le lui montra. Le prince regarda, & en souhaitant de voir le Sultan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu
de

de son conseil. Ensuite, comme après le Sultan, il n'avoit rien de plus cher au monde que la princesse Nourounihar, il souhaita de la voir, & il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes; riante & de belle humeur.

Le prince Ali n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau étoit la chose la plus précieuse qu'il y eut alors non seulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers: & il crut que s'il négligeoit de l'acheter, jamais il ne rencontreroit une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Schiraz, quand il y demeureroit dix ans, ni ailleurs. Il dit au crieur: je me retracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens, & je suppose que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis prêt de vous en faire en ache-

Les mille & une Nuit,
tant le tuyau. Comme je serois
fâché qu'un autre que moi le pos-
sédât, dites moi au juste à quel
prix le vendeur le fixe, & sans
vous donner la peine de le crier
davantage, & de vous fatiguer
à aller & venir, vous n'aurez qu'
à venir avec moi, je vous en
compterei la somme. Le crieur
lui assura avec serment qu'il a-
voit ordre de lui en porter qua-
rante bourses, & pour peu qu'il
en doutat, qu'il étoit prêt de le
mener à lui-même. Le prince In-
dien ajouta foi à sa parole, il l'em-
mena avec lui, & quand ils fu-
rent arrivés au Khan, où étoit son
logement, il lui compta les qua-
rante bourses en belle monnoye
d'or, & de la sorte il demeura
possesseur du tuyau d'yvoire.

Quand le prince Ali eut fait
cette acquisition, la joie qu'il en
eut fut d'autant plus grande, que
les princes ses frères, comme il
se

se le persuada, n'auroient rencontré rien d'aussi rare, & aussi digne d'admiration; & ainsi que la princesse Nourounihar seroit la récompense des fatigues de son voyage. Il ne songea plus qu'à prendre connoissance de la cour de Perse sans se faire connoître, & qu'à voir ce qu'il y avoit de plus curieux à Schiraz & aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il étoit venu, reprit la route des Indes. Il avoit achevé de satisfaire sa curiosité, quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, & elle se mit en chemin: aucun accident ne troubla ni n'interrompit la marche, & sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées & la fatigue du voyage, elle arriva heureusement au rendez-vous, où le prince Houssein étoit déjà arrivé. Le prin-

ce Ali l'y trouva, & il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le Prince Ahmed avoit pris le chemin de Samarcande, & comme dès le lendemain de son arrivée il eut imité les deux princes ses frères, & qu'il se fut rendu au Bezestein; à peine il y étoit entré qu'un crieur se presenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il crioit à trente cinq boursés. Il arrêta le crieur en lui disant, montrez moi cette pomme, & aprenez moi quelle vertu ou quelle propriété si extraordinaire elle peut avoir, pour être criée à un si haut prix. En la lui mettant dans la main, afin qu'il l'examinât; seigneur, lui dit le crieur, cette pomme à ne la regarder que par l'exterieur, est véritablement peu de chose, mais si l'on en considère les propriétés, les vertus, & l'usage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hom-

hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, & il est certain que qui la possède, possède un trésor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce soit, comme de fièvre continuelle, de fièvre pourprée, de pleuresie, de peste, & d'autres maladies de cette nature, même moribond, qu'elle ne guérisse, & auquel elle ne fasse sur le champ recouvrer la santé aussi parfaite que si jamais de sa vie il n'eut été malade. Et cela se fait par le moyen du monde le plus facile, puis que c'est simplement en la faisant flairer par la personne.

Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed; voilà une pomme d'une vertu merveilleuse, & l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix; mais sur quoi peut se fonder un honnête homme comme moi qui auroit envie de l'acheter, pour se persuader qu'il n'y a

ni déguisement, ni exagération dans l'éloge que vous en faites.

Seigneur, repartit le crieur, la chose est connue & averéc dans toute la ville de Samarcande, & sans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui sont ici rassemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront; & vous en trouverez qui ne vivoient pas aujourd'hui, comme ils vous le témoignent eux mêmes, s'ils ne se fussent servi de cet excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en est, c'est le fruit de l'étude & des veilles d'un philosophe très-celèbre de cette ville, qui s'étoit appliqué toute sa vie à la connoissance de la vertu des plantes & des minéraux, & qui enfin étoit parvenu à en faire la composition que vous voyez; par laquelle il a fait dans cette ville des cures si surprenantes, que jamais sa mémoire n'y sera en-

oubli. Une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le tems de faire usage lui-même de son remède souverain, l'enleva il y a peu de tems, & sa veuve qu'il a laissée avec très-peu de bien, & chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'est enfin résolûe de la mettre en vente pour se mettre plus à l'aïse, elle & sa famille.

Pendant que le crieur informoit le prince Ahmed des vertus de la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent & les environnèrent, dont la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disoit. Et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avoit un ami malade si dangereusement, qu'on n'espéroit plus rien de sa vie, & que c'étoit une occasion présente & favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed; le prince Ahmed prit la parole, & dit au crieur qu'il en donneroit quaran-

te bourses, si elle guerissoit le malade en la lui faisant sentir.

Le crieur qui avoit ordre de la vendre a ce prix la, Seigneur, dit-il au prince Ahmed ; allons faire cette experience, la pomme fera pour vous. Et je le dis avec d'autant plus de confiance, qu'il est indubitable qu'elle ne fera pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort, tant de malades dont la vie étoit desespérée.

L'experience réüffit, & le prince après avoir compté les quarante bourses au crieur, qui lui consigna la pomme artificielle, attendit avec patience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce tems la à voir à Samarcande & aux environs, tout ce qui étoit digne de sa curiosité & principalement la vallée de la Soyde, ainsi nom-

nommée de la rivière du même nom , qui l'arrose , & que les Arabes reconnoissent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ses campagnes & de ses jardins acompagnés de palais ; par sa fertilité en toute sorte de fruits , & par les délices dont on y jouit dans la belle saison.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'ocasion de la première caravane , qui prit la route des Indes : il partit, & nonobstant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite santé au gîte où les princes Houssain & Ali l'atendoient.

Le prince Ali en arrivant quelque tems avant le prince Ahmed demanda au prince Houssain, qui étoit venu le premier, combien il y avoit de tems qu'il étoit arrivé. Comme il eut appris de lui qu'il y avoit près de trois mois : il faut donc, reprit-il, que vous ne so-
yez

yez pas allé bien loin. Je ne vous dirai rien presentement, repartit le prince Houssain, du lieu où je suis allé; mais je puis vous assurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. Si cela est, repliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de sejour. Mon frère, lui dit le prince Houssain, vous vous trompez: le sejour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, & il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. A moins que vous ne soyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprends pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire.

Je vous ai dit la verité, ajouta le prince Houssain, & c'est une enigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed nôtre frère, en declarant en même tems quelle est
la

La rareté que j'ai rapporté de mon voyage. Pour vous je ne sçai pas ce que vous avez rapporté : il faut que ce soit peu de chose. En éfet, je ne vois pas que vos charges soient augmentées. Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réserve d'un tapis d'assez peu de conséquence dont vôtre Sofa est garni, & dont vous devez avoir fait acquisition ; il me semble que je pourrois vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il paroît que vous voulez faire un mystère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en use de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquisition.

Le prince Houssain repartit : je tiens la rareté que j'ai apportée si fort au dessus de toute autre qu'elle puisse être, que je ne ferois pas de difficulté de vous la montrer & de vous en faire tomber d'accord, en vous declarant par quel
en

endroit je la tiens telle, sans craindre que celle que vous apportez, comme je le suppose, puisse lui être préférée. Mais il est à propos que nous attendions que le prince Ahmed nôtre frère soit arrivé. Alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard & de bien-séance les uns pour les autres de la bonne fortune qui nous sera échûe.

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus avant en contestation avec le prince Houssain sur la préférence qu'il donnoit à la rareté qu'il avoit apportée. Il se contenta d'être bien persuadé, que si le tuyau qu'il avoit à lui montrer, n'étoit pas préférable, il n'étoit pas possible au moins qu'il fut inférieur; & il convint avec lui d'attendre à le produire que le prince Ahmed fut arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ses frères,

res, qu'ils se furent embrassés avec beaucoup de tendresse, & fait compliment sur le bonheur qu'ils avoient de se revoir dans le même lieu où ils s'étoient séparés. Le prince Houssain, comme l'aîné, prit la parole, & dit : mes frères, nous aurons du tems de reste à nous entretenir des particularités chacun de son voyage : parlons de ce qui nous est le plus important de sçavoir ; & comme je tiens pour certain que vous vous souvenez comme moi du principal motif qui nous y a engagé, ne nous cachons pas ce que nous apportons, & en nous le montrant, faisons nous justice par avance, & voyons en faveur de qui le Sultan nôtre père pourra juger de la préférence.

Pour vous donner l'exemple, continua le prince Houssain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapporté du voyage que j'ai fait
au

au Royaume de Bisnagar, est le tapis sur lequel je suis assis. Il est commun & sans aparence, comme vous le voyez; mais quand je vous aurai déclaré quelle est sa vertu, vous serez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil, & vous allez en convenir. En éfet, tel qu'il vous paroît, si l'on est assis dessus comme nous y sommes, & que l'on desire d'être transporté en quelque lieu, si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûté sans les regretter: & quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour & dans le royaume de Bisnagar, & que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux, pour me ramener ici moi &

MON

mon domestique, qui peut vous dire combien de tems j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un & à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'atens que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté peut entrer en comparaison avec mon tapis.

Le prince Houffain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de son tapis, & le prince Ali en prenant la parole, la lui adressa en ces termes : mon frère, dit-il, il faut avouer que vôtre tapis est une des choses les plus merveilleuses que l'on puisse imaginer. S'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire : mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choses, je ne dis pas plus ; mais au moins aussi merveilleuses dans un autre genre. Et pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'yvoire que voici, non plus

plus que vôtre tapis, à le voir, ne paroît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant, que vous de vôtre tapis, & je ne suis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre. Équitable même, comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé, quand vous sçavez & que vous en aurez vû l'expérience, qu'en regardant par un des bouts, on voit tel objet que l'on fouhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyez à ma parole, ajouta le prince Ali, en lui présentant le tuyau; voilà le tuyau, voyez si je vous en impose.

Le prince Houffain prit le tuyau d'yvoire de la main du prince Ali, & comme il eut aproché l'œil du bout que le prince Ali lui avoit marqué en le lui présentant, avec intention de voir la princesse

se Nourounnihar , & d'apprendre comment elle se portoit : le prince Ali , & le prince Ahmed , qui avoient les yeux sur lui , furent extrêmement étonnés de le voir tout à coup changer de visage d'une manière qui marquoit une surprise extraordinaire , jointe à une grande affliction. Le prince Houffain ne leur donna pas le tems de lui en demander le sujet : princes , s'écria-t-il , c'est inutilement que vous & moi nous avons entrepris un voyage si pénible dans l'esperance d'en être récompensés par la possession de la charmante Nourounnihar : dans peu de momens cette aimable princesse ne sera plus en vie. Je viens de la voir dans son lit , environné de ses femmes & de ses eunuques , qui sont en pleurs , & qui paroissent n'attendre autre chose que de la voir rendre l'ame. Tenez , voyez la vous mêmes

50 *Les mille & une Nuit*,
dans ce pitoyable état, & joignez
vos larmes aux miennes.

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houfain, il regarda ; & après avoir vû le même objet avec un déplaisir très-sensible , il le presenta au prince Ahmed, afin qu'il vit aussi un spectacle si triste & si affligeant, qui devoit les interesser tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Ali ; qu'il eut regardé, & qu'il eut vû la princesse Nourounihar si peu éloignée de la fin de ses jours, il prit la parole, & en l'adressant aux deux princes ses frères : princes, dit-il, la princesse Nourounihar, qui fait également le sujet de nos vœux , est véritablement dans un état qui l'ap proche de la mort de bien près. Mais autant qu'il me le paroît , pourvû que nous ne perdions pas
de

de tems , il y a encore lieu de la preserver de ce moment fatal.

Alors le prince Ahmed tira de son sein la pomme artificielle qu' il avoit acquise, & en la montrant aux princes ses freres, il leur dit : la pomme que vous voyez ne m'a pas moins couté que le tapis & que le tuyau d'yvoire que vous avez apporté chacun de vôtre voyage. L'ocasion qui se presente de vous en faire voir la vertu merveilleuse, fait que je ne regrète pas les quarante bourses qu'elle m'a coutée. Pour ne vous pas tenir en suspens, elle à la vertu qu' un malade en la sentant, même à l'agonie, recouvre la santé sur le champ ; l'experience que j'en ai faite m'empêche d'en douter, & je puis vous en faire voir l'éfet à vous mêmes en la personne de la princesse Nourouanihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir.

Si cela est ainsi, reprit le prince Houffain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence qu'en nous transportant à l'instant jusques dans la chambre de la princesse par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de tems, aprochez-vous, & asseyez vous y comme moi, il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser. Mais avant toute chose, donnons ordre chacun à nôtre domestique de partir ensemble incessamment & de venir nous trouver au palais.

Quand cet ordre eut été donné, le prince Ali & le prince Ahmeds'assirent sur le tapis avec le prince Houffain, & comme ils avoient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même desir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounihar. Leur desir fut executé, & ils furent transportés
si

si promptement qu'ils s'aperçurent d'être arrivés au lieu où ils avoient souhaité, & nullement d'être partis de celui qu'ils venoient de quitter.

La présence des trois princes si peu attendue, efraya les femmes & les eunuques de la princesse, qui ne comprenoient pas par quel enchantement trois hommes se trouvoient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, & les eunuques étoient prêts de se jeter sur eux comme sur des gens qui avoient pénétré jusque dans un lieu dont il ne leur étoit pas même permis d'aprocher : mais ils revinrent bientôt de leur erreur en les reconnoissant pour ce qu'ils étoient.

Le prince Ahmed ne se vit pas plutôt dans la chambre de Nourounihar, & il n'eut pas plutôt aperçu cette princesse mourante, qu'il se leva de dessus le tapis ;

ce que firent aussi les deux autres princes. Ils s'aprocha du lit & lui mit sa pomme merveilleuse sous les narines. Quelques momens après la princesse ouvrit les yeux, tourna la tête de côté & d'autre en regardant les personnes qui l' environnoient, & elle se mit sur son seant en demandant à s'habiller avec cette même liberté & la même connoissance que si elle n' eut fait que de se reveiller après un long sommeil. Ses femmes lui eurent bien-tôt appris d'une manière qui marquoit leur joie, que c' étoit aux trois princes ses cousins & particulièrement au prince Ahmed, qu' elle avoit l' obligation du recouvrement si subit de sa santé. Aussi-tôt en témoignant la joie qu' elle avoit de les revoir, elle les remercia tous ensemble, & le prince Ahmed en particulier. Comme elle avoit demandé à s'habiller, les princes
se

se contentèrent de lui marquer combien étoit grand le plaisir qu'ils avoient d'être arrivés assez à tems, pour contribuer chacun quelque chose à la tirer du danger évident où ils l'avoient vue, & les vœux ardens qu'ils faisoient pour la longue durée de sa vie, après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habilloit, les princes en sortant de son appartement allèrent se jeter aux pieds du Sultan leur père, & lui rendre leurs respects; & en paroissant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avoient été prévénus par le principal eunuque de la princesse, qui l'informoit de leur arrivée imprévue, & de quelle manière la Princesse venoit d'être guerrie parfaitement par leur moyen. Le Sultan les reçut & les embrassa avec une joie d'autant plus grande, qu'en même tems qu'il les voyoit de retour, il apre-

noit que la princesse sa nièce, qu'il aimoit comme si elle eut été sa propre fille, après avoir été abandonnée par les medecins, venoit de recouvrer la santé d'une manière toute merveilleuse. Après les complimens de part & d'autre ordinaires dans pareille occasion, les princes lui presentèrent chacun la rareté qu'ils avoient apportée. Le prince Houssain le tapis, qu'il avoit eu soin de reprendre en sortant de la chambre de la princesse; le prince Ali le tuyau d'yvoire, & le prince Ahmed la pomme artificielle: & après en avoir fait l'éloge chacun à son rang, en la lui mettant entre les mains, ils le supplièrent de prononcer sur celle à laquelle il donnoit la préférence; & ainsi de declarer auquel des trois il donnoit la princesse Noufounihar pour épouse, selon sa promesse.

Le Sultan des Indes après avoir

voir écouté avec bien d'attention tout ce que les princes voulurent lui représenter à l'avantage de ce qu'ils avoient apporté, sans les interrompre, & bien informé de ce qui venoit de se passer dans la guérison de la princesse Nourounihar, demeura quelque tems dans le silence, comme s'il eut pensé à ce qu'il avoit à leur répondre. Il l'interrompit enfin, & il leur tint ce discours plein de sagesse : mes enfans, dit-il, je déclarerois un de vous trois avec un grand plaisir pour époux de la princesse, si je pouvois le faire avec justice ; mais considérez vous mêmes si je le puis. Vous prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce, est rédevable de sa guérison à votre pomme artificielle ; mais je vous demande, la lui eussiez vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eut

donné lieu de connoître le danger où elle étoit, & que le tapis du prince Houssain ne vous eut servi à venir la fécourir, promptement? vous prince Ali, votre tuyau d'yvoire a servi à vous faire connoître, à vous & aux princesses vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine: & en cela il faut convenir qu'elle vous a une très grande obligation. Il faut aussi que vous conveniez que cette connoissance seroit demeurée inutile pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle & sans le tapis. Et vous enfin prince Houssain, la princesse seroit une ingratitude, si elle ne vous marquoit sa reconnaissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eut été d'aucun usage pour y contribuer, si vous n'eussiez eu

con-

connoissance de la maladie par le moyen du tuyau d'yvoire du prince Ali, & que le prince Ahmed n'eut employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi, comme ni le tapis, ni le tuyau d'yvoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre; mais au contraire une parfaite égalité à chacun, & que je ne puis acorder la princesse Nourounihar qu'à un seul: vous voyez vous mêmes que le seul fruit que vous avez rapporté de votre voyage, est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé.

Si cela est vrai, ajouta le Sultan, vous voyez aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme dès aujourd'hui je veux terminer l'œuvre,

& qu'il y a encore du tems jusqu'à la nuit. Allez donc prenez chacun un arc & une flèche, & rendez vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux: je vai me préparer pour m'y rendre, & je déclare que je donnerai la princesse Nourounihar pour épouse à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général & chacun en particulier, comme je le fais, du présent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet; mais il n'y a rien qui approche de la singularité du tapis, du tuyau d'yvoire, & de la pomme artificielle dont je vais l'augmenter & enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir le premier lieu, & que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité; mais pour en tirer dans les

occasions l'usage avantageux que l'on en peut faire.

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le Sultan venoit de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun un arc & une flèche qu'ils remirent à un de leurs officiers qui s'étoient assemblés dès qu'ils avoient appris la nouvelle de leur arrivée, & ils se rendirent à la plaine des exercices de chevaux, suivis d'une foule innombrable de peuple.

Le Sultan ne se fit pas attendre, & dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc & la flèche, & tira le premier; le prince Ali tira ensuite, & l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain: le prince Ahmed tira le dernier; mais on perdit la flèche de vue, & personne ne la

vit tomber. On courut, on chercha ; mais quelque diligence que l'on fit, & que le prince Ahmed fit lui même, il ne fut pas possible de trouver la flèche, ni près, ni loin. Quoiqu'il fut croyable que c'étoit lui qui avoit tiré plus loin ; & ainsi qu'il avoit mérité que la princesse Nourounihar lui fut acordée : comme néanmoins il étoit nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente & certaine, quelque remontrance qu'il fit au Sultan, le Sultan ne laissa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solemnité des nocces ; & peu de jours après elles se célébrèrent avec grande magnificence.

Le prince Houffain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounihar étoit très sincère,

re, & très vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Ali, lequel disoit-il, ne la méritoit pas mieux, ni ne l'aimoit plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaisir si sensible, qu'il abandonna la cour, & qu'il renonça au droit qu'il avoit de succéder à la couronne pour aller se faire Derviche, & se mettre sous la discipline d'un Scheikh très fameux, lequel étoit dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, & qui avoit établi sa demeure & celle de ses disciples, qui étoient en grand nombre, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed par le même motif que le prince Houssain, n'assista pas aussi aux noces du prince Ali & de la princesse Nourounnihar; mais il ne re-

nonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvoit comprendre comment la flêche qu'il avoit tirée, étoit pour ainsi dire devenue invisible, il se déroba à ses gens, & résolu de la chercher d'une manière à n'avoir rien à se reprocher, il se rendit à l'endroit où celles des princes Houssain & Ali avoient été ramassées. De là en marchant droit devant lui, & en regardant à droit & à gauche, il alla si loin sans trouver ce qu'il cherchoit, qu'il jugea que la peine qu'il se donnoit étoit inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laissa pas de poursuivre son chemin jusqu'à des rochers fort élevés, où il eut été obligé de se détourner quand il eut voulu passer outre: & ces rochers extrêmement escarpés étoient situés dans un terrain stérile, à quatre lieues de l'endroit d'où il étoit parti.

En

En s'aprochant de ces rochers le prince Ahmed aperçoit une flêche; il la ramasse, il la considère, & il fut dans un grand étonnement de voir que c'étoit la même qu'il avoit tirée. C'est elle, dit-il, en lui-même; mais ni moi, ni aucun mortel au monde, nous n'avons la force de tirer une flêche si loin. Comme il l'avoit trouvée couchée par terre & non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avoit donné contre le rocher, & qu'elle avoit été renvoyée par sa résistance. Il y a du mistère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, & ce mistère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune après m'avoir aflagé en me privant de la possession d'un bien qui devoit comme je l'espérois faire le bonheur de ma vie, m'en reserve peut-être un autre pour ma consolation.

Dans

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançoit en pointes & se reculoit en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens ; & comme il jettoit les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans aparence de serrure. Il craignit qu'elle ne fut fermée ; mais en la poussant elle s'ouvrit en dedans, & il vit une descente douce en pente, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il alloit entrer dans des ténèbres ; mais bien-tôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quitoit, & en entrant dans une place spatieuse à cinquante ou soixante pas ou environ, il aperçut un palais magnifique, dont il n'eut pas le tems d'admirer la structure admirable. En éfet, en même tems une dame d'un air & d'un port majestueux,

&

& d'une beauté à laquelle la richesse des étofes dont elle étoit habillée, & les pierreries dont elle étoit ornée n'ajoutoient aucun avantage, s'avança jusques sur le vestibule accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut aperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects, & la dame de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles en élevant la voix : prince Ahmed, dit-elle, aprochez, vous êtes le bien venu.

La surprise du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un país dont il n'avoit jamais entendu parler, quoique ce país fut si voisin de la capitale du Sultan son père, & il ne comprenoit pas comment il pouvoit être connu d'une dame qu'il

qu'il ne connoissoit pas. Il aborda enfin la dame en se jettant à ses pieds, & en se relevant, madame, dit-il : à mon arrivée dans un lieu où j'avois à craindre que ma curiosité ne m'eut fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille graces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien venu. Mais madame, sans commettre une incivilité, oserois-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez vous même, que je ne vous suis pas inconnu ? à vous dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage, sans que j'en aye eu connoissance qu'aujourd'hui ? Prince, lui dit la dame, entrons dans le salon, j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous & pour moi.

En achevant ces paroles, la dame pour montrer le chemin au prince Ahmed, le ména dans un
fa-

salon dont la structure merveilleuse, l'or & l'azur qui en embellissoient la voute en dome, & la richesse inestimable des meublés lui parûrent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration en s'écriant qu'il n'avoit rien vû de semblable, & qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien voir qui en aprochat. Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, & vous en tomberez d'acord quand je vous en aurai fait voir tous les apartemens. Elle monta, & elle s'assit sur un sofa; & quand le prince eut pris place près d'elle à la prière qu'elle lui en fit : prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connois sans que vous me connoissiez : vôtre surprise cessera quand vous sçaurés qui je suis. Vous n'ignorez pas sans doute une chose, que vôtre religion

vous

vous enseigne, & qui est que le monde est habité par des Genies aussi bien que par des hommes. Je suis fille d'un de ces Genies, des plus puissans & des plus distingués parmi eux, & mon nom est Paribanou. Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connoisse, vous, le Sultan vôtre père, les princes vos frères, & la princesse Nourounihar. Je suis informée de même de vôtre amour, & de vôtre voyage, dont je pourrois vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée; à Bisanagar le tapis que le prince Houssain y a trouvé, & à Schiraz le tuyau d'yvoire que le prince Ali en a rapporté. Cela doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'a-

jou-

joute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux, que celui de posséder la princesse Nourounihar; & que pour vous y faire acheminer, comme je me trouvois présente dans le tems que vous tirates la flêche que je vois que vous tenez, & que je prévis qu'elle ne passeroit pas même au-delà de celle du prince Houssain; je la pris en l'air & lui donnai le mouvement nécessaire pour venir fraper les rochers, près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'ocasion qu'elle vous presente de devenir plus heureux.

Comme la Fée Paribanou prononça ces dernières paroles d'un ton diferent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre & en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage; le prince n'eut

eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendoit parler. Il considéra tout d'une vûe, que la princesse Nourounihar ne pouvoit plus être à lui, & que la Fée Paribanou la surpassoit infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant & par des richesses immenses ; autant qu'il pouvoit le conjecturer par la magnificence du palais où il se trouvoit ; & il benit le moment que la pensée lui étoit venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avoit tirée, & ceda ainsi au penchant qui l'entraînoit du côté du nouvel objet qui l'enflamoit. Madame, reprit-il, quand je n'aurois toute ma vie que le bonheur d'être vôtre esclave & l'admirateur de tant de charmes qui me ravissent à moi-même, je m'estimerois le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez moi la
har-

hardiesse qui m'inspire de vous demander cette grace, & ne dédaignez pas en me l'acordant d'admettre dans vôtre cour un prince qui se devoûe tout à vous.

Prince, repartit la Fée; comme je suis maîtresse de mes volontés il y a long-tems du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne & de tout ce qui m'appartient & peut m'appartenir, conjointement avec moi, en me donnant vôtre foi & en voulant bien m'agrèer pour épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cet offre. Je vous ai déjà dit, que je suis maîtresse de mes volontés: j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les Fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de tel-

les avances, & qui tiendroient à grand deshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons & nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation.

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la Fée; mais pénétré de reconnoissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de la robe. Elle ne lui en donna pas le tems; elle lui presenta la main qu'il baïsa, & en retenant & en serrant la sienne : prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas vôtre foi, comme je vous donne la mienne? Eh, madame, reprit le prince, ravi de joie; que pourrois je faire de mieux & qui me fit plus de plaisir! Oui, ma Sultane, ma Reine, je vous la donne avec mon cœur sans reserve. Si cela est, repartit la Fée; vous êtes mon époux, & je suis vôtre épouse. Les maria-
ges

ges ne se contractent pas parmi nous avec d'autres ceremonies ; ils sont plus fermes & plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Presentement, poursuivit-elle, pendant qu'on preparera le festin de nos nôces pour ce soir, & qu'aparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter dequoi faire un repas leger, après quoi je vous ferai voir les apartemens de mon palais, & vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme je vous l'ai dit, que ce falon en est la moindre pièce.

Quelques-unes des femmes de la Fée, qui étoient entrées dans le falon avec elle, & qui comprirent quelle étoit son intention, sortirent, & peu de tems après apportèrent quelques mets & d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut

mangé & bu autant qu'il voulut, la Fée Paribanou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'éméraude, & toute sorte de pierreries fines, employées avec les perles, l'agate, le jaspe, le porphyre, & toute sorte de marbres les plus précieux, sans parler des ameublemens qui étoient d'une richesse inestimable, le tout employé dans une profusion si étonnante, que bien loin d'avoir rien vû d'approchant, il avoua qu'il ne pouvoit y avoir rien de pareil au monde. Prince, lui dit la Fée, vous admirez si fort mon palais qui à la vérité a de grandes beautés : que diriez vous des palais des chefs de nos Genies qui sont tout autrement beaux, spacieux & magnifiques ? Je pourrois vous faire admirer aussi la beauté de mon jardin ; mais, ajouta-t-elle, ce sera pour une autre fois. La nuit a-

pro-

proche , & il est tems de nous mettre à table.

La sale où la Fée fit entrer le prince Ahmed, & où la table étoit servie , étoit le dernière pièce du palais , qui restoit à faire voir au prince : elle n'étoit pas inférieure à aucune de toutes celles qu'il venoit de voir. En entrant il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre , dont la multitude , loin de faire de la confusion , étoit dans une symétrie bien entendûe , qui faisoit plaisir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaisselle d'or , que l'art rendoit plus précieuse que la matière ; comme aussi plusieurs chœurs de femmes , toutes d'une beauté ravissante & richement habillées , qui commencèrent un concert de voix & de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eut jamais entendu. Ils se mirent

à table, & comme Paribanou prit un grand soin de servir au prince Ahmed des mets les plus délicats qu'elle lui nommoit à mesure, en l'invitant à en goûter; & comme le prince n'en avoit jamais entendu parler & qu'il les trouvoit exquis, il en faisoit l'éloge en s'écriant que la bonte chère qu'elle lui faisoit, surpassoit toute celle que l'on faisoit parmi les hommes. Il s'écria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils se commencèrent à boire. La Fée & lui qu'au dessert, qui n'étoit que de fruits, de gâteaux & d'autres choses propres à le faire trouver meilleur.

Après le dessert enfin, la Fée Paribanou, & le prince Ahmed s'éloignèrent de la table qui fut emportée sur le champ, & s'assirent sur le sofa à leur commodité, le dos appuyé des coussins d'étoffe de soie à grands fleurons de di-

diferentes couleurs, ouvrage à l'aiguille d'une grande délicatesse. Aussi tôt un grand nombre de Genies & de Fées entrèrent dans la sale, & commencèrent un bal des plus surprénans, qu'ils continuèrent jusqu'à ce que la Fée & le prince Ahmed se levèrent. Alors les Genies & les Fées en continuant de danser, sortirent de la sale & marchèrent devant les nouveaux mariés jusqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en haye pour les laisser entrer; après quoi ils se retirèrent & les laissèrent dans la liberté de se coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain, ou plutôt les jours qui en suivirent la celebration furent une fête continuelle, que la Fée Paribanou, à qui la chose étoit aisée, sçut diversifier par de nouveaux ragouts & de

80 *Les mille & une Nuit,*
nouveaux mets dans les festins ;
de nouveaux concerts , de nou-
velles danses , de nouveaux spec-
tacles & de nouveaux divertisse-
mens, tous si extraordinaires, que
le prince Ahmed n'eut pû se les
imaginer en toute sa vie parmi
les hommes, quand elle eut été
de mille ans.

L'intention de la Fée ne fut
pas seulement de donner au prin-
ce des marques essentielles de la
sincerité de son amour & de l'ex-
cès de sa passion par tant d'en-
droits : elle voulut aussi lui faire
connoître par là, que comme il
n'avoit plus rien à pretendre à la
cour du Sultan son père, & qu'en
aucun endroit du monde, sans
parler de sa beauté ni des charmes
qui l'accompagnoient, il ne trou-
veroit rien de comparable au
bonheur dont il jouissoit auprès
d'elle ; afin qu'il s'attachât à elle
entièrément, & que jamais il ne
s'en

s'en séparât. Elle réussit parfaitement dans ce qu'elle s'étoit proposé : l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la possession ; il augmenta à un point , qu'il n'étoit plus en son pouvoir de cesser de l'aimer , quand elle même eut pû se résoudre à ne l'aimer plus.

Au bout de six mois le prince Ahmed qui avoit toujours aimé & honoré le Sultan son père, conçut un grand desir d'apprendre de ses nouvelles , & comme il ne pouvoit le satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même , il en parla à Paribanou dans un entretien, & il la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la Fée, & elle craignit que ce ne fut un prétexte pour l'abandonner : elle lui dit , en quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger de me demander

82 *Les mille & une Nuit,*
cette permission ? seroit-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, & que vous ne m'aimassiez plus, moi qui vous aime si passionnément ? vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner.

Ma Reine, reprit le prince Ahmed, je suis très convaincu de votre amour, & je m'en rendrois indigne, si je ne vous en témoignoïis pas ma reconnoissance par un amour reciproque. Si vous êtes ofensée de ma demande, je vous supplie de me la pardonner ; il n'y a pas de reparation que je ne sois prêt de vous en faire. Je ne l'ai pas fait pour vous déplaire ; je l'ai fait uniquement par un motif de respect envers le Sultan mon père, que je souhaiterois de délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue : affliction d'autant plus gran-

grande, comme j'ai lieu de le présumer, qu'il ne me croit plus en vie. Mais puisque vous n'agréez pas que j'aie lui donner cette consolation, je veux ce que vous voulez, & il n'y a rien au monde que je ne sois prêt de faire pour vous complaire.

Le prince Ahmed, qui ne dissimuloit pas & qui l'aimoit en son cœur aussi parfaitement qu'il venoit de l'en assurer par ses paroles, cessa d'insister d'avantage sur la permission qu'il lui avoit demandée; & la Fée lui témoigna combien elle étoit satisfaite de sa soumission. Comme néanmoins il ne pouvoit pas abandonner absolument le dessein qu'il s'étoit formé, il affecta de l'entretenir de tems en tems des belles qualités du Sultan des Indes, & sur tout des marques de tendresse dont il lui étoit obligé en son particulier, avec espérance qu'à la fin

84 *Les mille & une Nuit*,
elle se laisseroit fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avoit jugé, il étoit vrai que le Sultan des Indes au milieu des réjouissances à l'ocasion des nôces du prince Ali & de la princesse Nourounihar, avoit été affligé sensiblement de l'éloignement des deux autres princes ses fils. Il ne fut pas longtems à être informé du parti que le prince Houffain avoit pris d'abandonner le monde, & du lieu qu'il avoit choisi pour y faire sa retraite. Comme un bon père qui fait consister une partie de son bonheur à voir les enfans qui sont fortis de ses reins, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eut mieux aimé qu'il fut demeuré à la cour attaché à sa personne. Commenéanmoins il ne pouvoit pas désapprouver qu'il eut fait le choix de l'état de perfection auquel ils s'étoit
en-

engagé, il supporta son absence avec patience. Il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed ; il dépecha des couriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, & de l'obliger à revenir à la cour ; mais les soins qu'il se donna n'eurent pas le succès qu'il avoit espéré, & ses peines au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquoit avec son grand Vizir : Vizir, disoit-il, tu sçais qu'Ahmed est celui des princes mes fils que j'ay toujours aimé le plus tendrement, & tu n'ignores pas les voyes que j'ay prises pour parvenir à le retrouver sans y réussir. La douleur que j'en sens est si vive que j'y succomberai à la fin, si tu n'as compassion de moi. Pour peu d'égard que tu ayes pour ma conservation, je te conjure de m'ai-

der de ton secours & de tes conseils.

Le grand Vizir non moins attaché à la personne du Sultan, que zélé à se bien aquiter de l'administration des affaires de l'état, en songeant aux moyens de lui apporter du soulagement, se souvint d'une magicienne dont on disoit des merveilles. Il lui proposa de la faire venir & de la consulter. Le Sultan y consentit, & le grand Vizir après l'avoir envoyé chercher la lui amena lui-même.

Le Sultan dit à la magicienne : l'affliction où je suis, depuis les noces du prince Ali mon fils & de la princesse Nourounihar ma nièce, de l'absence du prince Ahmed, est si connue & si publique, que tu ne l'ignores pas sans doute. Par ton art, & par ton habileté, ne pourrois tu pas me dire ce qu'il est devenu ? est-il encore en vie ? où est-il ? que fait-il ?
dois-

dois - je esperer de le revoir ?

La magicienne pour satisfaire à ce que le Sultan lui demandoit, répondit : Sire, quelque habilité que je puisse avoir dans ma profession, il ne m'est pas possible néanmoins de satisfaire sur le champ à la demande que V. M. me fait. Mais si elle veut bien me donner du tems jusq' à demain, je lui en donnerai la réponse : le Sultan en lui accordant ce délai, la renvoya avec promesse de la bien récompenser, si la réponse se trouvoit conforme à son souhait.

La magicienne revint le lendemain, & le grand Vizir la presenta au Sultan pour la seconde fois. Elle dit au Sultan : Sire, quelque diligence que j'aye aportée en me servant des règles de mon art pour obeir à votre Majesté, sur ce qu'elle desire de sçavoir, j'en ai pu trouver autre chose, sinon que le prince Ahmed n'est pas
mort

mort : la chose est très certaine, & Elle peut s'en assurer. Quand au lieu où il peut être, c'est ce que je n'ai pu découvrir.

Le Sultan des Indes fut obligé de se contenter de cette réponse qui le laissa à-peu près dans la même inquiétude qu'auparavant sur le sort du prince son fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Paribanou si souvent du Sultan son père, sans parler davantage du désir qu'il avoit de le voir, que cette affection lui fit comprendre quel étoit son dessein. Ainsi, comme elle se fut aperçûe de sa retenue & de la crainte qu'il avoit de lui déplaire, après le refus qu'elle lui avoit fait ; elle inféra premièrement que l'amour qu'il avoit pour elle, dont il ne cessoit de lui donner des marques en toute rencontre, étoit sincère. Ensuite, en jugeant par elle même

me de l'injustice qu'il y auroit de faire violence à un fils sur sa tendresse pour un père, en voulant le forcer à renoncer au penchant naturel qui l'y portoit; elle résolut de lui acorder ce qu'elle voyoit bien qu'il désiroit toujours très ardemment. Elle lui dit un jour: prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le Sultan votre père, m'avoit donné une juste crainte que ce ne fut un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance, & pour m'abandonner, & je n'ai pas eu d'autre motif que celui là pour vous la refuser. Mais aujourd'hui aussi pleinement convaincûe que je le suis par vos actions, & par vos paroles, que je puis me reposer sur votre constance, & sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment, & je vous acorde cette permission, sous u-

nc

90 *Les mille & une Nuits,*

ne condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue & que vous reviendrez bien-tôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine, comme si je l'exigeois de vous par défiance. Je ne la fais que parce que je sai qu'elle ne vous en fera pas, après la conviction où je suis, comme je viens de vous le témoigner, de la sincérité de votre amour.

Le prince Ahmed voulut se jeter aux pieds de la Fée, pour lui mieux marquer combien il étoit pénétré de reconnoissance; mais elle l'en empêcha. Ma Sultane, dit-il, je connois tout le prix de la grace que vous me faites, mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je fouhaiterois. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure: & quoi-que vous puissiez vous en dire
à

à vous même, foyez persuadés que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi ne me feroit pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir, & la diligence que j'apporterai à revenir vous fera connoître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure, si j'y manquois ; mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie indéparablement ; & si je m'en éloigne quelque fois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourroit causer une trop longue absence.

Paribanou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des soupçons qu'elle s'étoit for-

formée contre lui par la crainte que son empressement à vouloir aller voir le Sultan des Indes ne fut un prétexte spécieux pour renoncer à la foi qu'il lui avoit promise. Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira. Mais auparavant ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au Sultan votre père, ni de ma qualité non plus que du lieu où vous vous êtes établi & où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage ; & que le seul motif qui vous aura amené, est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvoit être au sujet de

de

de votre destinée. Pour l'acom-
pagner enfin, elle lui donna vingt
cavaliers bien montés & bien é-
quipés. Quand tout fut prêt, le
prince Ahmed prit congé de la
Fée en l'embrassant & en renou-
vellant la promesse de revenir in-
cessamment. On lui amena le
cheval qu'elle lui avoit fait tenir
prêt: outre qu'il étoit richement
harnaché, il étoit aussi plus beau
& de plus grand prix qu'aucun
qu'il y eut dans les écuries du
Sultan des Indes. Il le monta de
bonne grace avec un grand plai-
sir de la Fée, & après lui avoir
donné le dernier adieu il partit.

Comme le chemin qui con-
duisoit à la capitale des Indes n'
étoit pas long, le prince Ahmed
mit peu de tems à y arriver. Dès
qu'il y entra, le peuple joyeux
de le revoir, le reçut avec acla-
mation, & la plupart se détachè-
rent & l'acompañèrent en fou-
le

le jusqu'à l'appartement du Sultan. Le Sultan le reçut & l'embrassa avec une grande joie, en se plaignant néanmoins d'une manière qui parloit de sa tendresse paternelle, de l'affliction où une longue absence l'avoit jetté. Et cette absence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuse, qu'après ce que le sort avoit décidé à votre désavantage en faveur du prince Ali votre frère, j'avois lieu de craindre que vous ne vous fussiez porté à quelque action de désespoir.

Sire, reprit le prince Ahmed, je laisse à considérer à votre Majesté, si après avoir perdu Nourounihar, qui avoit été l'unique objet de mes souhaits, je pouvois me résoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'eusse été capable d'une indignité de cette nature, qu'eut-on pensé de mon amour à la cour &

à

à la ville, & qu'en eut pensé votre Majesté elle même? L'amour est une passion qu'on n'abandonne pas quand on le veut: elle domine, elle maîtrise, & ne donne pas le tems à un véritable amant de faire usage de sa raison. Votre Majesté fait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une chose si extraordinaire, que jamais elle n'est arrivée à personne: savoir, quoique dans une plaine aussi unie & aussi dégagée que celle des exercices de chevaux, qu'il ne fut pas possible de trouver la flèche que j'avois tirée; ce qui fit que je perdis une cause dont la justice n'étoit pas moins dûe à mon amour, qu'elle l'étoit aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du sort, je ne perdis pas le tems en des plaintes inutiles. Pour satisfaire mon esprit inquiet sur cette aventure que je ne comprenois pas, je m'éloignai
de

58 *Les mille & une Nuit,*

de mes gens sans qu'ils s'en aperçussent, & je retournai sur le lieu, seul, pour chercher ma flèche. Je la cherchai, en deçà, en delà, à droit, à gauche de l'endroit où je savois que celles du prince Houssain & du prince Ali avoient été ramassées & où il me sembloit que la mienne devoit être tombée; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas; je poursuivis ma recherche en continuant de marcher en avant sur le terrain à peu près en droite ligne, où je m'imaginois qu'elle pouvoit être tombée. J'avois déjà fait plus d'une lieue, toujours en jettant les yeux de côté & d'autre; & même en me détournant de tems en tems pour aller reconnoître la moindre chose qui me donnoit l'idée d'une flèche, quand je fis réflexion qu'il n'étoit pas possible que la mienne fut venue si loin. Je
m'ar-

m'arrêterai, & je me demandai à moi-même si j'avois perdu l'esprit, & si j'étois dépourvû de bon sens, au point de me flater d'avoir la force de pousser une flêche à une si longue distance, qu'aucun de nos héros les plus anciens & les plus renommés par leur force, n'avoit jamais eûc. Je fis ce raisonnement, & j'étois prêt d'abandonner mon entreprise; mais quand je voulus exécuter ma résolution, je me sentis entraîné comme malgré moi, & après avoir marché quatre lieues, jusqu'ouù la plaine est terminée par des rochers, j'aperçus une flêche: je courus, je l'amassai, & je reconnus que c'étoit celle que j'avois tirée; mais qui n'avoit pas été trouvée ni dans le lieu, ni dans le tems qu'il le falloit. Ainsi bien loin de penser que votre Majesté m'eut fait une injustice, en prononçant pour le prin-

98 *Les mille & une Nuits,*
ce Ali, j'interprétai ce qui m'é-
toit arrivé tout autrement, & je
ne doutai pas qu'en cela il n'y eut
un mystère à mon avantage, sur
lequel je ne devois rien oublier
pour en avoir l'éclaircissement,
& j'eus cet éclaircissement sans
m'éloigner trop de l'endroit.
Mais c'est un autre mystère, sur
lequel je supplie votre Majesté de
ne pas trouver mauvais que je de-
meure dans le silence, & de se
contenter d'apprendre par ma
bouche que je suis heureux &
content de mon bonheur. Au mi-
lieu de ce bonheur, comme la
seule chose qui le troubloit & qui
étoit capable de le troubler, é-
toit l'inquiétude où je ne dou-
tois pas que votre Majesté ne fut
au sujet de ce que je pouvois é-
tre devenu depuis que j'ai dispa-
ré & que je me suis éloigné de la
cour, j'ai cru qu'il étoit de mon
devoir de venir vous en délivrer,
&

& je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène : la seule grace que je demande à votre Majesté, c'est de me permettre de venir de tems en tems lui rendre mes respects, & apprendre des nouvelles de l'état de sa santé.

Mon fils, répondit le Sultan des Indes, je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez. J'aurois beaucoup mieux aimé néanmoins que vous eussiez pû vous résoudre à demeurer auprès de moi : apprenez moi au moins, où je pourrai avoir de vos nouvelles toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous même, ou que votre présence seroit nécessaire. Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre Majesté me demande fait partie du mystère dont je lui ai parlé. Je la supplie de vouloir bien que je garde

aussi le silence sur ce point ; je me rendrai si fréquemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun que de lui donner lieu de m'acuser de négligence quand ma présence sera nécessaire.

Le Sultan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article : il lui dit, mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret ; je vous en laisse le maître entièrement : mais sachez que vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, que de venir me rendre par votre présence la joie dont je n'avois pas été susceptible depuis si long-tems : & que vous ferez le bien-venu toutes les fois que vous pourrez venir sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs.

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du
Sul-

Sultan son père : il en partit le quatrième de bon matin , & la Fée Paribanou le revit avec d' autant plus de joie , qu'elle ne s' atendoit pas qu'il dut revenir si-tôt : & sa diligence fit qu'elle se condamna elle même , de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devoit , & qu'il lui avoit promise si solemnellement. Elle ne dissimula pas au prince ; elle lui avoua franchement sa foiblesse , & lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite , que ce que l'un vouloit , l'autre le vouloit de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed , comme la Fée Paribanou eut remarqué que depuis ce tems-là ce prince qui n' avoit pas manqué de lui faire le recit de son voyage , & de lui parler de l'entretien qu'il avoit eu avec le Sultan son père , dans le-

quel il lui avoit demandé la permission de venir le voir de tems en tems : que ce prince, dis-je, ne lui avoit parlé du Sultan, non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parloit si souvent ; elle jugea qu'il s'en abstenoit par la consideration qu'il avoit pour elle. De là elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours : prince, dites-moi, avez-vous mis le Sultan à votre père en oubli ? ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite, d'aller le voir de tems en tems. Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, & je vous en fais souvenir, afin que vous n'attendiez pas plus long-tems à vous aquiter de votre promesse pour la première fois.

Madame, reprit le prince Ahmed sur le même ton enjoué que la Fée, comme je ne me sens pas

cou-

coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus, en vous marquant à contretems de l'empressement pour obtenir une chose qui eût pû vous faire de la peine à me l'accorder. Prince, lui dit la Fée; je ne veux pas que vous ayez davantage de ces égards pour moi: & afin que semblable chose n'arrive plus, puisqu'il y a un mois que vous n'avez vû le Sultan des Indes votre père; il me semble que vous ne devez pas mettre entre les visites que vous aurez à lui rendre, un plus long intervalle que d'un mois. Commencez donc dès demain, & continuez de même de mois en mois; sans qu'il soit besoin que vous m'en parliez, ou que vous attendiez que je vous en parle: j'y consens très-volontiers.

Le prince Ahmed partit le lendemain avec la même suite ; mais plus lesté, & lui même monté, équipé & habillé plus magnifiquement que la première fois : & il fut reçu par le Sultan avec la même joie & avec la même satisfaction. Il continua plusieurs mois à lui rendre visite, & toujours dans un équipage plus riche & plus éclatant.

A la fin, quelques Vizirs favoris du Sultan, qui jugèrent de la grandeur & de la puissance du prince Ahmed par les échantillons qu'il en faisoit paroître, abusèrent de la liberté que le Sultan leur donnoit de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui représentèrent qu'il étoit de la bonne prudence qu'il sçut où le prince son fils faisoit sa retraite, d'où il prenoit de quoi faire une si grande dépense : lui à qui il n'avoit assigné, ni apanage

ge

ge ni revenu fixe ; qui sembloit ne venir à la cour que pour le braver, en affectant de faire voir qu'il n'avoit pas besoin de ses libéralités pour vivre en prince, & qu'enfin il étoit à craindre qu'il ne fit soulever les peuples pour atenter à le détroner.

Le Sultan des Indes, qui étoit bien éloigné de penser que le prince Ahmed fut capable de former un dessein aussi pernicieux, que celui que les favoris prétendoient lui faire accroire, leur dit : vous vous moquez, mon fils m'aime, & je suis d'autant plus sûr de sa tendresse & de sa fidélité, que je ne me souviens pas de lui avoir donné le moindre sujet d'être mécontent de moi.

Sur ces dernières paroles, un des favoris prit occasion de lui dire : Sire, quoique votre Majesté, au jugement general des plus sages, n'ait pû prendre un meilleur

parti que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes au sujet du mariage de la princesse Nourounihar, qui sçait si le prince Ahmed s'est soumis à la décision du sort avec la même résignation que le prince Houssain? ne peut-il pas s'être imaginé qu'il la méritoit seul, & que votre Majesté au lieu de la lui accorder préferablement à ses aînés, lui a fait une injustice en remettant la chose à ce qui en seroit décidé par le sort?

Votre Majesté peut dire, ajouta le malitieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucun sujet de mécontentement; que nos frayeurs sont vaines, que nous nous allarmons trop facilement, & que nous avons tort de lui suggerer des soupçons de cette nature contre un prince de son sang, qui peut-être n'ont pas de fondement. Mais Sire, poursuivit le favori, peut-

peut - être aussi que ces soupçons sont bien fondés. Votre Majesté n'ignore pas que dans une affaire aussi délicate & aussi importante, il convient de s'attacher au parti le plus sur. Qu'elle considère que la dissimulation de la part du prince peut l'amuser & la tromper, & que le danger est d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le prince Ahmed soit fort éloigné de sa capitale. En effet, si elle y a fait la même attention que nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui & ses gens sont frais, leurs habillemens & les houffes des chevaux avec leurs ornemens ont le même éclat que s'ils ne faisoient que de sortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux mêmes ne sont pas plus harassés que s'ils ne venoient que d'une promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes, qu'on nous croi-

nions manquer à notre devoir, si nous ne lui en faisons notre humble remontrance, afin que pour sa propre conservation, & pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos.

Quand le favori eut achevé ce long discours, le Sultan en mettant fin à l'entretien, dit : quoiqu'il en soit, je ne erois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader ; je ne laisse pas néanmoins de vous être obligé de vos conseils, & je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention.

Le Sultan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connoître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être allarmé, & il resolut de faire observer les démarches du prince Ahmed, sans en donner connois-

sans

fance à son grand Vizir : il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais, & amenée jusques dans son cabinet. Il lui dit, tu m'as dit la verité, quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'étoit pas mort, & je t'en ai obligation : il faut que tu me fasses un autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé, & qu'il vient à ma cour de mois en mois, je n'ai pû obtenir de lui qu'il m'aprit en quel lieu il s'est établi : & je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui. Mais je te crois assez habile pour faire en sorte que ma curiosité soit satisfaite, sans que ni lui, ni personne de ma cour en sçachent rien. Tu sçais qu'il est ici, & comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne pers pas de tems : va dès aujourd'hui sur son chemin, &

110 *Les mille & une Nuit,*
observe le si bien ; que tu sçaches
où il se retire, & que tu m'en a-
portes la réponse.

En sortant du palais du Sultan,
comme la magicienne avoit appris
en quel endroit le prince Ahmed
avoit trouvé sa flèche, dès l'heu-
re même elle y alla, & elle se ca-
cha près des rochers de manière
qu'elle ne pouvoit pas être aper-
çûe.

Le lendemain le prince Ahmed
partit dès la pointe du jour, sans
avoir pris congé ni du Sultan, ni
d'aucun courtisan selon sa cou-
tume. La magicienne le vit ve-
nir, & elle le conduisit des yeux
jusqu'à ce qu'elle le perdit de
vûe, lui & sa suite.

Comme les rochers formoient
une barrière insurmontable aux
mortels, soit à pied, soit à cheval,
tant ils étoient escarpés, la Ma-
gicienne jugea de deux choses l'
une : ou que le prince se retireroit
dans

dans une caverne, ou dans quelque lieu souterrain, où des Genies & des Fées faisoient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince & ses gens devoient avoir disparu, & être rentrés dans la caverne, ou dans le souterrain qu'elle s'étoit imaginé; elle sortit du lieu où elle s'étoit cachée, & elle alla droit à l'enfoncement où elle les avoit vû entrer. Elle y entra, & en avançant jusqu'ou il se terminoit par plusieurs détours, elle regarda de tous les côtés, en allant & en revenant plusieurs fois sur ses pas: mais non obstant sa diligence, elle n'aperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avoit pas échappé à la recherche du prince Ahmed. C'est que cette porte étoit aparente pour les hommes seulement, & particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvoit être agréable à

la Fée Paribanou, & nullement pour les femmes.

La magicienne qui vit que la peine qu'elle se donnoit étoit inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle revint en rendre compte au Sultan, & en achevant de lui faire le recit de ses démarches, elle ajouta : Sire, comme votre Majesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer; il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut desirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès à présent ce que j'en pense : j'aime mieux le lui faire connoître d'une manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y venir, je ne lui demande que du tems & de la patience, avec la permission de me laisser faire sans s'informer des moyens dont j'ay dessein de me servir.

Le

Le Sultan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenoit avec lui. Il lui dit : tu es la maîtresse, va, & fais comme tu le jugera à propos ; j'atendrai avec patience l'effet de tes promesses. Et afin de l'encourager, il lui fit present d'un diamant d'un très-grand prix, en lui disant que c'étoit en attendant qu'il la recompensât pleinement, quand elle auroit achevé de lui rendre le service important dont il se re-
posoit sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avoit obtenu de la Fée Paribanou la permission d'aller faire sa cour au Sultan des Indes, n'avoit pas manqué d'être régulier à s'en acquiter une fois le mois : la magicienne qui ne l'ignoroit pas, atendit que le mois qui couroit fut achevé. Un jour ou deux avant qu'il finit, elle ne manqua pas de se rendre au pied
des

des rochers, à l'endroit où elle avoit perdu de vûe le prince & ses gens; & elle atendit là dans l'intention d'executer le projet qu'elle avoit imaginé.

Dès le lendemain le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer avec la même suite qui avoit coutume de l'accompagner, & il arriva près de la magicienne qu'il ne connoissoit pas pour ce qu'elle étoit: comme il eut aperçu qu'elle étoit couchée, la tête appuyée sur le roc, & qu'elle se plaignoit comme une personne qui souffroit beaucoup, la compassion fit qu'il se détourna pour s'approcher d'elle, & qu'il lui demanda quel étoit son mal, & ce qu'il pouvoit faire pour la soulager.

La magicienne artificieuse sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il étoit déjà

teu-

touché, répondit par des paroles entrecoupées, comme par une grande difficulté de respirer: qu'elle étoit partie de chez elle pour aller à la ville, & que dans le chemin elle avoit été ataquée d'une fièvre si violente, que les forces à la fin lui avoient manquées, & qu'elle avoit été contrainte de s'arrêter, & de demeurer dans l'état où il la voyoit, dans un lieu éloigné de toute habitation, & ainsi sans espérance d'être secourue.

Bonne femme, reprit le prince Ahmed; vous n'êtes pas aussi éloignée du secours dont vous avez besoin, que vous le croyez. Je suis prêt de vous le faire éprouver, & de vous mettre fort près d'ici dans un lieu où l'on aura pour vous non seulement tout le soin possible; mais même où vous trouverez une prompte guérison. Pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, & qu'à souffrir qu'un

116 *Les mille & une Nuit*,
qu'un de mes gens vous prenne
en croupe.

A ces paroles du prince Ahmed la magicienne qui ne feignoit d'être malade, que pour apprendre où il demeueroit, ce qu'il faisoit, & quel étoit son sort, ne refusa pas le bien-fait qu'il lui offrit de si bonne grace ; & pour marquer qu'elle acceptoit l'offre, plutôt par son action que par des paroles, en feignant que la violence de sa maladie prétendue l'empêchoit, elle fit des efforts pour se lever. En même tems deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aiderent à se lever sur ses pieds, & la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontoient à cheval, le prince qui rebroussa chemin, se mit à la tête, & arriva bientôt à la porte de fer qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'étoit avancé : il entra, & quand
il

il fut arrivé dans la cour du palais de la Fée, sans mettre pied à terre, il détacha un de ses cavaliers pour l'avertir qu'il vouloit lui parler.

La Fée Paribanou fit d'autant plus de diligence à venir, qu'elle ne comprenoit pas quel motif avoit pu obliger le prince Ahmed à revenir si-tôt sur ses pas. Sans lui donner le tems de lui demander quel étoit ce motif, ma princesse, lui dit le prince, en lui montrant la magicienne, que deux de ses gens venoient de mettre à terre, & qui la soutenoient par dessous les bras : je vous prie d'avoir pour cette bonne femme la même compassion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, & je lui ai promis l'assistance dont elle à besoin. Je vous la recommande, persuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en

qu'en considération de ma prière.

La Féc Paribanou qui avoit eu les yeux atachés sur la prétendûe malade, pendant que le prince Ahmed lui parloit, commanda à deux de ses femmes qui l'avoient suivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, & de prendre pour elle le même soin qu'elles prendroient pour sa propre personne.

Pendant que les deux femmes executoient l'ordre qu'elles venoient de recevoir, Paribanou s'aprocha du prince Ahmed, & en baissant la voix : prince, dit elle ; je loue votre compassion digne de vous & de votre naissance, & je me fais un grand plaisir de correspondre à votre bonne intention. Mais vous me permettez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne soit mal recompensée. Il ne me

paroît pas que cette femme soit aussi malade qu'elle le fait paroître, & je suis fort trompée si elle n'est apôtée exprès pour vous donner de grandes mortifications. Mais que cela ne vous afflige pas, & quoique l'on puisse machiner contre vous, persuadez-vous que je vous délivrerai de tous les pièges que l'on pourra vous tendre : allez & poursuivez votre voyage.

Ce discours de la Fée n' alarma pas le prince Ahmed : ma princesse, reprit il ; comme je ne me souviens pas d'avoir fait mal à personne, & que je n'ai pas dessein d'en faire, je ne crois pas aussi que personne ait la pensée de m'en causer. Quoiqu'il en puisse être, je ne cesserai pas de faire du bien toutes les fois que l'occasion s'en présentera. En achevant il prit congé de la Fée, & en se separant il reprit son chemin qu'il avoit interrompu à l'occasion de
la

la magicienne, & en peu de tems il arriva avec sa suite à la cour du Sultan des Indes, qui le reçut à peu près à son ordinaire, en se contraignant autant qu'il lui étoit possible pour ne rien faire paroître du trouble causé par les soupçons que les discours de ses favoris lui avoient fait naître.

Les deux femmes cependant que la Fée Paribanou avoit chargées de ses ordres, avoient mené la magicienne dans un très-bel appartement & meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sofa, où pendant qu'elle étoit apuyée contre un coussin de brocard à fond d'or, elles préparèrent devant elle sur le même sofa un lit, dont les matelas de satin étoient relevés d'une broderie en soie; les draps d'une toile des plus fines, & la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher, (car la magi-
cien-

cienne continuoit de feindre que l'accès de fièvre dont elle étoit ataquée, la tourmentoit de manière qu'elle ne pouvoit s'aider elle même.) Alors, dis-je, une des deux femmes sortit, & revint peu de tems après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidoit à se mettre sur son séant : prenez cette liqueur, dit-elle, c'est de l'eau de la fontaine des lions; remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de tems.

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier long-tems, comme si elle eut eu une répugnance insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, & elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si el-

le se fut fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien : demeurez en repos lui dit celle qui avoit apporté la potion, & même dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, & nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons environ dans une heure.

La magicienne qui n'étoit pas venue pour faire la malade long-tems, mais uniquement pour espier où étoit la retraite du prince Ahmed & ce qui pourroit l'avoir obligé de renoncer à la cour du Sultan son père, & qui en étoit déjà informée suffisamment, eut volontiers déclaré dès-lors que la potion avoit fait son effet, tant elle avoit d'envie de retourner & d'informer le Sultan du bon succès de la commission dont il l'avoit chargée. Mais comme on ne
lui

lui avoit pas dit que la potion fit effet sur le champ, il faut malgré elle qu'elle attendit le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le tems qu'elles avoient dit, & elles trouvèrent la magicienne levée & habillée sur le sofa, qui se leva en les voyant entrer : ô l'admirable potion ! s'écria-t-elle ; elle a fait son effet bien plutôt que vous ne me l'aviez dit, & je vous atendois avec impatience il y a déjà du tems, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté dont je lui ferai obligée éternellement, & que guérie comme par un miracle je ne perde pas de tems pour continuer mon voyage.

Les deux femmes fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenoient à la joie qu'

elle avoit de sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, & la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortit, dans le salon le plus magnifique & le plus richement meublé de tout le palais.

Paribanou étoit dans ce salon assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis, & de perles d'une grosseur extraordinaire, & à droit, & à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées, toutes d'une beauté charmante & habillées très richement. A la vûe de tant d'éclat & de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie : elle demeura même si fort interdite, qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle

elle se l'étoit proposé. Paribannou lui en épargna la peine: bonne femme, dit-elle, je suis bien aise que l'ocasion de vous obliger se soit présentée, & de vous voir en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas; mais auparavant vous ne ferez pas fâchée de voir mon palais: allez avec mes femmes, elles vous accompagneront, & vous le feront voir.

La magicienne toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvroit le bas du trône, en prenant congé, sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole: & elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnoient. Elle vit avec étonnement & avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens, pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence

que la fée Paribanou elle-même avoit fait observer au prince Ahmed, la première fois qu'il s'étoit présenté devant elle comme nous l'avons vû. Et ce qui lui donna le plus d'admiration, fut qu'après avoir vû tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venoit d'admirer, n'étoit qu'un échantillon de la grandeur & de la puissance de leur maîtresse : & que dans l'étendue de ses états, elle avoit d'autres palais, dont elles ne pouvoient dire le nombre, tous d'une architecture & d'un modèle différent, non moins superbes & magnifiques. En l'entretenant de plusieurs autres particularités, elles la conduisirent jusqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avoit amenée, l'ouvrirent & lui dirent qu'elles lui souhaitoient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé

gé d'elles, & qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étoient données.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne se retourna pour observer la porte, & pour la reconnoître; mais elle la chercha en vain: elle étoit devenue invisible pour elle, de même que pour toute autre femme comme nous l'avons remarqué. Ainsi, à la réserve de cette seule circonstance, elle se rendit auprès du Sultan assez contente d'elle même de s'être si bien acquitée de la manière qu'elle l'avoit projetée, de la commission dont elle avoit été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla par des rûes détournées se faire introduire par la même porte secrète du palais. Le Sultan averti de son arrivée, la fit venir, & comme il la vit paroître avec un visage sombre, il jugea qu'elle

n'avoit pas réussi; & il lui dit : à te voir je juge que ton voyage a été inutile, & que tu ne m'apporte pas l'éclaircissement que j'attendois de ta diligence.

Sire, reprit la magicienne, votre Majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée; mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait, & de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qui se peut remarquer de sombre dans mon visage, vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre Majesté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause : le recit que j'ai à lui faire, si elle a la patience de m'écouter, la lui

fe-

fera connoître.

Alors la magicienne raconta au Sultan des Indes, de quelle manière en feignant d'être malade, elle avoit fait enforte que le prince Ahmed touché de compassion l'avoit fait mener dans un lieu souterrain, présenté & recommandé lui même à une Fée, d'une beauté à laquelle il n'y en avoit pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua ensuite avec quelle complaisance la Fée avoit aussi-tôt donné ordre à deux des fées qui l'acompanoient, de se charger d'elle & de ne la pas abandonner qu'elle n'eut recouvré sa santé: ce qui lui avoit fait connoître qu'une si grande condescendance ne pouvoit venir que de la part d'une épouse pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui

exagérer la surprise où elle avoit été à la vûe de la façade du palais de la Fée, à laquelle elle ne croyoit pas qu'il y eut rien d'égal au monde, tandis que les deux fées l'y menaient par dessous les bras comme une malade, telle qu'elle feignoit de l'être qui n'eut pû se soutenir ni marcher sans leurs secours. Elle lui fit un détail de leur empressement à la soulager, quand elle fut dans l'appartement où elles l'avoient conduite, de la potion qu'on lui avoit fait prendre, de la prompte guérison mais feinte qui s'en étoit suivie, quoi qu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion, de la Majesté de la Fée assise sur un trône tout brillant de pierreries, dont la valeur surpassoit toutes les richesses du royaume des Indes: & enfin des autres richesses immenses & hors de toute supputation, tant en gé-
né-

néral qu'en particulier qu'il étoient renfermées dans la vaste capacité du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le recit du succès de sa commission, & en continuant son discours: Sire, poursuivit-elle, que pense votre Majesté de ces richesses inouïes de la Fée: peut-être, dira-t-Elle, qu'elle en est dans l'admiration, & qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed son fils qui en jouit en commun avec la Fée. Pour moi, Sire, je supplie votre Majesté de me pardonner, si je prens la liberté de lui remonter que j'en pense autrement, & même que j'en suis dans l'épouvante quand je considère le malheur qui peut lui en arriver. C'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, & que je n'ai pû si bien dissimuler, qu'Elle ne s'en soit aperçûe. Je veux croire que

le prince Ahmed par son bon naturel n'est pas capable de lui même de rien entreprendre contre votre Majesté : mais qui peut répondre que la Fée par ses attraits, par ses caresses, & par le pouvoir qu'elle a déjà aquis sur l'esprit de son époux, ne lui inspirera pas le pernicious dessein de la supplanter, & de s'emparer de la couronne du royaume des Indes. C'est à votre Majesté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une aussi grande importance.

Quelque persuadé que fut le Sultan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laissa pas d'être ému par le discours de la magicienne. Il se contenta donc de lui dire, je te remercie de la peine que tu t'es donnée & de ton avis salutaire. J'en connois toute l'importance, qui me paroît telle que je ne puis en délibérer sans prendre conseil.

Quand

Quand on étoit venu anoncer au Sultan l'arrivée de la magicienne, ils'entretenoit avec les mêmes favoris qui lui avoient déjà inspiré contre le prince Ahmed les soupçons que nous avons dit. Il se fit suivre par la magicienne, & il vint retrouver ses favoris. Il leur fit part de ce qu'il venoit d'apprendre, & après qu'il leur eut communiqué aussi le sujet qu'il y avoit de craindre que la Fée ne fit changer l'esprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyoient qu'on pouvoit se servir pour prévenir un si grand mal.

L'un des favoris en prenant la parole pour tous, répondit : pour prévenir ce mal, Sire, puisque votre Majesté connoit celui qui pourroit en devenir l'auteur, qu'il est au milieu de sa cour, & qu'il est en son pouvoir de le faire ; elle ne devrait pas hésiter à le

134 *Les mille & une Nuit*,
faire arrêter, & je ne dirai pas à
lui faire ôter la vie, la chose fe-
roit un trop grand éclat ; mais au
moins à le faire enfermer dans
une prison étroite pour le reste
de ses jours. Les autres favoris
applaudirent à ce sentiment tout
d'une voix.

La magicienne qui trouva le
conseil trop violent, demanda au
Sultan la permission de parler,
& quand il la lui eut accordée, el-
le dit : Sire je suis persuadée que
c'est le bon zèle pour les inté-
rêts de votre Majesté, qui fait
que ses conseillers lui proposent
de faire arrêter le prince Ahmed.
Mais ils ne trouveront pas mau-
vais que je leur fasse considérer
qu'en arrêtant ce prince, il fau-
droit donc en même tems faire
arrêter ceux qui l'accompagent ;
mais ceux qui l'accompagent
sont des Génies. Croient-ils qu'
il soit aisé de les surprendre, de
met-

mettre la main sur eux , & de se saisir de leurs personnes. Ne disparaistroient ils pas par la propriété qu'ils ont de se rendre invisibles , & dans le moment n'iroient ils pas informer la Fée de l'insulte qu'on auroit fait à son époux & la Fée laisseroit-elle l'insulte sans vengeance ? mais si par quelque autre moyen moins éclatant , le Sultan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourroit avoir, sans que la gloire de sa Majesté y fut intéressée , & que personne ne pût soupçonner qu'il y eut de la mauvaise intention de sa part ; ne seroit il pas plus à propos qu'elle le mit en pratique. Si sa Majesté avoit quelque confiance en mon conseil , comme les Génies & les Fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes ; elle piqueroit le prince Ahmed d'honneur,

136 *Les mille & une Nuit,*

en l'engageant à lui procurer certains avantages par l'entremise de sa Fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité dont il lui auroit obligation. Par exemple, toutes les fois que votre Majesté veut se mettre en campagne, Elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non seulement en pavillons & en tentes pour elle & pour son armée; mais même en chameaux, en mulets & autres bêtes de charge, seulement pour voiturier tout cet attirail. Ne pourroit elle pas l'engager par le grand credit qu'il doit avoir auprès de la Fée, à lui procurer un pavillon qu'on puisse tenir dans la main, & sous lequel cependant toute votre armée puisse demeurer à couvert. Je n'en dis pas davantage à votre Majesté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à

qu'à la fin il faudra qu'il succombe dans les difficultés, ou dans l'impossibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens & en inventions que puisse être la Fée qui vous l'a enlevé par ses enchantemens. De la sorte, la honte fera qu'il n'osera plus paroître, & qu'il sera contraint de passer ses jours avec sa Fée exclu du commerce de ce monde; d'où il arrivera que votre Majesté n'aura plus rien à craindre de ses entreprises, & qu'on ne pourra pas lui reprocher une action aussi odieuse que celle de l'effusion du sang d'un fils, ou de le confiner dans une prison perpétuelle.

Quand la magicienne eut achevé de parler, le Sultan demanda à ses favoris s'ils avoient quelque chose de meilleur à lui proposer; & comme il vit qu'ils gardoient le silence, il se déterminâ à suivre le conseil de la magi-

gi-

gicienne, comme celui qui lui paroissoit le plus raisonnable, & qui d'ailleurs étoit conforme à la douceur qu'il avoit toujours suivie dans sa manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le Sultan son père qui s'entretenoit avec ses favoris, & qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore. Ensuite le Sultan prit la parole, & en l'adressant au prince Ahmed: mon fils, dit-il, quand vous vintes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avoit plongé, vous me fites un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite; & pour lors satisfait de vous revoir & d'apprendre que vous étiez content de votre sort,

je

je ne voulus pas pénétrer dans votre secret, dès que j'eus compris que vous ne le souhaitiez pas. Je ne sai quelle raison vous pouvez avoir eue pour en user de la sorte avec un père, qui dès-lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eut témoigné la part qu'il prenoit à votre bonheur. Je sais quel est ce bonheur; je m'en réjouis avec vous, & j'approuve le parti que vous avez pris d'épouser une Fée si digne d'être aimée, si riche & si puissante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puissant que je sois, il ne m'eut pas été possible de vous procurer un mariage semblable. Dans ce haut rang où vous êtes élevé, & qui pourroit être envié par tout autre que par un père comme moi; je vous demande non seulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence comme vous

140 *Les mille & une Nuit,*

avez toujours fait jufqu'à préfent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre Fée., pour m'obtenir fon affiftance dans les befoins que je pourrois avoir : & dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépense exceffive, fans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers fubalternes & moi-même, nous fommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en tems de guerre, pour nous pourvoir de pavillons & de tentes, de chameaux & d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaifir que vous me ferez : je fuis perfuadé que vous n'aurez pas de peine à faire enforte qu'elle vous acorde un pavillon qu'on puiſſe tenir dans la main, & fous lequel toute
mon

mon armée puisse être à couvert; sur tout quand vous lui aurez fait connoître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus : tout le monde sçait le pouvoir qu'ont les Fées d'en faire de plus extraordinaires.

Le prince Ahmed ne s'étoit pas attendu que le Sultan son père dut exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impossible. En effet quoiqu'il n'ignorât pas absolument combien le pouvoir des Genies & des Fées étoit grand, il douta néanmoins qu'il s'étendit à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandoit. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avoit rien demandé d'aprochant à Paribanou. Il se contentoit des marques continuelles qu'elle lui donnoit de sa passion, & il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui per-

persuader qu'il y correspondoit de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes graces. Ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avoit à faire. Sire, reprit-il; si j'ay fait un mystère à votre Majesté de ce qui m'étoit arrivé, & du parti que j'avois pris après avoir trouvé ma flèche, c'est qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informé. J'ignore par quel endroit ce mystère lui a été révélé; je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la Fée dont on lui a parlé, je l'aime, & je suis persuadé qu'elle m'aime de même. Mais pour ce qui est du crédit que j'ay auprès d'elle, comme vôtre Majesté le croit, je ne puis en rien dire. C'est que non seulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la pensée :

sec : & j'eusse fort souhaité que votre Majesté eut voulu me dispenser de l'entreprendre, & me laisser jouir du bonheur d'aimer & d'être aimé, avec le désintéressement pour toute autre chose que je m'étois proposé. Mais ce qu'un père demande, est un commandement pour un fils qui comme moi se fait un devoir de lui obéir en toute chose. Quoique malgré moi, & avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laisserai pas de faire à mon épouse la demande que votre Majesté souhaite que je lui fasse ; mais je ne lui promets pas de l'obtenir : & si je cesse d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes respects, ce sera une marque que je ne l'aurai pas obtenûe ; & par avance je lui demande la grace de me le pardonner, & de considérer qu'elle même m'aura réduit à cette extrémité.

Le Sultan des Indes, repartit au prince Ahmed: mon fils, je serois bien fâché que ce que je vous demande put vous donner lieu de me causer le déplaisir de ne vous plus voir. Je vois bien que vous ne connoissez pas le pouvoir d'un mari sur une femme. La votre feroit voir qu'elle ne vous aimeroit que très-foiblement si avec le pouvoir qu'elle a comme Fée, elle vous refusoit une chose d'aussi peu de consequence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité; elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la Fée vous aime au-delà de ce que vous croyez: & souvenez-vous que faute de ne pas demander on se prive de grands avantages. Pensez que comme vous ne lui refuseriez pas
ce

ce qu'elle vous-demanderait , à cause que vous l'aimez ; elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez , parce qu'elle vous aime.

Le Sultan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours : il eut mieux aimé qu'il lui eut demandé toute autre chose , que de l'exposer à déplaire à sa chère Paribanou : & dans le chagrin qu'il en conçut , il partit de là cour deux jours plutôt qu'il n'avoit de coutume. Dès qu'il fut arrivé , la Fée , qui jusqu'alors l'avoit toujours vû se presenter devant elle avec un visage ouvert , lui demanda la cause du changement qu'elle y remarquoit. Comme elle vit qu'au lieu de répondre il lui demandoit des nouvelles de sa santé , d'un air qui faisoit connoître qu'il évitoit de la satisfaire : je repondrai , dit-elle , à votre demande , quand vous

aurez répondu à la mienne. Le Prince s'en défendit long-tems, en lui protestant que ce n'étoit rien; mais plus il se défendoit plus elle le pressoit: je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes, que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause quelle puisse être. Il faudroit qu'elle fut bien extraordinaire si elle étoit hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fut la mort du Sultan votre père. En ce cas là, avec ce que je tâcherois d'y contribuer de mon côté, le tems vous en apporteroit la consolation.

Le prince Ahmed ne put résister plus long-tems aux vives instances de la Fée, & il lui dit: Madame, Dieu prolonge la vie du Sultan mon père, & le benisse jusqu'à la fin de ses jours. Je l'ai laissé plein de vie & en parfaite santé. Ainsi ce n'est pas là ce qui

cause le chagrin dont vous vous êtes aperçûe : c'est le Sultan lui-même qui en est la cause, & j'en suis d'autant plus affligé, qu'il me met dans la nécessité facheuse de vous être importun. Premièrement, madame, vous sçavez le soin que j'ay pris avec vôtre approbation de lui cacher le bonheur que j'ay eu de vous voir, de vous aimer, de meriter vos bonnes graces & vôtre amour, & de recevoir vôtre foi en vous donnant la mienne : je ne sçai néanmoins par quel endroit il en a été informé.

La Fée Paribanou interrompt le prince Ahmed en cet endroit : & moi reprit-elle, je le sçai ; souvenez vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle étoit malade, & dont vous avez eu compassion : c'est elle-même qui a rapporté au Sultan vôtre père ce que vous lui

aviez caché. Je vous avois dit qu'elle étoit auffi peu malade que vous & que moi : elle en a fait voir la vérité. En éfet, après que les deux femmes aux quelles je l'avois recommandée, lui eurent fait prendre d'une eau souveraine pour toutes fortes de fièvres, dont cependant elle n'avoit pas befoin, elle feignit que cette eau l'avoit guerie & se fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller incessamment rendre compte du succès de son entreprise. Elle étoit même si pressée, qu'elle seroit partie sans voir mon palais, si en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valoit la peine d'être vû. Mais poursuivez, & voyons en quoi le Sultan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun ; chose néanmoins qui n'arrivera pas & dont je vous prie d'être persuadé. Ma-

Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pû remarquer que jusqu'à présent, content que vous m'aimiez, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse si aimable que pourrois-je desirer davantage? Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir; mais je m'étois fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc je vous en conjure, que ce n'est pas moi; mais le Sultan mon père qui vous fait la demande indiscrete, autant qu'il me le paroît, d'un pavillon qu'on puisse tenir d'une main, & qui le mette à couvert des injures du tems, quand il est en campagne, lui, toute sa cour & toute son armée. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le Sultan mon père qui vous demande cette grace.

Prince, reprit la Fée en souri-

ant ; je suis fâchée que si peu de chose vous ait causé l'embarras & le tourment d'esprit que vous me faites paroître. Je vois bien que deux choses y ont contribué : l'une est la loi que vous vous êtes imposée de vous contenter de m'aimer & d'être aimé : & de vous abstenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mit mon pouvoir à l'épreuve. L'autre, je n'en doute pas, quoique vous en puissiez dire, est que vous vous êtes imaginé que la demande que le Sultan votre père a exigé que vous me fîssiez, étoit au delà de ce pouvoir. Quand à la première, je vous en loue, & je vous en aimerois davantage s'il étoit possible. Quand à la seconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connoître que ce que le Sultan me demande est une bagatelle ; & que dans l'occasion, je puis toute autre chose plus difficile.

Met-

Mettez-vous donc l'esprit en repos , & soyez persuadé que bien loin de m'importuner , je me ferai toujours un très-grand plaisir de vous acorder tout ce que vous pourrez souhaiter que je fasse pour l'amour de vous.

En achevant la Fée commanda qu'on lui fit venir sa trésorière. La trésorière vint : Nourgihan , lui dit la Fée ; (c'étoit le nom de la trésorière ,) apporte moi le pavillon le plus grand qui soit dans mon trésor. Nourgihan revint peu de momens après , & elle apporta un pavillon , lequel on tenoit non seulement dans la main ; mais même que la main pouvoit cacher en la fermant , & elle le presenta à la Fée sa maîtresse , qui le prit , & le mit entre les mains du prince Ahmed , afin qu'il le considérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la Fée Paribanou apelloit un

pavillon, & de plus le pavillon le plus grand qu'il y eut dans son trésor, il crut qu'elle vouloit se moquer de lui ; & les marques de sa surprise parurent sur son visage & dans sa contenance. Paribanou qui s'en aperçut, fit un grand éclat de rire : Quoi ! prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous ? vous verrez tout à l'heure que je ne suis pas une moqueuse. Nourgihan, dit-elle à sa trésorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed, & en le lui remettant : va, dresse le, que le prince juge si le Sultan son père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé.

La trésorière sortit du palais, & elle s'en éloigna assez loin, pour faire en sorte que quand elle l'auroit dressé, l'extrémité vint d'un côté jusqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trou-

trouva , non pas trop petit , mais si grand que deux armées aussi nombreuses que celle du Sultan des Indes eussent pû y être à couvert. Alors ; ma princesse , dit-il à Päribanou , je vous demande mille pardons de mon incredulité. Après ce que je vois , je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre , dont vous ne puissiez venir à bout. Vous voyez , lui dit la Fée , que le pavillon est plus grand qu'il n'est besoin. Mais vous remarquerez une chose , qu'il a cette propriété , qu'il s'agrandit , ou s'apetisse à proportion de ce qui doit y être à couvert , sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main.

La trésorière mit bas le pavillon , le reduisit en son premier état , l'aporta & le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit , & le lendemain sans diferer plus long-tems , il monta

154 *Les mille & une Nuit*,
à cheval, & accompagné de sa suite ordinaire il alla le présenter au Sultan son père.

Le Sultan qui s'étoit persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avoit demandé, étoit hors de toute possibilité, fut dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon, & après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons dite, & qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne, pouvoient y être à couvert fort au large. Comme il eut pu regarder cette circonstance comme une superfluité qui pouvoit même être incommodé dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir que cette grandeur se trouveroit toujours proportionnée à celle de son armée.

En

En aparence, le Sultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avoit d'un present si magnifique, en le priant d'en bien remercier la Fée Paribanou de sa part ; & pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisoit, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor. Mais, en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flatteurs & la magicienne lui avoient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la Fée, le prince son fils pouvoit executer des choses qui étoient infiniment au dessus de sa propre puissance, nonobstant sa grandeur & ses richesses. Ainsi plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire enforte qu'il perit ; il consulta la magicienne, & la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la fontaine des lions.

Sur le soir, comme le Sultan tenoit l'assemblée ordinaire de ses courtisans, & que le prince Ahmeds'y trouvoit, il lui adressa la parole en ces termes : mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me sens obligé par le present du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuse de mon trésor. Il faut que pour l'amour de moi, vous fassiez une autre chose qui ne me sera pas moins agréable. J'apprens que la Fée votre épouse se sert d'une certaine eau de la fontaine des lions, qui guérit toute sortes de fièvres les plus dangereuses. Comme je suis parfaitement persuadé que ma santé vous est très-chère, je ne doute pas aussi que vous ne veuilliez bien lui en demander un vase, & me l'apporter comme un remède souverain dont je puis avoir besoin à chaque moment.

Ren-

Rendez - moi donc cet autre service important, & mettez par là, le comble aux tendresses d'un bon fils envers son père.

Le prince Ahmed, qui avoit cru que le Sultan, son père se contenteroit d'avoir à sa disposition un pavillon aussi singulier & aussi utile que celui qu'il venoit de lui apporter, & qu'il ne lui imposeroit pas une nouvelle charge capable de le mettre mal avec la Fée Paribanou, demeura comme interdit à cette autre demande qu'il venoit de lui faire, nonobstant l'assurance qu'elle lui avoit donnée de lui acorder tout ce qui dépendroit de son pouvoir. Après un silence de quelques momens : Sire, dit-il, je supplie votre Majesté de tenir pour certain, qu'il n'y a rien que je ne sois prêt de faire, ou d'entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui seroit capable

de prolonger ses jours; mais je souhaiterois que ce fut sans l'intervention de mon épouse. C'est pour cela que je n'ose lui promettre d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'est de l'assurer que j'en ferai la demande; mais en me faisant la même violence que je me suis faite au sujet du pavillon.

Le lendemain le prince Ahmed de retour auprès de la Fée Paribanou, lui fit le recit sincère & fidelle de ce qu'il avoit fait, & de ce qui s'étoit passé à la cour du Sultan son père à la présentation du pavillon qu'il avoit reçu avec un grand sentiment de reconnoissance pour elle, & il ne manqua pas de lui marquer la nouvelle demande qu'il étoit chargé de lui faire de sa part. Et en achevant il ajouta : ma princesse, je ne vous expose ceci que comme un simple recit de ce qui s'est

s'est passé entre le Sultan mon père & moi. Quand au reste, vous êtes la maîtresse de satisfaire à ce qu'il souhaite, ou de le rejeter, sans que j'y prenne aucun intérêt : je ne veux que ce que vous voudrez.

Non, non, reprit la Fée Paribanou, je suis bien aise que le Sultan des Indes sache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter, & quelques conseils que la magicienne puisse lui donner, (car je vois bien que c'est elle qu'il écoute,) il ne nous trouvera pas en défaut, ni vous, ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande ; & vous allez le comprendre par le récit que vous allez entendre. La fontaine des lions est au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée est gardée par quatre lions des plus puissans, dont deux dorment alternativement pen-

dant

dant que les deux autres veillent. Mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de passer au milieu d'eux sans aucun danger.

La Fée Paribanou s'occupoit alors à coudre, & comme elle avoit près d'elle plusieurs pelotons de fil, elle en prit un, & en le présentant au prince Ahmed : premièrement, dit-elle, prenez ce peloton : je vous dirai bientôt l'usage que vous en ferez. En second lieu, faites vous préparer deux chevaux, un que vous monterez, & l'autre que vous mènerez à la main chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser de l'eau. Partez demain de bon matin, montez à cheval avec l'autre cheval à la main; & quand vous serez for-

forti par la porte de fer, vous jetterez devant vous le peloton de fil : le peloton roulera, & ne cessera de rouler qu'à la porte du chateau. Suivez le jusques là, & quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions, dont les deux qui veilleront, éveilleront les deux autres qui dorment par leur rugissement : ne vous éfrayez pas ; mais jetez leur à chacun un quartier de mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de tems, piquez votre cheval, & d'une course légère rendez vous promptement à la fontaine, remplissez votre vase sans mettre encore pied à terre, & revenez avec la même légèreté. Les lions encore ocupés à manger vous laisseront la sortie libre.

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la Fée
Pa-

Paribanou lui avoit marquée ; & il exécuta de point en point ce qu'elle lui avoit prescrit. Il arriva à la porte du chateau, il distribua les quartiers de mouton aux quatre lions ; & après avoir passé au milieu d'eux avec intrepidité, il pénétra jusqu'à la fontaine ; il puisa de l'eau le vase plein, il revint, & sortit du chateau sain & sauf, comme il y étoit entré. Quand il fut un peu éloigné, en se retournant il aperçut deux des lions qui acouroient en venant à lui : sans s'éfrayer il tira le sabre, & il se mit en défense. Mais comme il eut vû en chemin faisant, que l'un s'étoit détourné à quelque distance, en marquant de la tête & de la queue qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, mais pour marcher devant lui, & que l'autre restoit derrière pour le suivre, il rengaina son sabre ; & de la sorte il poursuivit son

son

son chemin jusqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions, qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du Sultan. Ils l'y laissèrent entrer; après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étoient venus, non sans une grande frayeur de la part du menu peuple, & de ceux qui les virent, lesquels se cachèrent ou fuyoient, qui d'un côté, qui d'un autre pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchassent d'un pas égal sans donner aucune marque de férocité.

Plusieurs officiers qui se présentèrent pour aider le prince Ahmed à descendre de cheval, l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement du Sultan, où il s'entretenoit avec ses favoris. Là ils s'approcha du trône, posa le vase aux pieds du Sultan, & baïsa le riche tapis qui couvroit le marche-pied; & en se relevant: *Sire*, dit-il;
vai-

164 *Les mille & une Nuits* ,
voilà l'eau salutaire que votre
Majesté à souhaité de mettre au
rang des choses précieuses & cu-
rieuses qui enrichissent & ornent
son trésor. Je lui souhaite une
santé toujours si parfaite, que
jamais elle n'ait besoin d'en faire
usage.

Quand le prince eut achevé
son compliment, le Sultan lui
fit prendre place à sa droite, &
alors: mon fils, dit-il, je vous ai
une obligation de votre présent,
aussi grande que le péril auquel
vous vous êtes exposé pour l'a-
mour de moi. (Il en avoit été in-
formé par la magicienne, qui a-
voit connoissance de la fontaine
des lions, & du danger auquel
on s'exposoit pour en aller pui-
ser de l'eau.) Faites moi le plai-
sir, continua-t-il, de m'appren-
dre par quelle adresse, ou plutôt
par quelle force incroyable vous
vous êtes garanti du danger.

Sire,

Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prens aucune part au compliment de votre Majesté; il est dû tout entier à la Fée mon épouse, & je ne m'en atribue d'autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils. Alors il lui fit connoitre quels avoient été ces bons conseils, par le recit du voyage qu'il avoit fait, & de quelle manière il s'y étoit comporté. Quand il eut achevé, le Sultan après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie (mais en secret avec la même jalousie qui augmenta au lieu de diminuer) se leva & se retira seul dans l'intérieur du palais, où la magicienne qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne à son arrivée, épargna au Sultan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed & du succès de son voyage. Elle en avoit été informée d'abord
par

par le bruit qui s'en étoit répandu, & elle s'étoit déjà préparée sur le moyen inmanquable de ce qu'elle prétendoit. Elle communiqua ce moyen au Sultan, & le lendemain dans l'assemblée de ses courtisans le Sultan le déclara au prince Ahmed qui s'y trouvoit en ces termes : mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéissance, ni de votre crédit auprès de la Fée votre épouse. C'est de m'amener un homme qui n'ait pas plus d'un pied & demi de hauteur, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cent livres, dont il se sert comme d'un bâton à deux bouts, & qui sâche parler.

Le prince Ahmed qui ne croyoit pas qu'il y eut au monde un homme fait comme le Sultan son père

père le demandoit, voulut s'excuser; mais le Sultan persista dans sa demande, en lui répétant que la Fée pouvoit des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Paribanou, à laquelle il marqua la nouvelle demande du Sultan son père, qu'il regardoit disoit-il, comme une chose qu'il croioit encore moins possible qu'il n'avoit cru d'abord des deux premières. Pour moi ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait, ou qu'il puisse y avoir de cette sorte d'hommes. Il veut sans doute éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver; ou s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me fassisse d'un homme si petit, qui
soit

168 *Les mille & une Nuit,*
soit armé de la manière qu'il l'entend? de quelles armes pourrois-je me servir pour le reduire à se soumettre à mes volontés? S'il y en a, j'atens que vous me suggeriez un moien pour me tirer de ce pas avec honneur.

Mon prince, reprit la Fée, ne vous allarmez pas. Il y avoit du risque à courir pour apporter de l'eau de la fontaine des lions au Sultan votre père: il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme est mon frère Schaïbar, lequel bien loin de me ressembler, quoique nous soyons enfans d'un même père, est d'un naturel si violent, que rien n'est capable de l'empêcher de donner des marques sanglantes de son ressentiment pour peu qu'on lui déplaise ou qu'on l'offense. D'ailleurs il est le meilleur du monde & il est toujours prêt à obliger en tout ce que l'on

on

on souhaite. Il est fait justement comme le Sultan votre père l'a décrit, & il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cent livres pesant, sans laquelle jamais il ne marche, & qui lui sert à se faire porter respect. Je vais le faire venir, & vous jugerez si je dis la vérité; mais sur toute chose, préparez-vous à ne vous pas éfrayer de sa figure extraordinaire quand vous le verrez paroître. Ma Reine, reprit le prince Ahmed, Schaibar, dites-vous, est votre frère: de quelque laideur & si contre-fait qu'il puisse être, bien loin de m'éfrayer en le voyant, cela suffit pour me le faire aimer, honorer, & regarder comme mon allié le plus proche.

La Fée se fit apporter sous le vestibule de son palais une cassolette d'or pleine de feu, & une boîte du même métal qui lui fut pré-

sentée. Elle tira de la boîte un parfum qui y étoit conservé, & comme elle l'eut jetté dans la cassolette, il s'en éleva une fumée épaisse.

Quelques momens après cette cérémonie la Fée dit au prince Ahmed : mon prince, voilà mon frère qui vient, le voyez vous ? Le prince regarda, & il aperçut Schaïbar qui n'étoit pas plus haut que d'un pied & demi, & qui venoit gravement avec la barre de fer de cinq cent livres pesant sur l'épaule, & la barbe bien fournie, longue de trente pieds qui se soutenoit en avant, la moustache épaisse à proportion & retroussée jusqu'aux oreilles qui lui couvroit presque le visage, les yeux de cochon entoncés dans la tête qu'il avoit d'une grosseur énorme & couverte d'un bonnet en pointe. Avec cela enfin, il étoit bossu par

de-

devant & par derrière.

Si le prince Ahmed n'eut été prévenu que Schaïbar étoit frère de Paribanou, il n'eut pû le voir sans un grand éfroi ; mais rassuré par cette connoissance, il l'attendit de pied ferme avec la Fée, & il le reçût sans aucune marque de foiblesse.

Schaïbar qui à mesure qu'il avançoit, avoit regardé le prince Ahmed d'un œil qui eut dû lui glacer l'ame dans le cœur, demanda à Paribanou en l'abordant, qui étoit cet homme ? mon frère, répondit-elle, c'est mon époux : son nom est Ahmed, & il est fils du Sultan des Indes. La raison pourquoi je ne vous ai pas invité à mes nôces, c'est que je n'ai pas voulu vous détourner de l'expédition où vous vous étiez engagé, & d'où j'ai appris avec bien du plaisir que vous êtes revenu victorieux : c'est à la considéra-

tion que j'ai pris la liberté de vous appeler.

A ces paroles Schaïbar en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminueoit rien néanmoins de sa fierté ni de son air farouche : ma sœur, dit-il, y a-t-il quelque chose en quoi je puisse lui rendre service ? il n'a qu'à parler. Il suffit qu'il soit votre époux pour m'obliger à lui faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. Le Sultan son père, reprit Paribanou, à la curiosité de vous voir : je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur. Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je suis prêt de le suivre. Mon frère, reprit Paribanou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui ; ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est
passé

passé entre le Sultan des Indes & le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir.

Le lendemain Schaïbar informé de ce qu'il étoit à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure accompagné du prince Ahmed, qui devoit le présenter au Sultan. Ils arrivèrent à la capitale; & comme Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'aperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent les uns dans les boutiques ou dans les maisons dont ils fermèrent les portes, & les autres en prenant la fuite communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, & qui rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte à mesure que Schaïbar & le prince Ahmed avançaient à pas mesurés, ils trouvèrent une grande

solitude dans toutes les rues & dans toutes les places publiques jusqu'au palais. Là, les portiers au lieu de se mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, se sauvèrent qui d'un côté qui d'un autre, & laissèrent l'entrée de la porte libre. Le prince & Schaïbar avancèrent sans obstacle jusqu'à la salle du conseil, où le Sultan assis sur son trône donnoit audience; & comme les huissiers avoient abandonné leur poste dès qu'ils avoient vû paroître Schaïbar, ils entrèrent sans empêchement.

Schaïbar la tête haute s'approcha du trône fièrement, & sans attendre que le prince Ahmed le présentât, il apostropha le Sultan des Indes en ces termes: tu m'as demandé, dit-il, me voici, que veux tu de moi?

Le Sultan au lieu de répondre s'étoit mis les mains devant les yeux,

yeux, & tournoit la tête pour ne pas voir un objet si éfroyable. Schaïbar indigné de cet acueil incivil & ofensant après lui avoir donné la peine de venir, leva sa barre de fer, & en lui disant, parle donc, il la lui déchargea sur la tête & l'assomma. Cela fût plutôt fait que le prince Ahmed n'eût pensé à lui demander grace: tout ce qu'il put faire, fut d'empêcher qu'il n'assommât aussi le grand Visir qui n'étoit pas loin de la droite du Sultan, en lui représentant qu'il n'avoit qu'à se louer des bons conseils qu'il avoit donné au Sultan son père. Ce sont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui ont donnez de mauvais: & en prononçant ces paroles il assomma les autres Visirs à droit & à gauche, tous favoris, flatteurs du Sultan, & ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, & il n'en

échapa que ceux dont l'épouvante ne s'étoit pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles & les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar sortit de la sale du conseil, & du milieu de la cour la barre de fer sur l'épaule. En regardant le grand Visir qui accompagnoit le prince Ahmed, auquel il devoit la vie, je sai dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau frère que les favoris indignes que je viens de châtier : je veux qu'on m'amène cette magicienne. Le grand Visir l'envoya chercher : on l'amena, & Schaïbar en l'assommant avec sa barre de fer : aprens, dit-il, à donner des conseils pernicious, & à faire la malade ; & la magicienne demeura morte sur la place.

Alors,

Alors, ce n'est pas assez, ajouta Schaïbar : je vais assommer de même toute la ville, si dans le moment elle ne reconnoit le prince Ahmed, mon beau-frère, pour son Sultan, & pour Sultan des Indes. Aussi-tôt ceux qui étoient présens & qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix : vive le Sultan Ahmed, & en peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation, & proclamation en même tems. Schaïbar le fit revêtir de l'habillement de Sultan des Indes, l'installa sur le trône ; & après lui avoir fait rendre l'hommage & le serment de fidélité qui lui étoit dû, il alla prendre sa sœur Paribanou, l'amena en grande pompe, & la fit reconnoître de même pour Sultane des Indes.

Quand au prince Ali & à la princesse Nourounihar, com-

me ils n'avoient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed, qui venoit d'être vangé, & dont même ils n'avoient pas eu connoissance; le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très considérable avec sa capitale, où ils allèrent passer le reste de leurs jours. Il envoya aussi un officier au prince Houffain son frère aîné, pour lui anoncer le changement qui venoit d'arriver, & pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle province qu'il lui plairoit, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houffain se trouvoit si heureux dans sa solitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le Sultan son cadet de sa part de l'honnêteté qu'il avoit bien voulu lui faire, de l'assurer de sa soumission, & de lui marquer que la seule grace qu'il lui demandoit étoit de per-

mettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avoit choisie, & qu'il préféreroit à ce que le gouvernement avoit de brillant.



*Histoire des deux Sœurs jalouses
de leur cadette.*

La Sultane Scheherazade
en continuant de tenir
en suspens le Sultan des
Indes par le recit de ses
contes; sçavoir s'il la feroit mourir, ou s'il la laisseroit vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes.

Sire, dit-elle; il y avoit un prince de Perse nommé Khofrouschah, lequel en commençant de prendre connoissance du monde, se plaisoit fort aux aventures de nuit : il se déguisoit souvent accompagné d'un de ses officiers de confiance, déguisé comme lui;

& en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivoit d'assez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre Majesté. Mais j'espère qu'elle écoutera avec plaisir celle qui lui arriva dès la première sortie qu'il fit peu de jours après qu'il fut monté sur le trône à la place du Sultan son père, lequel en mourant dans une grande vieillesse lui avoit laissé le royaume de Perse pour heritage.

Après les ceremonies acoutumées au sujet de son avenement à la couronne, & après celles des funérailles du Sultan son père, le nouveau Sultan Khofrouschah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connoissance lui-même de ce qui se passoit, sortit un soir de son palais environ à deux heures de nuit, accompagné de son grand Vizir déguisé comme lui. Comme il se trouvoit

voit dans un quartier où il n'y avoit que du menu peuple, en passant par une rûe il entendit qu'on parloit assez haut : il s'aprocha de la maison d'où venoit le bruit, & en regardant par une fente de la porte, il aperçut de la lumière, & trois sœurs assises sur un sofa, qui s'entrenoient après le sou-pé. Par le discours de la plus âgée, il eut bientôt appris que les souhaits faisoient le sujet de leur entretien : puisque nous sommes sur les souhaits, disoit elle ; le mien seroit d'avoir le boulanger du Sultan pour mari, je mangerois tout mon saoul de ce pain si délicat qu'on apelle pain du Sultan par excellence: voyons si votre gout est aussi bon que le mien. Et moi, reprit la seconde sœur, mon souhait seroit d'être femme du chef de cuisine du Sultan, je mangerois d'excellens ragouts ; & comme je suis bien persuadée

que le pain du Sultan est commun dans le palais, je n'en manquerois pas ; vous voyez ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à son aînée, que mon gout vaut bien le votre.

La sœur cadette qui étoit d'une très-grande beauté, & qui avoit beaucoup plus d'agrémens & plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour : pour moi, mes sœurs, dit-elle ; je ne borne pas mes desirs à si peu de chose, je prens un vol plus haut ; & puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterois d'être épouse du Sultan. Je lui donnerois un prince dont les cheveux feroient d'or d'un côté & d'argent de l'autre : quand il pleureroit les larmes qui lui tomberoient des yeux feroient des perles, & autant de fois qu'il souriroit, ses lèvres vermeilles paroîtroient un bouton de rose quand il éclorc.

Les souhaits des trois sœurs, & particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au Sultan Khofrouschah, qu'il résolut de les contenter: & sans rien communiquer de ce dessein à son grand Vizir, il le chargea de bien remarquer la maison, pour venir les prendre le lendemain & de les lui amener toutes trois.

Le grand Vizir en exécutant l'ordre du Sultan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le tems de s'habiller proprement pour paroître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que Sa Majesté vouloit les voir. Il les amena au palais, & quand il les eut présentées au Sultan, le Sultan leur demanda: dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir quand vous étiez de si bonne humeur? ne dissimulez pas, je veux les savoir.

A ces paroles du Sultan, les trois sœurs qui ne s'y atendoient pas, furent dans une grande confusion. Elle baissèrent les yeux, & le rouge qui leur monta au visage, donna un agrément à la cadette, lequel achéva de gagner le cœur du Sultan. Comme la pudeur & la crainte d'avoir ofensé le Sultan par leur entretien leur faisoit garder le silence : le Sultan qui s'en aperçut, leur dit pour les rassurer : ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine : & comme je vois que la demande que je vous ai faite, vous en fait contre mon intention, & que je sçai quel est chacune votre souhait, je veux bien la faire cesser. Vous, ajouta-t-il, qui souhaitiez de m'avoir pour époux, vous serez satisfaite aujourd'hui : & vous, continuat-il, en s'adressant de même à la première & à la seconde sœur, je

fais

fais aussi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, & avec le chef de ma cuisine.

Dès que le Sultan eut déclaré sa volonté, la cadette en donnant l'exemple à ses aînées, se jeta aux pieds du Sultan pour lui marquer sa reconnoissance : Sire, dit-elle; mon souhait, puisqu'il est connu à votre Majesté, n'a été que par manière d'entretien & de divertissement : je ne suis pas digne de l'honneur qu'Elle me fait, & je lui demande pardon de ma hardiesse. Les deux sœurs aînées voulurent s'excuser de même; mais le Sultan en les interrompant : non non, dit-il, il n'en fera pas autre chose : le souhait de chacune sera accompli.

Les nœces furent célébrées le même jour, de la manière que le Sultan Khofrouschah l'avoit résolu; mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent

rent accompagnées de la pompe & de toutes les marques de réjouissance qui convenoient à l'union conjugale d'un Sultan & d'une Sultane de Perse. Pendant que celles des deux autres sœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvoit attendre de la qualité de leurs époux ; c'est-à-dire, du premier boulanger, & du chef de cuisine du Sultan.

Les deux sœurs aînées sentirent puissamment la disproportion infinie qu'il y avoit entre leurs mariages & celui de leur cadette. Aussi cette considération opéra, que loin d'être contentes du bonheur qui leur étoit arrivé chacune selon son souhait, quoique beaucoup au delà de leur espérance, elles se livrèrent à un excès de jalousie, qui ne troubla pas seulement leur joie ; mais même qui causa de grands malheurs, des humiliations & des a-

flic-

fiction les plus mortifiantes à la Sultane leur cadette. Elles n'avoient pas eu le tems de se communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avoient pensé d'abord de la préférence que le Sultan lui avoit donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendoient : elles n'en avoient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étoient donné rendez-vous : hé bien ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur ; que dites vous de notre cadette ? n'est-ce pas un beau sujet pour être Sultane ? Je vous avoue, dit l'autre sœur, que j'en'y comprends rien ; je ne conçois pas quels traits le Sultan a trouvé en elle, pour se laisser fasciner les yeux comme il a fait. Ce n'est qu'une marmote, & vous savez en quel état nous l'avons vue vous & moi.

moi. Etoit ce une raison au Sultan pour ne pas jeter les yeux sur vous, qu'un air de jeunesse qu'elle a un peu plus que nous. Vous étiez digne de sa couche, & il devoit vous faire la justice de vous préférer à elle.

Ma sœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi: je n'aurois rien à dire si le Sultan vous eut choisie, mais qu'il ait choisi une mal-propre, c'est ce qui me désole: je m'en vengrai où je le pourrai, & vous y êtes intéressée comme moi. C'est pour cela que je vous prie de vous joindre à moi afin que nous agissions de concert dans une cause comme celle-ci qui nous intéresse également, & de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon

cô-

tôté, me fugèrera.

Après ce complot pernicious, les deux sœurs se virent souvent, & chaque fois elles ne s'entretenoient que des voyes qu'elles pourroient prendre pour traverser, & même de détruire le bonheur de la Sultane leur cadette. Elles s'en proposèrent plusieurs; mais en délibérant sur l'exécution elles y trouvèrent des difficultés si grandes, qu'elles n'osèrent hazarder de s'en servir. De tems en tems cependant, elles lui rendoient visite ensemble, quoique avec une dissimulation condamnable: elles lui donnoient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvoient imaginer, pour lui persuader combien elles étoient ravies d'avoir une sœur dans une si haute élévation. De son côté la Sultane les recevoit toujours avec toutes les démonstrations d'estime & de considé-

ration qu'elles pouvoient attendre d'une sœur qui n'étoit pas entêtée de sa dignité, & qui ne cessoit de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après son mariage la Sultane se trouva enceinte, de quoi le Sultan témoigna une grande joie : & cette joie après s'être communiquée dans le palais & à la cour, se répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perse. Les deux sœurs vinrent lui en faire leurs complimens, & dès lors en la prévenant sur la sage-femme dont elle auroit besoin pour l'assister dans ses couches, elles la prièrent de n'en pas choisir d'autres qu'elles. La Sultane leur dit obligamment : mes sœurs, je ne demanderois pas mieux comme vous pouvez le croire, si le choix dépendoit de moi absolument, je vous suis cependant infiniment
-obli-

obligée de votre bonne volonté : je ne puis me dispenser de me soumettre à ce que le Sultan en ordonnera. Ne laissez pas néanmoins de faire en sorte que vôtres maris employent leurs amis pour faire demander cette grace au Sultan : & si le Sultan m'en parle, soyez persuadées que non seulement je lui marquerai le plaisir qu'il m'aura fait ; mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous.

Les deux maris, chacun de son côté, sollicitèrent les courtisans leurs protecteurs, & les supplièrent de leur faire la grace d'employer leur crédit pour procurer à leurs femmes l'honneur auquel elles aspiraient : & ces protecteurs agirent si puissamment & si efficacement, que le Sultan leur promit d'y penser. Le Sultan leur tint sa promesse, & dans un entretien avec la Sultane,

172 *Les mille & une Nuit*,
tane, il lui dit qu'il lui paroïſſoit
que ſes ſœurs ſeroient plus pro-
pres à la ſecourir dans ſes cou-
ches que toute autre ſage-fem-
me étrangère; mais qu'il ne vou-
loit pas les nommer ſans avoir
auparavant ſon conſentement. La
Sultane ſenſible à la déférence
dont le Sultan lui donnoit une
marque ſi obligeante, lui dit: Si-
re, j'étois diſpoſée à ne faire que
ce que votre Majeſté me com-
mandera; mais puisqu'Elle a eu
la bonté de jeter les yeux ſur
mes ſœurs, je la remercie de la
confidération qu'Elle a pour el-
les pour l'amour de moi, & je ne
diſſimulerai pas, que je les rece-
vrai de ſa part avec plus de plai-
ſir que des étrangères.

Le Sultan Khofrouſchah nom-
ma donc les deux ſœurs de la
Sultane pour lui ſervir de ſage-
femmes, & dès lors l'une & l'au-
tre paſſèrent au palais avec une
gran-

grande joie d'avoir trouvé l'occasion telle qu'elles pouvoient la souhaiter, d'exécuter la méchanceté détestable qu'elles avoient méditée contre la Sultane leur sœur.

Le tems des couches arriva, & la Sultane se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté, ni sa délicatesse ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des sœurs impitoyables. Elles l'envelopèrent de langes assez négligemment, le mirent dans une petite corbeille, & abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui passoit au pied de l'appartement de la Sultane : & elles produisirent un petit chien mort, en publiant que la Sultane en étoit acouchée. Cette nouvelle defagréable fut annoncée au Sultan, & le Sultan en conçut une indignation qui

194 *Les mille & une Nuit,*
eut pû être funeste à la Sultane ;
si son grand Visir ne lui eut re-
présenté que sa Majesté ne pou-
voit pas sans injustice la regar-
der comme responsable des bi-
zarreries de la nature.

La corbeille cependant, dans
laquelle le petit prince étoit ex-
posé, fut emporté sur le canal
jusques hors de l'enceinte d'un
mur qui bornoit la vûe de l'a-
partement de la Sultane par le
bas, d'où il continuoit en passant
au travers du jardin du palais.
Par hazard l'intendant des jar-
dins du Sultan, l'un des officiers
principaux & des plus confide-
rés du royaume, se promenoit
dans le jardin le long du canal :
comme il eut aperçu la corbeil-
le qui flotoit, il apella un jardi-
nier qui n'étoit pas loin. Va
promptement, dit-il, en la lui
montrant ; & apporte moi cette
corbeille que je voye ce qui y est.
de-

dedans. Le jardinier part, & du bord du canal il attire la corbeille à soi adroitement avec la bêche qu'il tenoit, l'enlève & l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement surpris de voir un enfant envelopé dans la corbeille, & un enfant, lequel quoiqu'il ne fit que de naître comme il étoit aisé de le voir, ne laissoit pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avoit long-tems que l'intendant des jardiniers étoit marié; mais quelque envie qu'il eut d'avoir lignée, le Ciel n'avoit pas encore secondé ses vœux jusqu'alors. Il interrompit sa promenade, se fait suivre par le jardinier chargé de la corbeille & de l'enfant, & quand il fut arrivé à son hôtel, qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de sa femme : ma femme, dit-il, nous n'avons
I 2 pas

196 *Les mille & une Nuits,*
pas d'enfans ; en voici un que
Dieu nous envoie. Je vous le
recommande, faites lui chercher
une nourrice promptement, &
prenez en soin comme de notre
fils : je le reconnois pour tel dès
à présent. La femme prit l'en-
fant avec joie, & elle se fit un
grand plaisir de s'en charger. L'
intendant des jardins ne voulut
pas approfondir d'où pouvoit ve-
nir l'enfant : je vois bien, se di-
soit-il, qu'il est venu du côté
de l'appartement de la Sultane ;
mais il ne m'appartient pas de con-
troller ce qui s'y passe, ni de cau-
ser du trouble dans un lieu où la
paix est si nécessaire.

L'année suivante la Sultane
accoucha d'un autre prince. Les
sœurs dénaturées n'eurent pas
plus de compassion de lui que de
son aîné : elles l'exposèrent de
même dans une corbeille sur le
canal, & elles suposèrent que la
Sul-

Sultane étoit acouchée d'un chat. Heureusement pour l'enfant, l'intendant des jardins, étant près du canal, le fit enlever & porter à sa femme, en la chargeant d'en prendre le même soin que du premier, ce qu'elle fit non moins par sa propre inclination que pour se conformer à la bonne intention de son mari.

Le Sultan de Perse fut plus indigné de cet acouchement contre la Sultane que du premier, & il en eut fait éclater son ressentiment, si les remontrances du grand Visir n'eussent encore été assez persuasives pour l'apaiser.

La Sultane enfin acoucha une troisième fois, non pas d'un prince, mais d'une princesse : l'innocente eut le même sort que les princes ses frères. Les deux sœurs qui avoient résolu de ne pas mettre fin à leurs entreprises détestables, qu'elles ne vis-

sent la Sultane leur cadette au moins rejetée, chassée & humiliée, lui firent le même traitement en l'exposant sur le canal. La princesse fut secourue & attachée à une mort certaine par la compassion & par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ses frères, avec lesquels elle fut nourrie & élevée.

A cette inhumanité les deux sœurs ajoutèrent le mensonge & l'imposture comme auparavant. Elles montrèrent un morceau de bois, en assurant faussement que c'étoit une môle dont la Sultane étoit acouchée.

Le Sultan Khofrouschah ne put se contenir quand il eut appris ce nouvel acouchement extraordinaire. Quoi, dit-il, cette femme indigne de ma couche rempliroit donc mon palais de monstres si je la laissois vivre da-
van-

vantage. Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il, elle est un monstre elle-même, je veux en purger le monde. Il prononça cet arrêt de mort, & il commanda à son grand Visir de le faire exécuter.

Le grand Visir & les courtisans qui étoient présens, se jetèrent aux pieds du Sultan pour le supplier de revoquer l'arrêt. Le grand Visir prit la parole : Sire, dit-il, que votre Majesté me permette de lui représenter que les loix qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la Sultane si peu attendues ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué ? Une infinité d'autres femmes en ont fait & en font tous les jours : elles sont à plaindre, mais elles ne sont pas punissables. Votre Majesté peut s'ab-

stenir de la voir, & la laisser vivre. L'affiction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes grâces, lui sera un assez grand supplice.

Le Sultan de Perse rentra en lui-même, & comme il vit bien l'injustice qu'il y avoit de condamner la Sultane à mort pour des fausses couches, quand même elles eussent été véritables, comme il le croyoit faussement. Qu'elle vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi : je lui donne la vie ; mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui fasse un réduit de charpente à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte : qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, & que chaque Musulman qui ira à la mosquée fasse sa prière lui crache

che au nez en passant: si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment. Et afin que je sois obéi, vous Vifir, je vous commande d'y mettre des surveillans.

Le ton dont le Sultan prononça ce dernier arrêt ferma la bouche au grand Vifir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fut bâti & achevé, & la Sultane véritablement digne de compassion y fut renfermée dès qu'elle fut relevée de sa couche, de la manière que le Sultan l'avoit commandé, & exposée ignominieusement à la risée & au mépris de tout un peuple: traitement néanmoins qu'elle n'avoit pas mérité, & qu'elle souffrit avec une constance qui lui attira l'admiration & en même temps la compassion de tous ceux qui jugeoient des choses plus sui-

nement que le vulgaire.

Les deux princes & la princesse furent nourris & élevés par l'intendant des jardins & par sa femme avec la tendresse d'un père & d'une mère, & cette tendresse augmenta à mesure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princesse que dans les princes ; & sur tout par les grands traits de beauté de la princesse qui se développoient de jour en jour. Il en fut de même de leur docilité, de leurs bonnes inclinations au-dessus de la bagatelle, toutes autres que celles des enfans ordinaires, & d'un certain air qui ne pouvoit convenir qu'à des princes & qu'à des princesses. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils apellèrent le premier Bahman, & le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse

se

se avoient porté. A la princesse, ils donnèrent celui de Parizade, que plusieurs reines & princesses du royaume avoient aussi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire & à écrire, & la princesse leur sœur qui se trouvoit aux leçons qu'on leur donnoit, montra une envie si grande d'apprendre à lire & à écrire quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins ravi de cette disposition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité & par son esprit pénétrant, elle devint en peu de tems aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce tems-là les frères & la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux arts, dans la géographie, dans

la poësie, dans l'histoire, & dans les sciences, même dans les sciences secrètes; & comme ils n'y trouvoient rien de difficile, ils y firent un progrès si merveilleux, que les maîtres en étoient étonnés & que bien-tôt ils avouèrent sans déguisement, qu'ils iroient plus loin qu'ils n'étoient allez eux-mêmes pour peu qu'ils continuassent. Dans les heures de recreation, la princesse aprit aussi la musique, à chanter, & à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Quand les princes aprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils eussent cet avantage sur elle: elle fit ses exercices avec eux, de manière qu'elle savoit monter à cheval, le mener, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adresse; souvent même elle les devançoit à la course.

L'intendant des jardins qui étoit

toit au comble de sa joie de voir ses nourrissons si accomplis dans toutes les perfections du corps & de l'esprit, & qu'ils avoient correspondu aux dépenses qu'il avoit faites pour leur éducation, beaucoup au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, en fit une autre plus considérable à leur considération. Jusqu'alors content du logement qu'il avoit dans l'enceinte du jardin du palais, il avoit vécu sans maison de campagne. Il en acheta une à peu de distance de la ville, qui avoit de grandes dépendances en terres labourables, en prairies & en bois: & comme la maison ne lui parut pas assez belle, ni assez commode, il la fit mettre bas, & il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs. Il y alloit tous les jours pour faire bâter par sa présence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œu-

vre : & dès qu'il y eut un appartement achevé & propre à le recevoir, il y alla passer plusieurs jours de suite autant que les fonctions & le devoir de sa charge le lui permettoient. Par son assiduité la maison fut enfin achevée, & pendant qu'on la meubloit avec la même diligence de meubles les plus riches, & qui correspondoient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin sur le dessein qu'il avoit tracé lui même, & à la manière qui étoit ordinaire en Perse parmi les grands seigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaste étendue qu'il fit enfermer de bonnes murailles, & remplir de toutes sortes de bêtes fauves, afin que les princes & la princesse y prissent le divertissement de la chasse quand il leur plairoit.

Quand la maison de campagne fut entièrement achevée & en état d'être habitée, l'intendant des

jar-

jardins alla se jeter aux pieds du Sultan, & après avoir representé combien il y avoit du tems qu'il étoit dans le service, & les infirmités de la vicilleffe où il se trouvoit; il le suplia d'avoir pour agréable la démission de sa charge qu'il faisoit entre les mains de Sa Majesté, & qu'il se retirât. Le Sultan lui acorda cette grace avec d'autant plus de plaisir qu'il étoit très-satisfait de ses longs services, tant sous le regne du Sultan son père que depuis qu'il étoit monté lui-même sur le trône: & en la lui acordant, il demanda ce qu'il pouvoit faire pour le recompenser. Sire, repondit l'intendant des jardins: je suis comblé des bien-faits de votre Majesté, & de ceux du Sultan son père d'heureuse memoire, à un point qu'il ne me reste plus à desirer que de mourir dans l'honneur de ses bonnes graces. Il prit
con-

congé du Sultan Khofrouschah, après quoi il passa à la maison de campagne qu'il venoit de faire bâtir, avec les deux princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade. Pour ce qui est de la femme, il y avoit quelques années qu'elle étoit morte. Il n'eut pas vecu cinq ou six mois avec eux, qu'il fut surpris par une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le tems de leur dire un mot de la vérité de leur naissance : chose néanmoins qu'il avoit résolu de faire comme nécessaire pour les obliger de continuer de vivre comme ils avoient fait jusqu'alors selon leur état & leur condition conformément à l'éducation qu'il leur avoit donnée, & au penchant qui les y portoit.

Les princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade, qui ne connoissoient d'autre père que l'intendant des jardins, le regretèrent

rent comme tel : & ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour & la reconnoissance filiale exigeoient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avoit laissés, ils continuèrent de demeurer & de vivre ensemble dans la même union qu'ils avoient fait jusqu'alors, sans ambition de la part des princes de se produire à la cour, dans la vûe des premières charges & des dignités auxquelles il leur eut été aisé de parvenir.

Un jour que les deux princes étoient à la chasse, & que la princesse Parizade étoit restée, une devote Musulmane qui étoit fort âgée, se presenta à la porte, & pria qu'on lui permit d'entrer pour faire sa prière, dont il étoit l'heure : on alla demander la permission à la princesse, & la princesse commanda qu'on la fit entrer, & qu'on lui montrât l'oratoire dont l'intendant des jardins
du

du Sultan avoit eu soin de faire accompagner la maison au défaut de mosquée dans le voisinage. Elle commanda aussi que quand la devote auroit fait sa prière, on lui fit voir la maison & le jardin, & qu'ensuite on la lui amenât.

La devote Musulmane entra, elle fit sa prière dans l'oratoire qu'on lui montra, & quand elle eut fait, deux femmes de la princesse qui atendoient qu'elle sortit, l'invitèrent à voir la maison & le jardin. Comme elle leur eut marqué qu'elle étoit prête de les suivre, elles la menèrent d'apartement en appartement, & dans chacun elle considéra toute chose en femme qui s'entendoit en ameublemens & dans la belle disposition de chaque pièce. Elles la firent entrer aussi dans le jardin, dont elle trouva le dessein si nouveau & si bien entendu qu'elle l'admira, en disant qu'il falloit que
ce-

celui qui l'avoit fait tracer fut un excellent maître dans son art. Elle fut enfin amenée devant la princesse qui l'atendoit dans un grand salon, lequel surpaffoit en beauté, en propreté, & en richesses, tout ce qu'elle avoit admiré dans les appartemens.

Dès que la princesse vit entrer la devote : ma bonne mère, lui dit-elle, aprochez-vous, & venez vous asseoir près de moi : je suis ravie du bonheur que l'occasion me presente de profiter pendant quelques momens du bon exemple & du bon entretien d'une personne comme vous qui a pris le bon chemin, en se donnant toute à Dieu, & que tout le monde devroit imiter s'il étoit sage.

La devote, au lieu de monter sur le sofa, voulut s'asseoir sur le bord; mais la princesse ne le souffrit pas : elle se leva de sa place, & en avançant elle la prit par la
main

main & l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La devote fut sensible à cette civilité : madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, & je ne vous obeïs que parce que vous le commandez, & que vous êtes maîtresse chez vous. Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle & devant la princesse une petite table basse, marquetée de nacre de perle & d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus garni de gâteaux & de plusieurs porcelaines de fruits de la saison, & de confitures seches & liquides.

La princesse prit un des gâteaux, & en le présentant à la devote, ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez, & choisissez de ces fruits ce qu'il vous plaira : vous avez besoin de manger après

prés

près le chemin que vous avez fait pour vous rendre jusqu'ici. Madame, reprit la devote : je ne suis pas acoutumée à manger des choses si délicates; & si j'en mange, c'est pour ne pas refuser ce que Dieu m'envoie par une main libérale comme la votre.

Pendant que la devote mangeoit, la princesse qui mangea aussi quelque chose pour l'y exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de devotion qu'elle pratiquoit & sur la manière dont elle vivoit, auxquelles elle repondit avec beaucoup de modestie; & de discours en discours, elle lui demanda ce qu'elle pensoit de la maison qu'elle voyoit, & si elle la trouvoit à son gré.

Madame, repondit la devote; il faudroit être d'un très-mauvais gout pour y trouver à reprendre. Elle est belle, riante, meublée mag-

214. *Les mille & une Nuit*,
magnifiquement fans confusion,
très-bien entendûe, & les orne-
mens y font menagés on ne peut
pas mieux. Quant à la situation,
elle est dans un terrain agréable,
& l'on ne peut imaginer un jar-
din qui fasse plus de plaisir à voir,
que celui dont elle est acompag-
née. Si vous me permettez nean-
moins de ne rien dissimuler, je
prends la liberté de vous dire, ma-
dame, que la maison seroit in-
comparable si trois choses qui y
manquent à mon avis, s'y rencon-
troient. Ma bonne, reprit la prin-
cesse Parizade; quelles sont ces
trois choses? enseignez les moi;
je vous en conjure au nom de
Dieu: je n'épargnerai rien pour
les acquérir s'il est possible.

Madame, reprit la devote: la
première de ces trois choses est
l'oiseau qui parle: c'est un oiseau
singulier qu'on nomme Bulbul-
bezar, lequel a encore la proprie-
té

té d'atirer des environs tous les oiseaux qui chantent , lesquels viennent acompagner son chant. La seconde , est l'arbre qui chante , dont les feuilles sont autant de bouches , qui font un concert harmonieux de voix différentes , lequel ne cesse jamais. La troisième chose enfin , est l'eau jaune , couleur d'or , dont une seule goutte versée dans un bassin préparé exprés , en quelque endroit que ce soit d'un jardin , abonde d'une maniere qu'elle le remplit d'abord , & s'élève dans le milieu en gerbe , qui ne cesse jamais de s'élever , & de retomber dans le bassin , sans que le bassin déborde.

Ah ! ma bonne mère , s'écria la princesse ; que je vous ai d'obligation de la connoissance que vous me donnez de ces choses ! elles sont surprenantes , & je n'avois pas entendu dire qu'il y eut rien au monde de si curieux & d'
aussi

216 *Les mille & une Nuit,*
aussi admirable. Mais comme je
suis bien persuadée que vous n'
ignorez pas le lieu où elles se
trouvent, j'atens que vous me
fassiez la grace de me l'enseigner.

Pour donner satisfaction à la
princesse, la bonne devote lui dit,
madame, je me rendrois indigne
de l'hospitalité que vous venez
d'exercer envers moi avec tant
de bonté, si je refusois de satisfai-
re votre curiosité sur ce que vous
souhaitez d'apprendre. J'ai donc
l'honneur de vous dire que les
trois choses dont je viens de vous
parler, se trouvent dans un même
lieu aux confins de ce royaume,
du côté des Indes: Le chemin
qui y conduit, passe devant votre
maison: celui que vous y envoye-
rez de votre part, n'a qu'à le sui-
vre pendant vingt jours, & qu'
il demande le vingtième jour,
où sont l'oiseau qui parle, l'arbre
qui chante, & l'eau jaune: le pre-
mier

mier auquel il s'adressera, le lui enseignera. En achevant ces paroles elle se leva, & après avoir pris congé, elle se retira & poursuivit son chemin.

La princesse Parizade avoit l'esprit si fort occupé à retenir les enseignes que la devote Musulmane venoit de lui donner de l'oiseau qui parloit, l'arbre qui chantoit, & l'eau jaune, qu'elle ne s'aperçut qu'elle étoit partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclaircissement. Il lui sembloit en éfet, que ce qu'elle venoit d'entendre de sa bouche, n'étoit pas suffisant pour ne pas s'exposer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir; mais elle fit un éfort sur sa mémoire, pour se rapeller tout ce qu'elle avoit entendu & n'en rien oublier.

218 *Les mille & une Nuits,*

Quand elle crut que rien ne lui étoit échappé, elle se fit un grand plaisir de penser à la satisfaction qu'elle auroit si elle pouvoit venir à bout de posséder des choses si merveilleuses; mais la difficulté qu'elle y trouvoit, & la crainte de ne pas y réussir la plongeoient dans une grande inquiétude.

La princesse Parizade étoit absorbée dans ces pensées, quand les princesses ses frères arrivèrent de la chasse: ils entrèrent dans le salon, & au lieu de la trouver le visage ouvert & l'esprit gai, selon sa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-même, & comme affligée, sans lever la tête pour marquer au moins qu'elle s'apercevoit de leur présence.

Le Prince Bahman prit la parole: ma sœur, dit-il; où sont la joie & la gayeté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent? êtes vous incommodée?

vous

vous est il arrivé quelque malheur ? vous a-t-on donné quelque sujet de chagrin ? aprenez le nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, & que nous y aportions le remède, ou que nous vous vengions, si quelqu'un a eu la temerité d'ofenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû.

La princesse Parizade demeura quelque tems sans rien répondre, & dans la même situation : elle leva les yeux enfin en regardant les princes ses frères, & les baissa presque aussi-tôt, après leur avoir dit que ce n'étoit rien.

Ma sœur, reprit le prince Bahman ; vous nous dissimulez la vérité, il faut bien que ce soit quelque chose, & même quelque chose de grave. Il n'est pas possible que pendant le peu de tems que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand &

aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous soit arrivé pour rien. Vous voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quite pour une réponse qui ne nous satisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié & à l'union ferme & constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui dès notre plus tendre jeunesse.

La princesse qui étoit bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas les laisser dans cette pensée : quand je vous ai dit, reprit elle ; que ce qui me faisoit de la peine n'étoit rien : je l'ai dit par rapport à vous, & non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelque importance. Et puisque vous me pressez par le droit de nôtre amitié & de nôtre union, qui me sont si chères,

je

je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, & je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maison que feu notre père nous a fait bâtir, étoit complète en toute manière, & que rien n'y manquait. Aujourd'hui cependant, j'ai appris qu'il y manque trois choses qui la mettroient hors de comparaison d'avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses sont l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune de couleur d'or. Après leur avoir expliqué en quoi consistoit l'excellence de ces choses : c'est une devote Musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, & qui m'a enseigné le lieu où elles sont, & le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence, pour faire que nôtre maison soit accomplie ;

plie ; & qu'elle peut toujours passer pour une très belle maison indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, & ainsi que nous pouvons nous en passer. Vous en penserez ce qu'il vous plaira ; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner qu'en mon particulier je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, & que je ne serai pas contente que je ne les y voye placées. Ainsi que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, & de voir qui je pourrois envoyer à cette conquête.

Ma sœur, repartit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qui ne nous intéresse également. Non seulement votre empressement pour la conquête des choses que vous dites, suffit pour nous obliger d'y prendre le même intérêt, mais indépendamment
de

de ee qui vous regarde, nous nous y sentons portés de nôtre propre mouvement & pour nôtre satisfaction particulière ; car je suis bien persuadé que mon frère n'est pas d'un autre sentiment que moi : & nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête , comme vous l'apellez. L'importance & la singularité dont il s'agit meritent bien ce nom. Je me charge de le faire ; dites-moi seulement le chemin que je dois tenir & le lieu ; je ne différeraï pas le voyage plus long-tems que jusqu'à demain.

Mon frère , reprit le prince Perviz ; il ne convient pas que vous vous absentiez de la maison pour un si long-tems, vous qui en êtes le chef & l'apui : & je prie ma soeur de se joindre avec moi, pour vous obliger d'abandonner vôtre dessein, & de trouver bon que je fasse le voyage. Je ne m'en

acquitterai pas moins bien que vous, & la chose fera plus dans l'ordre. Mon frère, repartit le prince Bahman; je suis bien persuadé de votre bonne volonté, & que vous ne vous acquitteriez pas moins bien du voyage que moi; mais c'est une chose résolûe, je le veux faire, & je le ferai. Vous resterez avec nôtre sœur, qu'il n'est pas besoin que je vous recommande. Il passa le reste de la journée à pourvoir aux préparatifs du voyage, & à se faire bien instruire par la princesse des enseignes que la devote lui avoit donnée, pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain de grand matin le prince Bahman monta à cheval, & le prince Perviz & la princesse Parizade qui avoient voulu le voir partir, l'embrassèrent & lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la prin-

princesse se souvint d'une chose qui ne lui étoit pas venue dans l'esprit : à propos mon frère, dit-elle ; je ne songeois pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages. Qui sçait si je vous reverrai jamais ? mettez pied à terre , je vous en conjure , & laissez là le voyage. J'aime mieux me priver de la vue & de la possession de l'oiseau qui parle , de l'arbre qui chante , & de l'eau jaune, que de courir le risque de vous perdre pour jamais.

Ma sœur, reprit le prince Bahman , en souriant de la frayeur foudaine de la princesse Parizade ; la résolution en est prise, & quand cela ne seroit pas , je la prendrois encore , & vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il est vrai que je puis être du nombre ; mais aussi je puis être des heureux , qui sont

en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens sont incertains, & que je puis succomber dans mon entreprise; tout ce que je puis faire c'est de vous laisser le couteau que voici.

Alors le prince Bahman tira un couteau, & en le présentant dans la gaine à la princesse; prenez, dit-il, & donnez vous de tems en tems la peine de tirer le couteau de sa gaine: tant que vous le verrez net, comme vous le voyez, ce sera une marque que je serai vivant. Mais si vous voyez qu'il en degoute du sang, croyez que je ne serai plus en vie, & accompagnez ma mort de vos prières.

La princesse Parizade ne put obtenir autre chose du prince Bahman; ce prince lui dit adieu à elle & au prince Perviz pour la dernière fois, & il partit bien monté, bien armé & bien équipé. Il
se

se mit dans le chemin, & sans s'en écarter, ni à droit ni à gauche, il continua en traversant la Perse: & le vingtième jour de sa marche il aperçut sur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel étoit assis sous un arbre, à quelque distance d'une chaumière, qui lui servoit de retraite contre les injures du tems.

Les sourcils de ce vieillard étoient blancs comme la neige de même que les cheveux: la moustache lui couvroit les narines avec la bouche, & la barbe avec les cheveux lui tomboient presque jusqu'aux pieds. Il avoit les ongles des mains & des pieds d'une longueur excessive, avec une espèce de chapeau plat & fort large, qui lui couvroit la tête en forme de parasol; & pour tout habit une natte dans laquelle il étoit envelopé.

Ce bon vieillard étoit un Der-

viche, qui s'étoit retiré du monde il y avoit de longues années, & s'étoit negligé pour s'atacher à Dieu uniquement; de manière qu'à la fin il étoit fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman qui depuis le matin avoit été attentif à observer s'il rencontreroit quelqu'un, dont il put s'informer du lieu où son dessein étoit de se rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du Derviche comme le premier qu'il rencontroit, & mit pied à terre pour se conformer à ce que la devote avoit marqué à la princesse Parizade. En tenant son cheval par la bride, il s'avança jusqu'au Derviche, & en le saluant: bon père, dit-il; Dieu prolonge vos jours, & vous acorde l'accomplissement de vos désirs.

Le Derviche répondit au salut du prince, mais si peu intelligiblement, qu'il n'en comprit pas

un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venoit de ce que la moustache couvroit la bouche du Derviche, & qu'il ne vouloit pas passer outre sans prendre de lui l'instruction dont il avoit besoin; il prit des ciseaux dont il s'étoit muni, & après avoir ataché son cheval à une branche de l'arbre, il lui dit: bon Derviche, j'ay à vous parler; mais vôtre moustache empêche que je ne vous entende. Vous voudrez bien, & je vous prie de me laisser faire, que je vous l'acommode avec vos sourcils, qui vous défigurent & qui vous font ressembler plutôt à un ours qu'à un homme.

Le Derviche ne s'oposa pas au dessein du prince: il le laissa faire, & comme le prince, quand il eut achevé, eut vû que le Derviche avoit le teint frais, & qu'il paroissoit beaucoup moins âgé qu'

il ne l'étoit en éfet; il lui dit: bon Derviche, si j'avois un miroir, je vous ferois voir combien vous êtes rajeuni: vous êtes presentement un homme, & auparavant personne n'eut pu distinguer ce que vous étiez.

Les caresses du prince Bahman lui attirèrent de la part du Derviche un souris avec un compliment: Seigneur, dit-il, qui que vous soyez, je vous suis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre: je suis prêt de vous en marquer ma reconnoissance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pied à terre que quelque besoin ne vous y ait obligé: dites moi ce que c'est, je tâcherai de vous contenter si je le puis.

Bon Derviche, reprit le prince Bahman; je viens de loin, & je cherche l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jeune: j'esçai
que

que ces trois choses sont quelque part ici aux environs ; mais j'ignore l'endroit où elles sont précisément. Si vous le sçavez, je vous conjure de m'enseigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre, & que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ay entrepris.

Le prince, à mesure qu'il tenoit ce discours, remarqua que le Derviche changeoit de visage, qu'il baïssoit les yeux, & qu'il prit un grand sérieux ; jusques là, qu'au lieu de repondre il demeura dans le silence. Cela l'obligea de reprendre la parole : bon père, poursuivit il, il me semble que vous m'avez entendu : dites-moi si vous sçavez ce que je vous demande, ou si vous ne le sçavez pas, afin que je ne perde pas de tems, & que je m'en informe ailleurs.

Le Derviche rompit enfin son

silence: Seigneur, dit-il au prince Bahman; le chemin que vous me demandez m'est connu; mais l'amitié que j'ay conçûe pour vous dès que je vous ai vû, & qui est devenûe plus forte par le service que vous m'avez rendu, me tient encore en suspens, sçavoir si je dois vous acorder la satisfaction que vous souhaitez. Quel motif peut vous empêcher, reprit le prince; & quelle difficulté trouvez vous à me la donner? je vous le dirai, repartit le Derviche; c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs en grand nombre, qui n'avoient ni moins de hardiesse, ni moins de courage que vous en pouvez avoir, ont passé par ici, & m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils

n'ont

n'ont pas voulu me croire. Je leur ai enseigné le chemin malgré moi, en me rendant à leurs instances ; & je puis vous assurer qu'ils y ont tous échoué , & que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie , & que vous vouliez suivre mon conseil, vous n'irez pas plus loin, & vous retournerez chez vous.

Le prince Bahman persista dans sa résolution: je veux croire, dit-il au Derviche , que vôtre conseil est sincère , & je vous suis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez. Mais quelque danger que soit celui dont vous me parlez, rien n'est capable de me faire changer de dessein. Quiconque m'ataquera, j'ai de bonnes armes, & il ne sera ni plus vaillant , ni plus brave que moi. Et si ceux qui vous ataqueroient, remontra le Derviche , ne se font pas voir , (car ils sont plusieurs,) comment
vous

vous défendrez vous contre des gens qui sont invisibles ? Il n'importe, répartit le Prince ; quoique vous puissiez dire, vous ne me persuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puisque vous sçavez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enseigner, & de ne me pas refuser cette grace.

Quand le Derviche vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du prince Bahman, & qu'il étoit opiniâtre dans la résolution de continuer son voyage nonobstant les avis salutaires qu'il lui donnoit, il mit la main dans un sac qu'il avoit près de lui, & il en tira une boule qu'il lui presenta : puis-que je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutez & que vous profitez de mes conseils, prenez cette boule, & quand vous serez à cheval, jetez la devant vous, & suivez la jusqu'au
ped

pied d'une montagne où elle s'arrêtera. Quand elle sera arrêtée vous mettrez pied à terre, & vous laisserez votre cheval la bride sur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant la montagne vous verrez à droit & à gauche une grande quantité de grosses pierres noires, & vous entendrez une confusion de voix de tous les côtés, qui vous diront mille injures pour vous décourager, & pour faire en sorte que vous ne montiez pas jusqu'au haut. Mais gardez vous bien de vous éfrayer, & sur toute chose de tourner la tête pour regarder derrière vous : en un instant vous seriez changé en une pierre noire, semblable à celles que vous verrez ; lesquelles sont autant de seigneurs comme vous, qui n'ont pas réussi dans leur entreprise, comme je vous le disois. Si vous évitez

tez le grand danger que je ne vous dépeins que légèrement, & que vous foyez assez intrepide & assez heureux pour arriver au haut de la montagne, vous y trouverez une cage, & dans la cage, l'oiseau que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où font l'arbre qui chante & l'eau jaune; & il vous l'enseignera. Je n'ai rien à vous dire davantage: voilà ce que vous avez à observer, voilà ce que vous avez à éviter; mais si vous vouliez me croire, vous suivriez le conseil que je vous ai donné, & vous ne vous exposeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reste du tems à y penser, considerez que cette perte irréparable est attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance comme vous pouvez le comprendre.

Pour ce qui est du conseil que
vous

vous venez de me repeter, & dont je ne laisse pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman après avoir reçu la boule, je ne puis le suivre; mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, & j'espère que bien-tôt vous me verrez revenir, & vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. En achevant ces paroles, auxquelles le Derviche ne répondit autre chose sinon qu'il le reverroit avec joie, & qu'il souhaitoit que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du Derviche par une profonde inclination de tête, & jetta la boule devant lui.

La Boule roula, & continua de rouler, presque de la même vitesse que le prince Bahman lui avoit imprimée en la jettant; ce qui fit qu'il fut obligé d'acommoder la cour-

238 *Les mille & une Nuit*,
course de son cheval à la même
vitesse pour la suivre, afin de ne
la pas perdre de vue. Il la suivit,
& quand elle fut au pied de la
montagne que le Derviche avoit
dit, elle s'arrêta. Alors il descen-
dit de cheval, & le cheval ne bran-
la pas de la place, quand même il
lui eut mis la bride sur le cou. A-
près qu'il eut reconnu la monta-
gne des yeux, & qu'il eut remar-
qué les pierres noires, il commen-
ça à monter; & il n'eut pas fait
quatre pas, que les voix dont le
Derviche lui avoit parlé, se firent
entendre sans qu'il vit personne:
les unes disoient, où va cet étour-
di? où va-t-il? que veut-il? ne le
laissez pas passer! D'autres, arrê-
tez le, prenez le, tuez le: d'au-
tres crioient d'une voix de ton-
nerre, au voleur, à l'affassin, au
meurtre. D'autres au contraire
crioient d'un ton railleur: non,
ne lui faites pas du mal: laissez pas-
ser

fer le beau mignon ; vraiment c'est pour lui qu'on garde la cage & l'oiseau.

Nonobstant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque tems avec constance & avec fermeté en s'animant lui-même : mais les voix redoublèrent avec un tintamarre si grand & si près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le saisit. Les pieds & les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela, & bien-tôt comme il se fut aperçu que les forces commencèrent à lui manquer, il oublia l'avis du Derviche : il se tourna pour se sauver en descendant, & dans le moment il fut changé en une pierre noire : métamorphose qui étoit arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entreprise, & la même chose arriva à son cheval.

Depuis le départ du prince
Bah-

Bahman pour son voyage, la princesse Parizade, qui avoit attaché à sa ceinture le couteau avec la gaine qu'il lui avoit laissé pour être informée s'il étoit mort ou vivant, n'avoit pas manqué de le tirer & de le consulter même plusieurs fois chaque jour. De cette façon elle avoit eu la consolation d'apprendre qu'il étoit en parfaite santé, & de s'entretenir souvent de lui avec le prince Perviz, qui la prevenoit quelquefois en lui demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin que le prince Bahman venoit d'être métamorphosé en pierre, comme le prince & la princesse s'entrenoient de lui sur le soir selon leur coutume : ma sœur, dit le prince Perviz ; tirez le couteau je vous prie, & prenons de ses nouvelles. La princesse le tira, & en le regardant ils virent couler le sang de l'extrémité. La princesse saisie d'horreur

reur & de douleur jetta le couteau. Ah ! mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu, & perdu par ma faute ; & je ne vous reverrai jamais ! que je suis malheureuse ! pourquoi vous ai-je parlé d'oiseau qui parle, d'arbre qui chante, & d'eau jaune ; Ou plutôt que m'importoit il de sçavoir si la devote trouvoit cette maison belle ou laide, accomplie, ou non accomplie ! Plut à Dieu que jamais elle ne se fut avisée de s'y adresser ! hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle ; devois-tu reconnoître ainsi la réception que je t'ai faite ? pourquoi m'as-tu parlé d'un oiseau, d'un arbre, & d'une eau, qui tous imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère si chère, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement ?

Le prince Perviz ne fut pas
Tome XII. L. moins

moins affligé de la mort du prince Bahman que la princesse Parizade, mais sans perdre le tems en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur, qu'elle désiroit toujours passionnement d'avoir en son pouvoir l'oiseau qui parloit avec l'arbre qui chantoit, & l'eau jaune, il l'interrompit : ma sœur, dit il, nous regréterions en vain notre frère Bahman : nos plaintes & notre douleur ne lui rendroient pas la vie C'est la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre & l'adorer dans ses decrets, sans vouloir les penetrer. Pourquoi voulez vous douter presentement des paroles de la devote Musulmane, après les avoir tenûes si fermement pour certaines & pour vraies : croyez vous qu'elle vous eut parlé de ces trois choses si elles n'existeroient pas, & qu'elle les eut inven-
tées

tées exprès pour vous tromper ; vous qui bien loin de lui en avoir donné sujet, l'avez si bien reçue & acueillie avec tant d'honnêteté & de bonté ? Croyons plutôt que la mort de nôtre frère vient de sa faute ou par quelque accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi ma sœur, que sa mort ne nous empêche pas de poursuivre nôtre recherche ; je m'étois offert de faire le voyage à sa place ; je suis dans la même disposition, & comme son exemple ne me fait pas changer de sentiment, dès demain je l'entreprendrai.

La Princesse fit tout ce qu'elle put pour dissuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'exposer au danger, au lieu d'un frère d'en perdre deux ; mais il demeura inébranlable nonobstant les remontrances qu'elle lui fit ; & avant qu'il partit, afin qu'elle

244 *Les mille & une Nuit*,
put être informée du succès du voyage qu'il entreprenoit, comme elle l'avoit été de celui du prince Bahman par le moyen du couteau qu'il lui avoit laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains pour le même usage. En le lui présentant, ma sœur dit-il, lorsque vous direz ce chapelet à mon intention pendant mon absence, & qu'il arrive en le disant que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir, ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étoient collés; ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que nôtre frère. Mais esperons que cela n'arrivera pas, & que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous atendons vous & moi.

Le prince Perviz partit, & le vingtième jour de son voyage il rencontra le même Derviche à
l'en-

l'endroit où le prince Bahman l'avoit trouvé. Il s'aprocha de lui, & après l'avoit salué, il le pria s'il le sçavoit, de lui enseigner le lieu où étoit l'oiseau qui parloit, l'arbre qui chantoit, & l'eau jaune. Le Derviche lui fit les mêmes difficultés & les mêmes remontrances qu'il avoit faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avoit très-peu de tems qu'un jeune cavalier, dont il lui voyoit beaucoup de ressemblance, lui avoit demandé le même chemin : que vaincu par ses instances pressantes & par son importunité, il le lui avoit enseigné, il lui avoit donné de quoi lui servir de guide, & prescrit ce qu'il devoit observer pour réussir ; mais qu'il ne l'avoit pas vû revenir, d'où il n'y avoit pas à douter qu'il n'eut eu le même sort que ceux qui l'avoient précédé.

Bon Derviche, reprit le prin-

ce Perviz, je sçai qui est celui dont vous parlez : c'étoit mon frère aîné, & je suis informé avec certitude qu'il est mort ; mais de quelle mort, c'est ce que j'ignore. Je puis vous le dire, repartit le Derviche, il a été changé en pierre noire comme ceux de qui je viens de parler ; & vous devez vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avois donné, au cas que vous persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois.

Derviche, insista le prince Perviz, je ne puis assez vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conservation de ma vie tout inconnu que je vous suis, & sans que j'aye rien fait pour mériter votre bienveillance : mais j'ay à vous dire, qu'a-

qu'avant que je pris mon parti, j'y ai bien songé, & que je ne puis l'abandonner. Ainsi, je vous supplie de me faire la même grace que vous avez fait à mon frère. Peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes enseignemens que j'atens de vous. Puisque je ne puis réussir, dit le Derviche, à vous persuader de vous relâcher de ce que vous avez résolu, si mon grand âge ne m'en empêchoit & que je pusse me soutenir, je me leverois pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous servir de guide.

Sans donner au Derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre, & comme il se fut avancé jusqu'au Derviche, le Derviche qui venoit de tirer la boule de son sac, où il y en avoit un bon nombre d'autres, la lui donna : & lui dit l'usage qu'il en devoit faire comme ci-devant

248 *Les mille & une Nuit*,
au prince Bahman, & après l'a-
voir bien averti de ne pas s'éfra-
yer des voix qu'il entendroit sans
voir personne, quelques mena-
çantes qu'elles fussent; mais de
ne pas laisser de monter jusqu'à
ce qu'il eut aperçu la cage & l'oi-
seau, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le
Derviche, & quand il fut remon-
té à cheval, il jetta la boule de-
vant le cheval, & en piquant des
deux en même tems, il la suivit.
Il arriva enfin au bas de la monta-
gne, & quand il eut vû que la bou-
le s'étoit arrêtée, il mit pied à
terre. Avant qu'il fit le premier
pas pour monter, il demeura un
moment dans la même place, en
rapellant dans sa memoire les avis
que le Derviche lui avoit donné.
Il s'encouragea, & il monta bien
résolu d'arriver jusqu'au haut de
la montagne. Avancé de cinq ou
six pas il entendit derrière lui une
voix

voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappelloit & l'insultoit, en criant: attends temeraire, que je te punisse de ton audace.

A cet outrage le prince Perviz oublia tous les avis du Derviche: il mit la main sur le sabre, il le tira, & il se tourna pour se vanger; mais à peine eut il le tems de voir que personne ne le suivoit, qu'il fut changé en une pierre noire, lui & son cheval.

Depuis que le prince Perviz étoit parti, la princesse Parizade n'avoit pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avoit reçu de sa main le jour qu'il étoit parti, & quand elle n'avoit autre chose à faire, de le dire en faisant passer les grains par ses doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avoit pas même quité la nuit tout ce temps-là: chaque soir en se couchant elle se l'étoit passé

autour du col, & le matin en s'éveillant elle y avoit porté la main pour éprouver si les grains venoient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, & au moment que le prince Pervizeut la même destinée que le prince Bahman d'être changé en pierre noire, comme elle tenoit le chapelet à son ordinaire, & qu'elle le disoit, tout à coup elle sentit que les grains n'obéissoient plus au mouvement qu'elle leur donnoit, & elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince son frère. Comme elle avoit déjà pris sa résolution sur le parti qu'elle prendroit au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps en donnant des marques extérieures de sa douleur. Elle se fit un effort pour la retenir toute en elle-même, & dès le lendemain après s'être déguisée, armée & équipée en homme, & qu'el-

qu'elle eut marqué à ses gens qu'elle reviendrait dans peu de jours, elle monta à cheval & partit, en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avoient tenu.

La princesse Parizade qui étoit acoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auroient pu faire. Comme elle avoit fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le Derviche dans la vingtième journée de marche comme eux. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, & en tenant son cheval par la bride elle alla s'asseoir près de lui, & après qu'elle l'eut salué, elle lui dit: bon Derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, & me faire la grace de me dire si vous n'avez pas entendu

252 *Les mille & une Nuit,*

dire que quelque part aux environs il y a dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune.

Le Derviche répondit, madame, puisque votre voix me fait connoître quel est votre sexe nonobstant votre déguisement en homme, & que c'est ainsi que je dois vous appeler, je vous remercie de votre compliment, & je reçois avec un très-grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connoissance du lieu où se trouvent les choses dont vous me parlez; mais à quel dessein me faites-vous cette demande ?

Bon Derviche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantageux que je brûle d'envie de les posséder. Madame, repartit le Derviche, on vous a dit la vérité: ces choses sont encore plus surprenantes & plus singulières qu'on ne vous les a re-
pre-

présentées ; mais on vous a caché les difficultés qu'il faut surmonter pour parvenir à en jouir. Vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si pénible & si dangereuse, si l'on vous en avoit bien informé. Croyez-moi, ne passez pas plus avant, retournez sur vos pas, & ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte.

Bon père, repliqua la Princesse ; je viens de loin, & il me fâcherait fort de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés & du danger de perdre la vie ; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés, & en quoi consistent ces dangers : c'est ce que je desirerois de sçavoir, pour me consulter & voir si je pourrois prendre confiance sur ma résolution, sur mon courage & sur mes forces, ou ne la pas prendre.

Alors le Derviche repeta à la

254 *Les mille & une Nuit,*
princesse Parizade le même discours qu'il avoit tenu aux princes Bahman & Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne où étoit l'oiseau dans sa cage, dont il falloit se rendre maître; après quoi l'oiseau donneroit connoissance de l'arbre & de l'eau jaune: le bruit & le tintamarre des voix menaçantes & éfroyables qu'on entendoit de tous les côtés sans voir personne, & enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul étoit capable de donner de l'éfroi à elle & à tout autre, quand elle sçauroit que ces pierres étoient autant de braves cavaliers qui avoient été ainsi metamorphosés pour avoir manqué à observer la principale condition pour réussir dans cette entreprise, qui étoit de ne pas se tourner pour regarder derrière soi, qu'au paravant on ne se fut saisi de la cage.

Quand

Quand le Derviche eut achevé : à ce que je comprends par votre discours , reprit la princesse , la grande difficulté pour réussir dans cette affaire , est premièrement de monter jusqu'à la cage sans s'éfrayer du tintamarre des voix qu'on entend sans voir personne : & en second lieu de ne pas regarder derrière soi. Pour ce qui est de cette dernière condition , j'espère que je serai assez maîtresse de moi-même pour la bien observer. Quant à la première , j'avoue que ces voix telles que vous me les représentez , sont capables d'épouvanter les plus assurés. Mais comme dans toutes les entreprises de grande conséquence & perilleuses il n'est pas défendu d'user d'adresse , je vous demande si l'on pourroit s'en servir dans celle-ci qui m'est d'une si grande importance. Et de quelle adresse voudriez vous user ? demanda le

Der-

Derviche: il me semble répondit la princesse, qu'en me bouchant les oreilles de coton, si fortes & si éfroyables que les voix puissent être, elles en seroient frapées avec beaucoup moins d'impres- sion; comme aussi elles feroient moins d'éfet sur mon imagina- tion: mon esprit demeureroit dans la liberté de ne se pas trou- bler jusqu'à perdre l'usage de la raison.

Madame, reprit le Derviche, de tous ceux qui jusqu'à present se sont adressé à moi, pour s'in- former du chemin que vous de- mandez, je ne sçai si quelqu'un s'est servi de l'adresse dont vous me parlez. Ce que je sçai, c'est que pas un ne me l'a proposée, & que tous y sont peris. Si vous persistez dans vôtre dessein, vous pouvez en faire l'épreuve; à la bonne heure si elle vous réussit, mais je ne vous conseillerois pas
de

de vous y exposer.

Bon père, repartit la princesse, je ne persiste dans mon dessein, que parce que mon cœur me dit que l'adresse me réussira, & je suis résolûe de m'en servir. Ainsi, il ne me reste plus que d'apprendre de vous quel chemin je dois prendre : c'est la grace que je vous conjure de ne me pas refuser. Le Derviche l'exhorta pour la dernière fois à se bien consulter ; & comme il vit qu'elle étoit inébranlable dans sa résolution, il tira une boule, & en la lui présentant : prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, & quand vous l'aurez jettée devant vous, suivez la par tous les detours que vous lui verrez faire en roulant jusqu'à la montagne, où ce que vous cherchez se trouve : quand elle sera arrêtée, arrêtez vous aussi, mettez pied à terre & montez. Allez vous sçavez le reste, n'oubliez pas

258 *Les mille & une Nuit,*
pas d'en profiter.

La princesse Parizade après avoir remercié le Derviche & pris congé de lui, remonta à cheval : elle jetta la boule en devant, & elle la suivit par le chemin qu'elle prit en roulant, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princesse mit pied à terre, se boucha les oreilles de coton, & après qu'elle eut bien considéré le chemin qu'elle avoit à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrepidité. Elle entendit les voix, & elle s'aperçut d'abord que le coton lui étoit d'un grand secours. Plus elle avançoit, plus les voix devenoient fortes & se multiplioient ; mais non pas à lui faire une impression capable de la troubler. Elle entendit plusieurs fortes d'injures & de railleries piquantes
par

par rapport à son sexe, qu'elle méprisa, & dont elle ne fit que rire : je ne m'offense ni de vos injures, ni de vos railleries, disoit-elle en elle-même ; dites encore pire, je m'en moque, & vous ne m'empêchez pas de continuer mon chemin. Elle monta enfin si haut qu'elle commença d'apercevoir la cage & l'oiseau, lequel de complot avec les voix tâchoit de l'intimider, en lui criant d'une voix tonnante nonobstant la petitesse de son corps : folle retire toi, n'approche pas.

La princesse animée davantage par cet objet doubla le pas, quand elle se vit si près de la fin de sa carrière ; elle gagna le haut de la montagne où le terrain étoit égal, & en courant droit à la cage, elle mit la main dessus en disant à l'oiseau : oiseau, je te tiens malgré toi, & tu ne m'échapperas pas.

Pendant que Parizade ôtoit le

coton qui lui bouchoit les oreilles : brave dame , lui dit l'oiseau , ne me veuilles pas de mal de ce que je me suis joint à ceux qui faisoient leurs efforts pour la conservation de ma liberté. Quoiqu'enfermé dans une cage , je ne laissois pas d'être content de mon sort ; mais destiné à devenir esclave , j'aime mieux vous avoir pour maîtresse , vous qui m'avez acquis si courageusement & si dignement , que toute autre personne du monde : & dès-à-présent je vous jure une fidélité inviolable avec une soumission entière à tous vos commandemens. Je sçai qui vous êtes , & je vous apprendrai que vous ne vous connoissez pas vous même pour ce que vous êtes ; mais un jour viendra que je vous rendrai un service , dont j'espère que vous m'aurez quelque obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma
fin-

sincérité, faites moi connoître ce que vous souhaitez ; je suis prêt de vous obéir.

La princesse pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venoit de faire lui coutoit la mort de deux frères chers tendrement, & à elle même tant de fatigue & un danger, dont elle connoissoit la grandeur après en être sortie, beaucoup mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobstant ce que le Derviche lui en avoit représenté, dit à l'oiseau après qu'il eut cessé de parler : oiseau, c'étoit bien mon intention de te marquer que je souhaite plusieurs choses qui me sont de la dernière importance : je suis ravi que tu m'ayes prevenûe par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une eau jaune dont la propriété est merveilleuse, je te demande

de avant toute chose de m'enseigner où elle est. L'oiseau lui enseigna l'endroit qui n'étoit pas beaucoup éloigné. Elle y alla, & elle en emplit un petit flacon d'argent qu'elle avoit apporté avec elle. Elle revint à l'oiseau, & elle lui dit : oiseau, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'arbre qui chante; dis moi où il est. L'oiseau lui dit, tournez vous, & vous verrez derrière vous un bois, où vous trouverez cet arbre : le bois n'étoit pas éloigné, la princesse alla jusques là, & entre plusieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit, lui fit connoître celui qu'elle cherchoit; mais il étoit fort gros & fort haut. Elle revint, & elle dit à l'oiseau : oiseau, j'ai trouvé l'arbre qui chante; mais je ne puis ni le déraciner, ni l'emporter. Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'oiseau : il suffit que vous en prennez la

moin-

moindre branche , & que vous l'emportiez pour la planter dans vôtre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle sera dans terre , & en peu de tems vous la verrez devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir.

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la devote Musulmane lui avoit fait concevoir un désir si ardent , elle dit encore à l'oiseau : oiseau , tout ce que tu viens de faire pour moi n'est pas suffisant. Tu es cause de la mort de mes deux frères , qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vûes en montant ; je pretens les ramener avec moi.

Il parut que l'oiseau eut bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article : en éfet , il en fit difficulté. Oiseau , persista la princesse , souvien-toi que tu viens de me dire que tu es mon
écla-

264 *Les mille & une Nuit*,
ésclave, que tu l'es en éfet, & que
ta vie est a ma disposition. Je ne
puis, reprit l'oiseau, contester
cette verité; mais quoique ce que
vous me demandez soit d'une
plus grande difficulté que les au-
tres, je ne laisserai pas néanmoins
d'y satisfaire. Jetez les yeux ici
à l'entour, ajouta-t-il, & voyez
si vous n'y verrez pas une cru-
che; je l'aperçois, dit la princes-
se; prenez-la dit-il: & en descen-
dant de la montagne, versez un
peu de l'eau dont elle est pleine
sur chaque pierre noire, ce fera
le moyen de retrouver vos deux
frères.

La princesse Parizade prit la
cruche, & en emportant avec soi
la cage avec l'oiseau, le flacon &
la branche, à mesure qu'elle de-
scendoit, elle verfoit de l'eau de
la cruche sur chaque pierre noire
qu'elle rencontroit, & chacune
se changeoit en homme. Et com-
me

me elle n'en ômit aucune, tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman & Perviz, qui la reconnurent aussi, & qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même, & en leur témoignant son étonnement : mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici ? Comme ils eurent répondu qu'ils venoient de dormir. Oui ; reprit-elle, mais sans moi votre sommeil dureroit encore, & il eut peut-être duré jusqu'au jour du jugement. Ne vous souvient il pas que vous étiez venus chercher l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune ? & d'avoir vû en arrivant les pierres noires, dont cet endroit étoit parfemé ? regardez & voyez s'il en reste une seule. Les seigneurs qui nous environnent, & vous, vous étiez ces pier-

286 *Les mille & une Nuits,*
res de même que vos chevaux qui
vous attendent, comme vous le
pouvez voir. Et si vous desirez de
sçavoir comment cette merveil-
le s'est faite : c'est, continua-t-
elle, en leur montrant la cruche
dont elle n'avoit plus besoin &
qu'elle avoit déjà posée au pied
de la montagne, par la vertu de l'
eau dont cette cruche étoit plei-
ne, & que j'ai versée sur chaque
pierre. Comme après avoir ren-
du mon esclave l'oiseau qui par-
le, que voici dans cette cage, &
avoir trouvé par son moyen l'ar-
bre qui chante dont je tiens une
branche, & l'eau jaune dont ce
flacon est plein, je ne voulois pas
retourner sans vous ramener a-
vec moi ; je l'ai contraint par le
pouvoir que j'ai acquis sur lui de
m'en donner le moyen, & il m'a
enseigné où étoit cette cruche,
& l'usage que j'en devois faire.

Les princes Bahman & Perviz

con-

connurent par ce discours l'obligation qu'ils avoient à la princesse leur sœur, & les seigneurs qui s'étoient tous assemblés autour d'eux & qui avoient entendu le même discours, les imitèrent en lui marquant que bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venoit de faire & à la quelle ils avoient aspiré; ils ne pouvoient mieux lui témoigner leur reconnoissance de la vie qu'elle venoit de leur redonner, qu'en se déclarant ses esclaves, & prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonneroit.

Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères: ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prens

point de part au compliment que vous voulez bien me faire, & je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrâce ; & je me réjouis avec vous du bonheur qui vous en est arrivé à mon occasion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive nous arrêter plus long-tems : remontons à cheval, & retournons chacun aux pais d'où nous sommes venus.

La princesse Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre son cheval qu'elle trouva où elle l'avoit laissé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman qui vouloit la soulager, la pria de lui donner la cage à porter : mon frère, reprit la princesse, l'oiseau est mon esclave, je veux le porter moi-même ;

me ; mais si vous voulez vous charger de la branche de l'arbre qui chante, la voilà. Tenez la cage néanmoins pour me la rendre quand je ferai à cheval. Quand elle fut remontée à cheval, & que le prince Bahman lui eut rendu la cage & l'oiseau ; & vous mon frère Perviz, dit-elle, en se tournant du côté où il étoit : voilà aussi le flacon d'eau jaune que je remets à votre garde si cela ne vous incommode pas ; & le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaisir.

Quand le prince Bahman & le prince Perviz & tous les seigneurs se furent mis à cheval, la princesse Parizade atendoit que quelqu'un d'eux se mit à la tête & commençât la marche : les deux princes voulurent en faire civilité aux seigneurs, & les seigneurs de leur côté vouloient la faire à la princesse. Comme la

princesse vit que pas un des seigneurs ne vouloit le donner cet avantage, & que c'étoit pour lui en laisser l'honneur; elle s'adressa à tous, & elle leur dit: seigneurs, j'atens que vous marchiez: Madame, reprit au nom de tous, un de ceux qui étoient le plus près d'elle; quand nous ignorerions l'honneur qui est dû à votre sexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne soyons prêts de vous rendre, après ce que vous venez de faire pour nous, nonobstant votre modestie. Nous vous supliions de ne nous pas priver plus long-tems du bonheur de vous suivre.

Seigneurs, dit alors la princesse, je ne merite pas l'honneur que vous me faites, & je ne l'accepte que parce que vous le souhaitez. En même tems elle se mit en marche, & les deux princes & les seigneurs la suivirent en troupe sans distinction.

La troupe voulut voir le Derviche en passant, le remercia de son accueil & de ses conseils salutaires qu'ils avoient trouvés sincères; mais il étoit mort, & l'on n'a pu sçavoir si c'étoit de vieillesse, ou parce qu'il n'étoit plus nécessaire pour enseigner le chemin qui conduisoit à la conquête des trois choses dont la princesse Parizade venoit de triompher.

Ainsi la troupe continua son chemin; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les seigneurs qui étoient venus de différens pais, comme nous l'avons dit, après avoir chacun en particulier réitéré à la princesse l'obligation qu'ils lui avoient, prirent congé d'elle & des princes ses frères l'un après l'autre, à mesure qu'ils rencontroient le chemin par où ils étoient venus. La princesse & les princes Bahman & Perviz continuèrent le

272 *Les mille & une Nuit,*
leur jusqu'à ce qu'ils arrivèrent
chez eux.

D'abord la princesse posa la cage dans le salon dont nous avons parlé : & comme le salon étoit du côté du jardin, dès que l'oiseau eut fait entendre son chant, les rossignols, les pinçons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, & une infinité d'autres oiseaux du pais vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui est de la branche, elle la fit planter en sa présence dans un endroit du parterre peu éloigné de la maison : elle prit racine, & en peu de tems elle devint un grand arbre dont les feuilles rendirent bien-tôt la même harmonie & le même concert que l'arbre d'où elle avoit été cueillie. Quand au flacon d'eau jaune, elle fit préparer au milieu du parterre un grand bassin de beau marbre : & quand il fut achevé, elle y versa
tou-

toute l'eau jaune qui étoit contenûe dans le flacon. Aussi-tôt elle commença à foisonner en se gonflant, & quand elle fut venûe à peu près jusqu'aux bords du bassin, elle s'éleva dans le milieu en grosse gerbe jusqu'à la hauteur de vingt pieds, en retombant, & continuant de même, sans que l'eau s'écoulât.

La nouvelle de ces merveilles se répandit dans le voisinage, & comme la porte de la maison, non plus que du jardin n'étoit fermée à personne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours les princes Bahman & Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vie, & comme la chasse étoit leur divertissement ordinaire, ils montèrent à cheval, & ils y allèrent pour la première fois depuis leur

retour , non pas dans leur parc ,
mais à deux ou trois lieues de
leur maison. Comme ils chassoient ,
le Sultan de Perse survint en
chassant au même endroit qu'ils
avoient choisi : dès qu'ils se fu-
rent aperçu qu'il alloit arriver
bien-tôt par un grand nombre de
cavaliers qu'ils virent paroître en
plusieurs endroits , ils prirent le
parti de cesser & de se retirer ,
pour éviter sa rencontre. Mais ce
fut justement par le chemin qu'ils
prirent , qu'ils le rencontrèrent
dans un endroit si étroit , qu'ils ne
pouvoient se détourner , ni recu-
ler sans être vûs. Dans leur sur-
prise ils n'eurent que le tems de
mettre pied à terre , & de se pro-
sterner devant le Sultan , le front
contre terre , sans lever la tête
pour le regarder. Mais le Sultan
qui vit qu'ils étoient bien mon-
tés & habillés aussi proprement
que s'ils eussent été de sa cour ,

eut la curiosité de les voir au visage : ils s'arrêta, & il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent, & ils demeurèrent debout devant leur Sultan avec un air libre & dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste & respectueuse. Le Sultan les considéra quelque tems depuis la tête jusqu'aux pieds sans parler : & après avoir admiré leur bon air & leur bonne mine, il leur demanda qui ils étoient, & où ils demeuroient.

Le prince Bahman prit la parole : Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre Majesté, mort en dernier lieu & nous demeurons dans une maison qu'il fit bâtir peu de tems avant sa mort, afin que nous y demeurassions en attendant que nous fussions en âge de servir vôtre Majesté, & de lui aller demander de l'emploi quand l'occasion se

276 *Les mille & une Nuit* ;
présenteroit.

A ce que je vois , reprit le Sultan , vous aimez la chasse. Sire , repartit le prince Bahman , c'est nôtre exercice le plus ordinaire , qu'aucun des sujets de votre Majesté , qui se destine à porter les armes dans ses armées ne negligé en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. Le Sultan charmé d'une réponse si sage , leur dit : puisque cela est , je serai bien-aîsé de vous voir chasser. Venez , & choisissez telle chasse qu'il vous plaira.

Les princes remontèrent à cheval , suivirent le Sultan , & ils n'avoient pas avancé bien loin , quand ils virent paroître plusieurs bêtes tout à la fois. Le prince Bahman choisit un lion , & le prince Perviz un ours : ils partirent l'un & l'autre en même tems avec une intrepidité dont le Sultan fut surpris. Ils joignirent
leur

leur chasse presqu'aussitôt l'un que l'autre, & ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse, qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, & le prince Perviz l'ours d'outre en outre, & que le Sultan les vit tomber en peu de tems l'un après l'autre. Sans s'arrêter le prince Bahman poursuivit un autre ours, & le prince Perviz un autre lion, & en peu de momens ils les percèrent & les renversèrent sans vie. Ils vouloient continuer; mais le Sultan ne le permit pas: il les fit rapeller, & quand ils furent venus se ranger près de lui: si je vous laissois faire, dit-il; vous auriez bien-tôt détruit toute ma chasse. Ce n'est pas tant ma chasse néanmoins que je veux épargner, que vos personnes dont la vie me sera désormais très-chère, persuadé que vôtre bravoure dans un tems me sera beaucoup plus utile qu'elle

278 *Les mille & une Nuits,*

ne vient de m'être agreable.

Le Sultan Khofrouschah enfin se sentit une inclination pour les deux princes si forte, qu'il les invita à venir le voir & à le suivre sur l'heure. Sire, reprit le prince Bahman; votre Majesté nous fait un honneur que nous ne meritons pas, & nous la supplions de vouloir bien nous en dispenser.

Le Sultan qui ne comprenoit pas quelle raison les princes pouvoient avoir pour ne pas accepter la marque de consideration qu'il leur témoignoit, le leur demanda, & les pressa de l'en éclaircir. Sire, dit le prince Bahman, nous avons une sœur notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande, que nous n'entreprenons, ni ne faisons rien qu'auparavant nous n'ayons pris son avis: de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le notre. Je loue fort

votre union fraternelle, reprit le Sultan : consultez donc votre sœur, & demain en revenant chasser avec moi vous me rendrez réponse.

Les deux princes retournèrent chez eux ; mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non seulement de l'aventure qui leur étoit arrivée de rencontrer le Sultan, & d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui ; mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avoit fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain comme ils se furent rendus auprès du Sultan, au lieu de la chasse : eh bien, leur demanda le Sultan, avez vous parlé à votre sœur ? à-t-elle bien voulu consentir au plaisir que j'attens de vous voir plus particulièrement. Les princes se regardèrent, & la rougeur leur monta au visage : Sire, répondit le prince Bahman, nous supplions votre

Mar

Majesté de nous excuser : ni mon frère, ni moi, nous ne nous en sommes pas souvenus. Souvenez-vous en donc aujourd'hui, reprit le Sultan, & demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponse.

Les princes tombèrent une seconde fois dans le même oubli, & le Sultan ne se scandalisa pas de leur negligence. Au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avoit dans une bourse, en les mettant dans le sein du prince Bahman : ces boules, dit-il avec un souris, empêcheront que vous n'oubliez pas une troisième fois ce que je souhaite que vous fassiez pour l'amour de moi ; le bruit qu'elles feront ce soir en tombant de votre ceinture, vous en fera souvenir, au cas que vous ne vous en soyez pas souvenu auparavant.

La chose arriva comme le Sultan l'avoit prévûe. Sans les trois boules d'or, les princes eussent

encore oublié de parler à la princesse Parizade leur sœur. Elles tombèrent du sein du prince Bahman, comme il eut ôté sa ceinture en se préparant à se mettre au lit. Aussi-tôt il alla trouver le prince Perviz, & ils allèrent ensemble à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore couchée : ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venoient l'importuner à une heure indue ; & ils lui exposèrent le sujet avec toutes les circonstances de leur rencontre avec le Sultan.

La princesse Parizade fut alarmée de cette nouvelle : votre rencontre avec le Sultan, dit-elle, vous est heureuse & honorable, & dans la suite elle peut vous l'être davantage ; mais elle est fâcheuse & bien triste pour moi. C'est à ma considération , je le vois bien , que vous avez résisté à ce que le Sultan souhaitoit : je
vous.

282 *Les mille & une Nuits,*

vous en fuis infiniment obligée, je connois en cela que votre amitié correspond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire, commettre une incivilité envers le Sultan, en lui faisant un refus honnête à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que nous nous sommes jurée : & vous avez bien jugé que si vous aviez commencé à le voir, vous seriez obligés insensiblement à m'abandonner, pour vous donner tout à lui. Mais croyez vous qu'il soit aisé de refuser absolument au Sultan ce qu'il souhaite avec tant d'empressement comme il le paroît ? ce que les Sultans souhaitent sont des volontés auxquelles il est dangereux de résister. Ainsi, quand en suivant mon inclination je vous dissuaderois d'avoir pour lui la complaisance qu'il exige de vous, je ne ferois que vous expo-

ser

ser à son ressentiment & qu'à me rendre malheureuse avec vous. Vous voyez quel est mon sentiment : avant néanmoins de rien conclure consultons l'oiseau qui parle, & voyons ce qu'il nous conseillera. Il est pénétrant & prévoyant, & il nous a promis son secours dans les difficultés qui nous embarrasseroient.

La Princesse Parizade se fit apporter la cage, & après qu'elle eut proposé la difficulté à l'oiseau, en présence des princes : elle lui demanda ce qu'il étoit à propos qu'ils fissent dans cette perplexité. L'oiseau répondit : il faut que les princes vos frères correspondent à la volonté du Sultan, & même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maison.

Mais oiseau, reprit la princesse, nous nous aimons mes frères & moi d'une amitié sans égale : cette amitié ne souffrira-t-elle pas de
dom-

dommage par cette demarche. Point du tout, repartit l'oiseau; elle en deviendra plus forte. De la sorte, repliqua la princesse, le Sultan me verra. L'oiseau lui dit qu'il étoit nécessaire qu'il la vit, & que le tout n'en iroit que mieux.

Le lendemain les princes Bahman & Perviz retournèrent à la chasse, & le Sultan d'aussi loin qu'il se put faire entendre, leur demanda s'ils s'étoient souvenus de parler à leur sœur. Le prince Bahman s'aprocha, & lui dit: Sire, votre Majesté peut disposer de nous, & nous sommes prêts de lui obéir; non seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur; elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déference pour elle dans une chose qui étoit de notre devoir à l'égard de votre Majesté. Mais Sire, elle s'en est rendu
dûc

dûe si digne, que si nous avons peché, nous espérons que vôtre Majesté nous le pardonnera. Que cela ne vous inquiète pas, reprit le Sultan ; bien loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déference & la même attache, pour peu que j'aye de part dans vôtre amitié. Les princes confus de l'excès de bonté du Sultan, ne répondirent que par une profonde inclination, pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevoient.

Le Sultan contre son ordinaire ne chassa pas long-tems ce jour là. Comme il avoit jugé que les princes n'avoient pas moins d'esprit que de valeur & de bravoure, l'impatience de les entretenir avec plus de liberté fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés dans la marche,

che; honneur qui sans parler des principaux courtisans qui l'accompagnoient, donna de la jalousie, même au grand Vizir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le Sultan fut entré dans sa capitale, le peuple dont les rues étoient bordées, n'eurent les yeux attachés que sur les deux princes Bahman & Perviz, en cherchant qui ils pouvoient être, s'ils étoient étrangers ou du royaume. Quoiqu'il en soit, disoient la plupart; plutôt à Dieu que le Sultan nous eut donné deux princes aussi bien fait & d'aussi bonne mine. Il pourroit en avoir à peu près de même âge, si les couches de la Sultane qui en souffre la peine depuis si long-tems, eussent été heureuses.

La première chose que fit le Sultan en arrivant dans son palais, fut de mener les princes dans les
prin-

principaux appartemens dont ils louèrent la beauté, les richesses, les meubles, les ornemens & la simetrie, sans affectation, & en gens qui s'y entendoient. On servit enfin un repas magnifique, & le Sultan les fit mettre à table avec lui : ils voulurent s'en excuser, mais ils obéirent dès que le Sultan leur eut dit que c'étoit sa volonté.

Le Sultan qui avoit infiniment de l'esprit, & qui avoit fait de grands progrès dans les sciences, & particulièrement dans l'histoire, avoit bien prévu que par modestie & par respect les princes ne se donneroient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il la commença, & il y fournit pendant tout le repas; mais sur quelque matière qu'il ait pû les mettre, ils y satisfirent avec tant de connoissance, d'esprit, de ju-
ge-

gement & de discernement, qu'il en fut dans l'admiration. Quand ils seroient mes enfans, disoit-il en lui-même, & qu'avec l'esprit qu'ils ont je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sçauroient pas d'avantage, ni ne seroient plus habiles ni mieux instruits. Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son cabinet, où il s'entretint encore avec eux un très-long-tems. Le Sultan enfin leur dit, jamais je n'eusse cru qu'il y eut à la campagne des jeunes seigneurs de mes sujets si bien élevés, si spirituels & aussi capables: de ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre. Mais en voilà assez, il est tems que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour, & comme aucun n'est plus capable d'en dissi-

per

per les nuages que la musique , vous allez entendre un concert de voix & d'instrumens qui ne sera pas désagréable.

Comme le Sultan eut achevé de parler , les musiciens qui avoient eu l'ordre , entrèrent & répondirent fort bien à l'attente qu'on avoit de leur habilité. Des farceurs excellens succedèrent au concert , & des danseurs & des danseuses terminèrent le divertissement.

Les deux princes qui virent que la fin du jour aprochoit , se prosternèrent aux pieds du Sultan , & lui demandèrent la permission de se retirer , après l'avoir remercié de ses bontés & des honneurs dont il les avoit comblés : & le Sultan en les congediant , leur dit ; je vous laisse aller , mais souvenez vous que je ne vous ai amené à mon palais moi-même , que pour vous en montrer le che-

290 *Les mille Et une Nuit,*
min, afin que vous y veniez de
vous mêmes : vous ferez les bien
venus , & plus souvent vous y
viendrez , plus vous me ferez de
plaisir.

Avant de s'éloigner de la pré-
sence du Sultan , le prince Bah-
man lui dit : Sire , oserions nous
prendre la liberté de supplier vo-
tre Majesté de nous faire la gra-
ce, à nous & à notre sœur, de pas-
ser par notre maison , & de s'y re-
poser quelques momens la pre-
mière fois que le divertissement
de la chasse l'amènera aux envi-
rons. Elle n'est pas digne de vo-
tre présence ; mais des Monar-
ques quelquefois ne dédaignent
pas de se mettre à couvert sous u-
ne chaumière. Le Sultan reprit :
une maison de seigneurs comme
vous l'êtes, ne peut être que bel-
le & digne de vous. Je la verrai
avec un grand plaisir, & même un
plus grand de vous y avoir pour
hôte.

hôtes, vous & votre sœur, qui m'est déjà chère sans l'avoir vüe, par le seul recit de ses belles qualités. Et je ne difererai pas de me donner cette satisfaction plus long-tems, que jusqu'après demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu, où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontré la première fois : trouvez vous y, vous me servirez de guide.

Les princes Bahman & Perviz retournèrent chez eux le même jour, & quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse Parizade l'accueil honorable que le Sultan leur avoit fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avoient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, & qu'il leur en avoit marqué le jour qui seroit celui d'après le jour qui devoit suivre.

Si cela est ainsi, reprit la princesse, il faut donc dès-à-présent

songer à préparer un repas digne de sa Majesté ; & pour cela il est bon que nous consultations l'oiseau qui parle : il nous enseignera peut-être quelque mets , qui sera plus du gout de sa Majesté que d'autres. Comme les princes se furent raportés à ce qu'elle jugeroit à propos , elle consulta l'oiseau en son particulier après qu'ils se furent retirés. Oiseau, dit-elle ; le Sultan nous fera l'honneur de venir voir notre maison , & nous devons le regaler : enseignez nous comment nous pourrons nous en acquiter de manière qu'il en soit content.

Ma bonne maîtresse, reprit l'oiseau : vous avez d'excellens cuisiniers , qu'ils fassent de leur mieux & sur toute chose , qu'ils lui fassent un plat de concombres avec une farce de perles, que vous ferez servir devant le Sultan, préferablement à tout autre mets

mets dès le premier service.

Des concombres avec une farce de perles ! s'écria la princesse Parizade avec étonnement ; oiseau , tu n'y penses pas : c'est un ragout inouï. Le Sultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence ; mais il sera à table pour manger , & non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y employerois tout ce que je puis avoir de perles, elles ne suffiroient pas pour la farce.

Ma maîtresse, repartit l'oiseau : faites ce que je dis, & ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera ; il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, & faites y fouir ; vous en trouverez plus que vous n'en aurez besoin.

Dès le même soir, la princesse Parizade fit avertir un jardinier

de se tenir prêt ; & le lendemain de grand matin elle le prit avec elle, & le menant à l'arbre que l'oiseau lui avoit enseigné, lui commanda de creuser au pied. En creusant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il sentit de la résistance, & bientôt il découvrit un cofret d'or d'environ un pied en quarré, qu'il montra à la princesse. C'est pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle ; continue, & prens garde de ne pas le gâter avec la bêche.

Le jardinier enfin tira le cofret & le mit entre les mains de la princesse. Comme le cofret n'étoit fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princesse l'ouvrit, & elle vit qu'il étoit rempli de perles, toutes d'une grosseur médiocre, mais égales & propres à l'usage qui devoit en être fait. Très contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir

voir refermé le cofret , elle le mit sous son bras , & reprit le chemin de la maison , pendant que le jardinier remettoit la terre du pied de l'arbre au même état qu'au paravant.

Les princes Bahman & Perviz qui avoient vû chacun de son appartement la Princesse leur sœur dans le jardin plus matin qu'elle n'avoit de coutume , s'habillèrent & se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir pour aller au devant d'elle. Ils la rencontrèrent au milieu du jardin , & comme ils avoient aperçu de loin qu'elle portoit quelque chose sous le bras , & qu'en aprochant ils virent que c'étoit un cofret d'or , ils en furent surpris. Ma sœur , lui dit le prince Bahman en l'abordant : vous ne portiez rien quand nous vous avons vûe , suivie d'un jardinier , & nous vous voyons revenir chargés d'un cofret

296 *Les mille & une Nuit,*

fret d'or. Est-ce un trésor que le jardinier a trouvé, & qu'il étoit venu vous annoncer ?

Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire, c'est moi qui ai mené le jardinier où étoit le cofret, qui lui ai montré l'endroit, & qui l'ai fait deterrer. Vous serez plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient.

La princesse ouvrit le cofret, & les princes émerveillés quand ils virent qu'il étoit rempli de perles, peu considérables par leur grosseur à les regarder chacune en particulier ; mais d'un très grand prix par rapport à leur perfection & à leur quantité ; lui demandèrent par quelle aventure elle avoit eu connoissance de ce trésor. Mes frères, répondit-elle ; à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai.

Le

Le prince Perviz reprit ; quelle affaire plus pressante pourrions nous avoir que d'être informés de celle-ci, qui nous intéresse si fort ? nous n'en avons pas d'autre que de venir à votre rencontre.

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux Princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le recit de la consultation qu'elle avoit faite avec l'oiseau comme ils en étoient convenus avec elle, de la demande, de la réponse, & de ce qu'elle lui avoit opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, & enfin du moyen qu'il lui avoit donné d'en avoir, en lui enseignant & indiquant le lieu où elle venoit de trouver le cofret. Les princes & la princesse firent plusieurs raisonnemens pour pénétrer à quel dessein l'oiseau vouloit qu'on préparât un mets de la

298 *Les mille Et une Nuit,*
forte pour le Sultan, jusqu'à faire
trouver les moyens d'y réussir.
Mais enfin après avoir bien dis-
coursu pour & contre sur cette
matière, ils conclurent qu'ils n'y
comprenoient rien, & cependant
qu'il falloit exécuter le conseil de
point en point, & n'y pas man-
quer.

En rentrant dans la maison, la
princesse fit appeler le chef de
cuisine, qui vint la trouver dans
son appartement. Après qu'elle
lui eut ordonné le repas pour re-
galer le Sultan de la manière qu'^e
elle l'entendoit : outre tout ce
que je viens de dire, ajouta-t-elle,
il faut que vous me fassiez un
mets exprès pour la bouche du
Sultan; & ainsi que personne que
vous n'y mette la main. Ce mets
est un plat de concombres farcis,
dont vous ferez la farce des per-
les que voici; & en même tems
elle ouvrit le cofret & lui montra
les perles. Le

Le chef de cuisine qui jamais n'avoit entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière avec un visage qui marquoit assez sa pensée. La Princesse pénétra cette pensée : je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle de t'ordonner un ragout dont tu n'as jamais entendu parler, & dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela est vrai, je le sçai comme toi ; mais je ne suis pas folle, & c'est avec tout mon bon sens que je t'ordonne de le faire. Va ; invente, fais de ton mieux, & emporte le cofret ; tu me le rapporteras avec les perles qui resteront, s'il y en a plus qu'il n'en est besoin. Le chef de cuisine n'eut rien à repliquer ; il prit le cofret & l'emporta. Le même jour enfin, la princesse Parizade donna ses ordres pour faire en sorte que tout fut net, propre & bien rangé, tant

300 *Les mille & une Nuits* ,
dans la maison que dans le jardin,
pour recevoir le Sultan plus dig-
nement.

Le lendemain les deux princes
étoient sur le lieu de la chasse ,
lorsque le Sultan de Perse y arri-
va. Le Sultan commença la chaf-
se, & il la continua jusqu'à ce que
la vive ardeur du soleil, qui s'a-
prochoit du plus haut de l'hori-
zon, l'obligea de la finir. Alors
pendant que le prince Bahman
demeura auprès du Sultan pour
l'accompagner, le prince Perviz
se mit à la tête de la marche pour
montrer le chemin : & quand il
fut à la vûe de la maison, il donna
un coup d'éperon pour aller a-
vertir la princesse Parizade que le
Sultan arrivoit ; mais des gens de
la princesse qui s'étoient mis sur
les avenues par son ordre, l'avoient
déjà avertie, & le prince la
trouva toute préparée à aller au-
devant du Sultan & à le recevoir.
Le

Le Sultan arriva, & comme il fut entré dans la cour, & qu'il eut mis pied à terre devant le vestibule, la princesse Parizade se presenta & se jetta ses pieds, & les princes Bahman & Perviz qui étoient presens, avertirent le Sultan que c'étoit leur sœur, & le suplièrent d'agréer les respects qu'elle rendoit à sa Majesté.

Le Sultan se baissa pour aider la princesse à se relever, & après l'avoir considérée & admiré quelque tems l'éclat de sa beauté dont il fut ébloui, sa bonne grace, son bon air, & un je ne sçai quoi qui ne ressenoit pas la campagne où elle demeueroit : les frères, dit-il, sont dignes de la sœur, & la sœur est digne des frères; & à juger de l'intérieur par l'extérieur je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire sans le consentement de la sœur; mais j'espère bien la connoître mieux par

302 *Les mille & une Nuits,*
cet endroit là , que par ce qu'il
m'en paroît à la première vûe
quand j'aurai vu la maison.

Alors la princesse prit la parole : Sire , dit-elle , ce n'est qu'une maison de campagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde : elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes ; encore moins aux palais magnifiques, qui n'appartiennent qu'à des Sultans. Je ne m'en raporte pas entièrement à votre sentiment, dit très obligeamment le Sultan : ce que j'en vois d'abord, fait que je vous tiens un peu pour suspect. Je me réserve à en porter mon jugement, quand vous me l'aurez fait voir : passez donc devant & montrez moi le chemin.

La princesse en laissant le salon à part, mena le Sultan d'appartement en appartement, & le Sultan après

après avoir considéré chaque pièce avec attention, & les avoir admiré par leurs diversités. Ma belle, dit-il à la princesse Parizade, appelez-vous ceci une maison de campagne ? les villes les plus belles & les plus grandes seroient bien-tôt désertes, si toutes les maisons de campagne ressembloient à la votre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez si fort, & que vous méprisiez la ville : faites moi voir aussi le jardin, je m'atens bien qu'il correspond à la maison.

La princesse ouvrit une porte qui donnoit sur le jardin, & ce qui frappa d'abord les yeux du Sultan, fut la gerbe d'eau jaune couleur d'or. Surpris par un spectacle si nouveau pour lui, & après l'avoir regardé un tems avec admiration : d'où vient cette eau merveilleuse, dit-il, qui fait tant de plaisir à voir : où en est la source.

source ? & par quel art en a-t-on fait un jet si extraordinaire , & auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde ? Je veux voir cette merveille de près : & en disant ces paroles , il avança. La princesse continua de le conduire , & elle le mena par l'endroit où l'arbre harmonieux étoit planté.

En approchant , le Sultan qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il eut jamais entendu , s'arrêta en cherchant des yeux où étoient les musiciens , & comme il n'en vit aucun ni près ni loin , & que cependant il entendoit le concert assez distinctement , dont il étoit charmé. Mabelle , dit-il , en s'adressant à la princesse Parizade : où sont les musiciens que j'entens ? sont-ils sous terre , sont-ils invisibles dans l'air ? avec des voix si excellentes & si charmantes ils ne hazarderoient

roient rien de se laisser voir ; au contraire ils feroient plaisir.

Sire , repondit la princesse en souriant , ce ne sont pas des musiciens qui forment ce concert, c'est l'arbre que votre Majesté voit devant elle qui rend ce son harmonieux ; & si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas , elle n'en doutera pas , & les voix lui paroîtront plus distinctes.

Le Sultan s'avança , & il fut si charmé de la douce harmonie du concert , qu'il ne se lassoit pas de l'entendre. A la fin il se souvint qu'il avoit à voir l'eau jaune de près ; ainsi en rompant son silence : ma belle , demanda-t-il à la princesse , dites-moi je vous prie , cet arbre admirable se trouve-t-il par hazard dans votre jardin ? est-ce un present que l'on vous a fait , ou l'avez vous fait venir de quelque país éloigné ? il faut qu'il vienne de bien loin , autrement curieux

306 *Les mille & une Nuits,*
rieux des raretés de la nature
comme je le suis, j'en aurois en-
tendu parler : de quel nom l'apel-
lez-vous ?

Sire, répondit la princesse ;
cet arbre n'a pas d'autre nom que
celui d'arbre qui chante, & il n'
en croit pas dans le pais : il seroit
trop long de raconter par quelle
avanture il se trouve ici. C'est
une histoire qui a rapport avec l'
eau jaune & avec l'oiseau qui par-
le, qui nous est venu en même
tems, & que votre Majesté pour-
ra voir après qu'elle aura vû l'eau
jaune d'aussi près qu'elle le sou-
haite. Si elle l'a pour agréable,
j'aurai l'honneur de le lui racon-
ter quand elle se sera reposée &
remise de la fatigue de la chasse, à
laquelle elle en ajoute une nou-
velle par la peine qu'elle se donne
à la grande ardeur du soleil.

Ma belle, reprit le Sultan ; je
ne m'aperçois pas de la peine que
VOUS

vous dites, tant elle est bien recompensée par les choses merveilleuses que vous me faites voir : dites plutôt que je ne songe pas à celle que je vous donne ; achevons donc & voyons l'eau jaune : je meurs déjà d'envie de voir & d'admirer l'oiseau qui parle.

Quand le Sultan fut arrivé au jet d'eau jaune, il eut long-tems les yeux attachés sur la gerbe, qui ne cessoit de faire un effet merveilleux, en s'élevant en l'air & en retombant dans le bassin. Selon vous ma belle, dit-il, en s'adressant toujours à la princesse, cette eau n'a pas de source, & elle ne vient d'aucun endroit aux environs par un conduit amené sous terre : au moins je comprends qu'elle est étrangère de même que l'arbre qui chante.

Sire, reprit la princesse, la chose est comme votre Majesté le dit, & pour marque que l'eau
ne

308 *Les mille & une Nuit,*
ne vient pas d'ailleurs; c'est que
le bassin est d'une seule pièce, &
qu'ainsi elle ne peut venir ni par
les côtés, ni par dessous. Et ce qui
doit rendre l'eau plus admirable
à votre Majesté, c'est que je n'en
ai jetté qu'un flacon dans le bas-
sin, & qu'elle a foisonné comme
elle le voit, par une propriété qui
lui est particulière. Le Sultan en-
fin en s'éloignant du bassin: en-
voilà, dit-il, assez pour la premiè-
re fois; car je me promets bien de
revenir souvent; menez moi que
je voye l'oiseau qui parle.

En approchant du salon, le Sultan
aperçut sur les arbres un nombre
prodigieux d'oiseaux qui rem-
plissoient l'air, chacun de son
chant & de son ramage. Il deman-
da pourquoi ils étoient là assem-
blés plutôt que sur les autres ar-
bres du jardin, où il n'en avoit ni
vû ni entendu chanter. Sire, ré-
pondit la princesse, c'est qu'ils
vien-

viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'oiseau qui parle. Votre Majesté peut l'apercevoir dans la cage qui est posée sur une des fenêtres du salon où elle va entrer : & si elle y fait attention, elle s'apercevra qu'il a le chant éclatant au dessus de celui de tous les autres oiseaux, même du rossignol qui n'en approche que de bien loin.

Le Sultan entra dans le salon, & comme l'oiseau continuoit son chant : mon esclave, dit la princesse, en élevant la voix ; voila le Sultan, faites lui votre compliment. L'oiseau cessa de chanter dans le moment, & tous les autres oiseaux cessèrent de même : que le Sultan, dit-il, soit le très-bien venu, que Dieu le comble de prospérités & prolonge le nombre de ses années. Comme le repas étoit servi sur le sofa près de la fenêtre où étoit l'oiseau, le Sultan

tan

310 *Les mille & une Nuits,*

tan en se mettant à table : oiseau, dit-il, je te remercie de ton compliment, & je suis ravi de voir en toi le Sultan & le roi des oiseaux.

Le Sultan qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyoit farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, & son étonnement fut extrême de les voir farcis de perles. Quelle nouveauté, dit-il, à quel dessein une farce de perles ! les perles ne se mangent pas. Il regardoit déjà les deux princes & la princesse, pour leur demander ce que cela signifioit ; mais l'oiseau l'interrompit : Sire, dit-il, votre Majesté peut elle être dans un étonnement si grand d'une farce de perles qu'elle voit de ses yeux, elle qui a cru si facilement que la Sultane son épouse étoit accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau de bois. Je l'ai cru, repartit le Sultan, parce que les sages femmes me l'ont assuré. Ces

sa-

«*Agés femmes, Sire, repartit l'oïseau, étoient sœurs de la Sultane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préféablement à elles : & pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de V. M. Elles avoueront leur crime, si vous les faites interroger. Les deux frères & leur sœur que vous voyez sont vos enfans qu'elles ont exposés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, & nourris & élevés par ses soins.*

«*Le discours de l'oïseau éclaira l'entendement du Sultan en un instant : oïseau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres & que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînoit de leur côté, & la tendresse que je sentoïis déjà pour eux ne me disoient que trop qu'ils étoient de mon sang. Venez donc mes enfans, venez ma fille que*

312 *Les mille & une Nuit*,
que je vous embrasse & que je
vous donne les premières mar-
ques de mon amour & de ma ten-
dresse de père. Il se leva, & après
avoir embrassé les deux princes
& la princesse, l'un après l'autre,
en mêlant ses larmes avec les
leurs : ce n'est pas assez mes en-
fans, dit-il ; il faut aussi que vous
vous embrassiez les uns les au-
tres, non comme enfans de l'in-
tendant de mes jardins, auquel
j'aurai l'obligation éternelle de
vous avoir conservé la vie ; mais
comme les miens, fortis du sang
des rois de Perse, dont je suis per-
suadé que vous soutiendrez bien
la gloire.

Après que les deux princes &
la princesse se furent embrassés
mutuellement avec une satisfac-
tion toute nouvelle, comme le
Sultan le souhaitoit, le Sultan se
remit à table avec eux, & se pres-
sa de manger. Quand il eut ache-
vé,

Vé, mes enfans, dit-il, vous connoissez votre père en ma personne ; demain je vous amenerai la Sultane votre mère , préparez vous à la recevoir.

Le Sultan monta à cheval, & retourna à sa capitale en toute diligence. La première chose qu'il fit dès qu'il eut mis pied à terre en entrant dans son palais, fut de commander à son grand Vizir d'apporter toute la diligence possible à faire faire le procès aux deux sœurs de la Sultane. Les deux sœurs furent enlevées de chez elles, interrogées séparément, appliquées à la question, confrontées, convaincues & condamnées à être écartelées. Et le tout fut exécuté en moins d'une heure de tems.

Le Sultan Khofrouschah cependant suivi de tous les seigneurs de sa cour qui se trouvèrent presens, alla à pied jusqu'à la porte de la

314 *Les mille & une Nuit*,
grande Mosquée, & après avoir
lui même tiré la Sultane hors de
la prison étroite où elle languis-
soit & souffroit depuis tant d'an-
nées: Madame, dit-il en l'em-
brassant les larmes aux yeux, dans
l'état pitoyable où elle étoit; je
viens vous demander pardon de l'
injustice que je vous ai faite, &
vous en faire la réparation que je
vous dois. Je l'ai déjà commencée
par la punition de celles qui m'a-
voient seduit par une imposture
abominable; & j'espère que vous
la regarderez comme entière,
quand je vous aurai fait present
de deux princes accomplis, & d'
une princesse aimable & toute
charmante, vos enfans & les
miens. Venez & reprenez le rang
qui vous appartient avec tous les
honneurs qui vous sont dûs.

Cette réparation se fit devant
une multitude de peuple innom-
brable qui étoit acouru en foule
de

de toute part , dès la première nouvelle de ce qui se passoit , laquelle fut répandûe dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain de grand matin le Sultan , & la Sultane qui avoit changé l'habit d'humiliation & d'affliction qu'elle portoit le jour de devant en un habit magnifique tel qu'il lui convenoit, suivis de toute leur cour qui en avoit eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes & de la princesse. Ils arrivèrent , & dès qu'ils eurent mis pied à terre , le Sultan presenta à la Sultane les princes Bahman & Perviz , & la princesse Parizade , & lui dit : Madame voilà les deux princes vos fils , & voici la princesse votre fille : embrassez les avec la même tendresse que je les ai déjà embrassé , ils sont dignes de moi , & dignes de vous. Les larmes furent repandûes en abondance dans ces embrassemens

si touchans, & particulièrement de la part de la Sultane, par la consolation & par la joie d'embrasser deux princes ses fils & une princesse sa fille, qui lui avoient causé tant d'affliction, & pendant si long-tems.

Les deux princes & la princesse avoient fait preparer un repas magnifique pour le Sultan, pour la Sultane & pour toute la cour : on se mit à table, & après le repas le Sultan mena la Sultane dans le jardin, où il lui fit observer l'arbre harmonieux, & le bel éfet de l'eau jaune. Pour ce qui est de l'oiseau elle l'avoit vu dans sa cage, & le Sultan lui en avoit fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligât le Sultan de rester davantage, il remonta à cheval ; le prince Bahman l'accompagna à la droite & le prince Perviz à la gauche : la Sultane avec la princesse

eeffe à sa gauche marcha après le Sultan. Dans cet ordre, précédés & suivis des officiers de la cour, chacun selon leur rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils aprochoient, le peuple se presenta en foule bien loin hors des portes, & ils n'avoient pas moins les yeux atachés sur la Sultane, en prenant part à sa joie après une si longue souffrance, que sur les deux princes & sur la princesse qu'ils acompagnoient de leurs aclamations. Leur attention étoit attirée aussi par l'oiseau dans sa cage, que la princesse Parizade portoit devant elle, dont ils admirèrent le chant qui attireroit tous les autres oiseaux: ils le suivoient en se posant sur les arbres dans la campagne, & sur les toits des maisons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman & Perviz avec la princesse Parizade furent

318 *Les mille & une Nuit*,
enfin amenés au palais avec cette pompe, & le soir la pompe fut suivie de belles illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées pendant plusieurs jours.

Ici le Sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la Sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuit s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens. Ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du Sultan contre la fidélité des femmes. Son esprit étoit adouci : il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'é-

toit

toit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort, à laquelle elle sçavoit qu'elle étoit destinée le lendemain comme les autres qui l'avoient précédées.

Ces considérations & les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grace. Je vois bien, lui dit-il, trop aimable Scheherazade que vous êtes inépuisable dans vos petits contes: il y a assez longtems que vous m'en divertissez; vous avez apaisé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposé: je vous remets entièrement dans mes bonnes graces, & je veux que vous soyez regardée comme la liberatrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment.

La Sultane se jetta à ses pieds, les embrassa tendrement en lui

320 *Les mille & une Nuit.*

donnant toutes les marques de la reconnoissance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand Vizir aprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du Sultan. Elle se répandit bien-tôt dans la ville & dans les provinces, ce qui attira au Sultan & à l'aimable Schehe-razade son épouse mille louanges & mille benedictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

*Fin du XII. & dernier Tome des
Mille & une Nuit.*

